

**Roger
Le Moine**

**Joseph
Marmette
sa vie
son œuvre**



Les
Presses de
l'université
Laval

TITRE: Joseph Marmette, sa vie, son oeuvre, par Roger
Le Moine suivi de "A travers la vie" roman de
moeurs canadiennes de Joseph Marmette

AUTEUR: Roger Le Moine

DATE DE PARUTION: juillet 1968

PRIX \$5.00 broché
cartonné \$6.00

ENVOI GRATUIT: Dépôt légal

*Ce livre vous est présenté
avec les hommages de l'éditeur,*

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

CITÉ UNIVERSITAIRE, QUÉBEC 10^e, CANADA

Nous vous saurions gré de bien vouloir nous envoyer, sur parution, deux
justificatifs du compte rendu de cet ouvrage.

Robert Leprohon

Robert Leprohon

JOSEPH MARAGETTE

DE LA VILLE DE QUÉBEC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

100 St. George Street, Toronto, Ontario M5S 1A5
416-978-2010
www.library.utoronto.ca

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
100 St. George Street, Toronto, Ontario M5S 1A5
416-978-2010
www.library.utoronto.ca

LES PRESIDENTS DE L'UNIVERSITE LAVAL
1828-1867
1868-1900
1901-1930
1931-1960
1961-1990
1991-2000
2001-2010
2011-2020

JOSEPH MARMETTE

sa vie, son oeuvre

Collection « Vie des Lettres Canadiennes »
sous la direction de
Benoît LACROIX et Jean MÉNARD

- 1— SŒUR SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE c.n.d., *La mère dans le roman canadien-français.*
- 2— Marcel-A. GAGNON, *Le ciel et l'enfer d'Arthur Buies.*
- 3— Paulette COLLET, *L'hiver dans le roman canadien-français.*
- 4— Jean MÉNARD, *Xavier Marmier et le Canada. Relations franco-canadiennes au XIX^e siècle.*
- 5— Roger LE MOINE, *Joseph Marmette, sa vie, son œuvre, suivi de À travers la vie.*

Roger LE MOINE

JOSEPH MARMETTE

sa vie, son oeuvre

suiwi de

À TRAVERS LA VIE

roman de mœurs canadiennes

de Joseph Marmette



5

Ps
8475
A7425
h41

5

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC, 1968

*Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention accordée par le
Conseil canadien de recherches sur les humanités et provenant
de fonds fournis par le Conseil des arts du Canada.*



© 1968, LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

D6800531

AVANT-PROPOS

Deux mille ans ont passé et l'œuvre de Joseph Maréchal. Vers 1960, l'Université Laval au Québec — nous avons pu accéder à la bibliothèque de son père — nous a permis de consulter les archives de son père — la documentation des parties et de la correspondance de Joseph Maréchal. Ce fonds se composait d'environ 2000 pages qui nous ont permis de découvrir ce qui s'est passé pendant sa vie. Nous avons voulu qu'une étude sur son œuvre soit faite de ces documents.

En fait, la plupart de ces pages ne présentent pas grand intérêt et nous sommes à regret à ne pas nous y attarder. Mais que Maréchal ne se livre pas à un travail qui nous a permis de découvrir ce qui s'est passé pendant sa vie.

À mes parents

Il est difficile de trouver le sens de son œuvre. Certain nous ont cependant permis de trouver une certaine idée de son œuvre. C'est ainsi que nous avons pu découvrir les liens qui existent entre son œuvre et la philosophie. L'œuvre elle-même ne nous a pas permis de découvrir ce qui s'est passé pendant sa vie. Elle est surtout une œuvre de philosophie psychologique. Nous n'y avons, en plus, de temps en temps, que la seule illustration d'événements historiques que l'auteur a voulu appuyer par l'addition d'anecdotes remarquables.

Il est aussi mal vu de l'histoire de Joseph Maréchal est celle de son père. Il est aussi mal vu de l'histoire de son père. Au moment où nous avons pu accéder à la bibliothèque de son père — la bibliothèque de son père — nous avons pu découvrir ce qui s'est passé pendant sa vie. Nous avons voulu qu'une étude sur son œuvre soit faite de ces documents.



Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention accordée par le
Comité canadien de recherches sur les documents et monuments
de l'histoire récente par le Conseil canadien des Arts.

A nos parents



LE COMITÉ CANADIEN DE RECHERCHES SUR LES DOCUMENTS ET MONUMENTS
DE L'HISTOIRE RÉCENTE

1970

AVANT-PROPOS

Deux motifs nous ont poussé à étudier la vie et l'œuvre du romancier Joseph Marmette. Vers 1960, l'Université Laval ou le Séminaire de Québec — nous n'avons jamais su laquelle de ces deux institutions tant leurs archives étaient emmêlées — fit l'acquisition des papiers et de la correspondance de Joseph Marmette. Ce fonds se composait d'environ 2000 pièces que personne jusqu'alors n'avait pu consulter. Nous avons pensé qu'une étude sur cet auteur faciliterait l'accès de ces nombreux documents.

En fait, la plupart de ces pièces ne présentaient pas grand intérêt et notre déception a progressé au même rythme que nos recherches. C'est que Marmette ne se livre pas. S'il note avec scrupule le moindre déplacement, souvent même l'horaire d'un train, il néglige presque à tout coup de consigner ses sentiments, en sorte qu'au moment de rédiger notre travail nous nous sommes trouvé devant une foule de faits où il nous était souvent difficile de découvrir le caractère du personnage. Certains nous ont cependant permis de trouver une orientation. C'est ainsi que notre travail ne repose que sur une faible proportion des pièces consultées. L'œuvre elle-même ne nous fournit pas plus de renseignements. Elle est partout assez mince de substance psychologique. Nous n'y trouvons, la plupart du temps, que la seule illustration d'événements historiques que l'auteur a voulu agrémenter par l'addition d'intrigues romanesques.

Notre second motif relève de l'histoire littéraire. Si Joseph Marmette est oublié de nos jours, il occupa en son temps une place de choix parmi les écrivains. Et à ce titre il mérite d'être mieux connu. Au moment où nous commençons nos recherches, nous savions tout juste qu'il était né en 1844, qu'il avait épousé la fille de François-Xavier Garneau et qu'il était mort en 1895. Toute une génération de critiques improvisés nous avait habitués à voir dans ce romancier le Fenimore Cooper du Canada. Cet oubli injuste dans lequel on tenait l'homme et l'œuvre nous a incité à raconter l'existence d'un être aux prises avec les pro-

blèmes de son temps et à jeter un peu de lumière sur une production plus complexe qu'on a voulu le croire.

Nous avons cru bon de reproduire à la fin de cet ouvrage le roman inachevé *À travers la vie*, dans lequel l'auteur se dépeint à la fois sous les traits du narrateur et sous ceux du personnage de Lucien Rambaud. Ce roman nous a semblé intéressant à plus d'un titre. C'est un document sur plusieurs personnages importants et la technique choisie par l'auteur est assez inusitée. *À travers la vie* décrivant avec d'abondants détails les années de formation de l'auteur, nous n'avons pas voulu nous étendre trop longuement sur cette époque dans le premier chapitre de notre biographie.

Nous nous en voudrions de ne pas remercier Monsieur Léopold Lamontagne, de la Faculté des lettres de l'Université Laval, qui a lu nos brouillons avec beaucoup de soin, nous a prodigué ses conseils et nous a suggéré les corrections qui s'imposaient. Grâce à lui nous avons pu mener ce travail à bonne fin.

R. L. M.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

APQ	Archives de la Province de Québec
ASQ	Archives du Séminaire de Québec
DIP	Département de l'Instruction publique
FC	Fonds Casgrain
FM	Fonds Marmette
LR	Lettres reçues
PT	Papiers Taché
PT-C	Procès Taché-Casgrain

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

...the ... of ...

FM	Formal Minutes
LB	Letters
PT	Papers
PT-C	Papers - Cabinet

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE

L'ENFANCE ET LA JEUNESSE

Les Marmette sont d'origine modeste ; aucun des membres de cette famille n'a posé, semble-t-il, de gestes mémorables ni occupé de poste important. Et Joseph Marmette, le père de notre personnage, fut sans doute le premier des siens à sortir de l'anonymat. Admis à la pratique de la médecine après de brillantes études à l'université de Harvard¹, il s'installa ensuite à Montmagny où il se tailla rapidement une bonne clientèle. Bien sûr, l'exercice d'une profession libérale lui permit de fréquenter les salons de la bonne société. Il devait y rencontrer sa future épouse Claire-Geneviève-Élisabeth Taché, qui appartenait à l'une des familles les plus considérables de l'endroit. En effet, elle était la fille du docteur Étienne-Pascal Taché, député de l'Islet, futur premier ministre et père de la Confédération ; en outre, elle était la nièce du seigneur de Kamouraska et comptait encore parmi ses cousins Joseph-Charles et Antonin Taché. Le premier devait s'illustrer dans la politique, le journalisme et la littérature tandis que le second fut sacré évêque de Saint-Boniface à l'âge de 29 ans². La jeune fille descendait également de personnages qui jouèrent des rôles importants sous le régime français et au début du régime anglais. L'un d'entre eux se nommait Louis Jolliet.

Le docteur Marmette devait épouser Claire-Geneviève-Élisabeth le 14 février 1843³. Et le 25 octobre 1844⁴ naissait

¹ Le docteur Marmette fut reçu le 7 novembre 1838. Voir Pierre-Georges ROY, *La famille Taché, Lévis*, l'auteur, p. 50-51.

² Pierre-Georges ROY, *op. cit.*

un fils qui portera également le nom de Joseph. C'est le futur écrivain. Il passera son enfance et son adolescence au village natal de Montmagny, auprès de ses parents et des onze autres enfants auxquels Madame Marmette donnera naissance.

La bonne société de l'endroit, celle dans laquelle Marmette vivra ses premières années, est assez nombreuse. On ne saurait la comparer à celle des villages québécois d'égale importance. Elle se composait de tous les groupes sociaux qui, à l'ordinaire, se retrouvent dans une grande ville. Elle comptait les seigneurs de l'endroit, les Couillard, Couillard-Dupuis, Patton et Fournier ; ceux des îles avoisinantes, les MacPherson et les Le Moine, qui passaient l'hiver sur la terre ferme. Quelques représentants des familles de l'ancienne noblesse s'y étaient également installés. Ainsi, les d'Estimauville. On y trouvait des médecins, mais surtout des avocats et des notaires et bon nombre de fonctionnaires. Montmagny était le chef-lieu d'un important district administratif. Tous gravitaient dans l'orbite du grand homme, Étienne-Pascal Taché, en qui on voyait le dispensateur des faveurs gouvernementales. Hélas, celui-ci devait en premier lieu satisfaire une nombreuse descendance. Et quand les Taché, Bender, Coursol, Gauthier et Choquette s'étaient servis, il ne devait rester que des reliefs. Montmagny comptait également quelques riches bourgeois comme les Bélanger. Tous ces gens formaient une classe dirigeante dont les rapports étaient régis par des principes religieux sévères et par une étiquette tout à fait victorienne. Et c'est peut-être pour railler cette petite société qu'un jour le docteur Arthur Cassegrain, poète épique à ses heures, commit les vers suivants :

... Nous rencontrons Saint-Pierre
Qui vante avec raison sa plantureuse terre,
Saint-François, Saint-Gervais, village fort gentils
Qu'en passant dans les chars l'on admire gratis,
Mais Saint-Thomas sur eux a beaucoup d'avantage
Par sa cour, sa prison et son joli village⁵.

3 *Ibid.* Le docteur Marmette épousa Claire-Geneviève-Élisabeth Taché le 14 février, 1843.

4 *Ibid.*

5 Arthur CASSEGRAIN, *La Grand-Tronciade ou itinéraire de Québec à la Rivière-du-Loup, poème badin par (...)*, Ottawa, G.-E. Desbarats, 1866, 96 pages. Les vers reproduits sont extraits de l'ouvrage de l'abbé A. DION, *Topographie de Montmagny*, Québec, L'Action catholique, 1935, p. 133.

Nous connaissons mal l'existence de Joseph Marmette à Saint-Thomas-de-Montmagny ; quelques lettres sont tout ce qui en reste, avec le roman autobiographique *À travers la vie*. Le fantôme gracieux de sa mère hante cette histoire ⁶.

Marmette eut pour sa mère une très vive affection : « il était l'aîné, écrit-il, [et] elle l'avait gâté plus que ses autres enfants » ⁷. C'est sans doute à son intention qu'elle se mettait parfois au piano pour jouer ses airs favoris : *Home, Sweet Home*, de Bishop, les *Contemplations* d'Ascher, les *Variations sur The Last Rose*, de Thalberg, la *Harpe éolienne* et la *Danse des fées* de Jaël ⁸.

Quant au docteur Marmette, il semble avoir manifesté son attachement à sa famille moins par des effusions sentimentales, celles de sa femme suffisaient sans doute, que par sa volonté de procurer à ses enfants une instruction susceptible de les faire accéder à des postes importants dans la société. Durant ses rares moments de loisirs, il prenait plaisir à jouer de la flûte au milieu de sa famille. Cet instrument ainsi que la clarinette étaient fort à la mode à l'époque.

Les divertissements de Joseph, tout au long de l'année, sont ceux de tous les gamins de son âge : en automne, il cueille avec son père les fruits du verger familial ; l'hiver le trouve à patiner sur la Rivière-du-Sud ou à glisser en traîneau le long de la « côte du moulin ». Il creuse aussi des cavernes dans les « bancs de neige » avec ses camarades de collèges et ses cousins Taché et Gauthier ⁹. Le printemps ramène les concours de toupie que, pour trois sous, on pouvait se procurer chez le père Pigeon ¹⁰. Puis, on délaissait la toupie pour la pêche. À la fin du printemps, la carpe et le goujon qu'on appelait gardon, mordaient dans les remous autour du pont rouge, celui du chemin de fer du Grand-Tronc, tandis que les fossés abritaient l'achigan. Enfin, juillet amenait la saison du bar dans l'estuaire de la Rivière-du-Sud. Pendant cette période de l'année, le jeune Marmette trouvait encore l'occasion de s'exercer au tir ¹¹.

6 Joseph MARMETTE, *À travers la vie*, dans *la Revue nationale*, vol. 1, no 1 (avril 1895), p. 72.

7 *Ibid.*, p. 71.

8 *Ibid.*, p. 86.

9 *Ibid.*, p. 33. Le notaire Odilon Gauthier avait épousé une fille de sir Étienne-Pascal Taché.

10 *Ibid.*, p. 76.

11 *Loc. cit.*,

« Il était déjà tel que nous le retrouverons plus tard, avec peut-être seulement plus d'imprécision et de contradictions ¹² ».

Bien que ce témoignage date de l'année de la mort de Marmette, on peut l'accepter pour exact. Rien du moins de ce que nous connaissons de sa vie ne le vient démentir.

Déjà, des tendances se dessinent. Enfant inquiet, il cherche une personne capable de le comprendre. Son père lui paraissant trop distant, c'est de sa mère qu'il essaie, et avec succès, d'obtenir l'attention et la compréhension dont il a besoin. Nous ne pourrions mesurer que plus tard la profondeur des sentiments qui prennent alors racine dans le cœur du fils.

De 1851 à 1857 ¹³, il poursuit ses études primaires à l'Académie Saint-Thomas, dirigée par les frères des Écoles chrétiennes ¹⁴. Et Marmette quitte, le premier septembre 1857, la maison familiale de Montmagny où, entre une mère affectueuse et un père compréhensif mais pieux et préoccupé, il n'a pour ainsi dire connu que des moments heureux.

L'admission au Séminaire de Québec marque le début de l'apprentissage à la vie, période où il découvrira tristement que les problèmes ne se mesurent plus aux froncements de sourcils et aux sourires des parents. La première impression, en entrant au Séminaire de Québec, est nettement défavorable, nous le concevons aisément, et elle ne s'améliorera pas par la suite. Bien au contraire puisque Marmette sera bientôt profondément choqué par l'attitude de ses maîtres et de ses confrères ; et sa répugnance ne fera que s'aggraver. Bien des années plus tard, au moment où, vers 1894, il se mettra à la rédaction de *À travers la vie*, il retrouvera frais dans sa mémoire les griefs de ces années terribles.

S'il ne se fût agi que des « odeurs rances du réfectoire », des « abominations culinaires » ¹⁵ et de cette atmosphère poussiéreuse si différente de ce qu'il avait connu à Montmagny, peut-être aurait-il fini par s'habituer à cette vie captive. Mais sa nature était trop franche et trop noble pour lui permettre de s'accom-

¹² *Ibid.*, p. 71.

¹³ Il nous a été impossible de retracer les résultats scolaires de Marmette car les archives de cette école ont été détruites en 1866.

¹⁴ Cette école, fondée en 1849 par le curé Jean-Louis Beaubien, deviendra le Collège du Sacré-Cœur lorsqu'en 1866 les frères des Écoles chrétiennes seront remplacés par les frères du Sacré-Cœur.

¹⁵ Joseph MARMETTE, *À travers la vie*, dans *la Revue Nationale*, vol. 1, no 2 (septembre 1895), p. 162-163.

moder du climat de méfiance et de suspicion, pour ne pas dire d'inquisition, entretenu par le directeur de la maison. Marmette qui l'appelle « l'homme noir à face blême ¹⁶ » s'est plu à décrire les méthodes du surveillant.

Poussé par le stérile espoir de prendre en défaut l'un de ses pupilles, il se rendait, muni d'une lanterne sourde, jusqu'au séminaire, gravissait péniblement les escaliers de l'antique édifice jusqu'aux étages supérieurs où il s'embusquait dans l'espoir de surprendre, sur l'autre face, quelque signe dénonciateur d'un veilleur attardé. Heureusement, « la lumière de son fanal apparaissant de fenêtre en fenêtre » permettait de suivre les déplacements de la sinistre silhouette.

C'est dans de telles circonstances que Lucien Rambaud, c'est-à-dire Marmette lui-même, et ses amis se retrouvaient pour fumer dans la chambre de l'un d'entre eux. Après un quart d'heure « d'espionnage nocturne », l'abbé venait s'immobiliser près des portes des chambres des étudiants ¹⁷.

Enfin, les coupables peuvent lâcher leur souffle en remerciant le « dieu des écoliers qui veut bien quelquefois ressembler à celui des monstres ».

Une autre fois, Marmette décrit, de façon fantaisiste bien sûr, mais où se glisse à n'en pas douter quelque accent de vérité, le désespoir du directeur lorsqu'il voit partir les élèves, les angoisses qui se lisent sur sa figure aux abois, le rire qui le quitte à mesure qu'il se rend compte de son impuissance à retenir ceux qu'il voulait assujettir, son teint qui jaunit lorsque celui des autres redevient vermeil, le cauchemar des retenues qui s'en va dans les « greniers poudreux se tresser un nid de fêrues invalides », tandis que se joignent à « l'air embaumée (sic) du printemps les premiers souffles de la brise rafraîchissante de la liberté ¹⁸ ».

En outre, déjà porté vers la littérature, Marmette n'éprouvait aucun plaisir à l'étude de certaines matières. Il aimait beaucoup mieux lire et rêver que de passer des heures en tête-à-tête « avec les maussades verbes contractes, ou déterrer le sens des racines grecques sous un fatras de mots apparemment

¹⁶ Joseph Marmette à Lucien Turcotte, 10 novembre 1869, ASQ-FM, Polygraphie, 211-70.

¹⁷ *Op. cit.*

¹⁸ *Op. cit.*

contradictaires¹⁹ ». On n'aurait peut-être pas tort de déplorer un entêtement qui devait l'empêcher de connaître la belle solidité des œuvres classiques. Forcé d'étudier ces matières pour satisfaire aux exigences du programme et des examens, il les esquivait autant que possible en prenant la décision de travailler tout juste assez pour ne pas avoir à reprendre ses classes.

Marmette ne passe pourtant pas sans profit les six années qu'il demeura au Séminaire de Québec. Il s'y fait des amis qui plus tard lui seront d'un précieux secours. Ce sont Alphonse Benoit, Lucien Turcotte, Trefflé Ouimet et Jules Taché. Mais surtout, il va découvrir pendant ces six années de pensionnat, la littérature romantique avec laquelle il va se familiariser à l'insu de ses professeurs, il faut bien l'avouer. Ses préférences vont vers Jean-Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Madame de Genlis, Chateaubriand, Charles Nodier, Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Alexandre Dumas père, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Joséphin Soulayr, Paul Féval, George Sand et Henry Murger. Mais pourtant, affirme-t-il, « de toute la pléiade des écrivains romantiques de ce siècle, Méry est celui dont j'affectionne le plus le gracieux et spirituel talent²⁰ ». Il devait changer d'avis par la suite, À ceux-là, on peut encore ajouter le romancier américain Fenimore Cooper dont l'influence n'est pas sans s'être fait sentir sur les romans de Marmette, de même que Gustave Aimard et Gabrielle Ferry. Quoiqu'il n'ait pas été attiré, semble-t-il, par les œuvres des XVII^e et XVIII^e siècles, on retrouve dans ses cahiers, plusieurs passages d'auteurs comme Pascal, Bourdaloue, Voltaire, pour ne citer que les principaux.

Dès sa première année au Séminaire de Québec, Marmette s'est mis à rimailleur. On le surprend à emprunter un traité de versification française à un élève plus avancé²¹. Pourtant, l'attrait des prosateurs romantiques français joint à la découverte de ses carences et de ses moyens, ne tardera pas à lui faire préférer la prose à la poésie. S'il utilise encore au séminaire et même plus tard le langage poétique, ce sera pour chanter ses amours de médiocre façon, il faut bien l'avouer.

19 Joseph MARMETTE, *loc. cit.*, p. 171.

20 Joseph Marmette à Lucien Turcotte, 10 novembre 1869, ASQ-FM, Polygraphie, 211-70.

21 *Loc. cit.*

À la même époque, la lecture de deux écrivains canadiens lui permet de préciser ses goûts et d'orienter sa carrière vers le roman historique. D'abord, celle de François-Xavier Garneau dont il découvre l'œuvre à peu près à cette époque²². Ajoutons celle des *Anciens Canadiens* qu'il fera un peu plus tard.

C'est en 1864, après avoir complété sa rhétorique²³, qu'il quitte le Séminaire de Québec pour le collège Regiopolis de Kingston où il compte poursuivre ses études. L'abbé Audet, le directeur du Séminaire, lui délivre un certificat de conduite pour le moins laconique : « La conduite de ce monsieur a été bonne²⁴ ». Qu'importe la teneur du billet puisque le voilà sorti de l'institution abhorrée. Il n'est pas inutile d'ajouter qu'il avait accepté de revenir au Séminaire pour l'année scolaire 1863-1864 à la condition expresse que ce serait la dernière.

Marmette ne séjourne pas longtemps à Kingston ; précisément de septembre 1864 à mars 1865²⁵ ; on le retrouve alors à Montmagny. Que s'est-il passé ? Pourquoi ce brusque retour au milieu d'une année scolaire ? S'agirait-il d'un échec, voire d'un renvoi pour mauvaise conduite²⁶ ? Après la destruction des archives de Regiopolis, l'hypothèse la plus probable demeure la plus simple, et elle est confirmée par un passage de *À travers la vie*, de même que par la suite des événements ; on peut imaginer qu'entre-temps Marmette avait décidé d'entreprendre ses études de droit en vue de s'assurer le plus rapidement possible une bonne situation. À ce moment, le baccalauréat n'était pas nécessaire à ceux qui se destinaient au droit. D'ailleurs, à la fin de ce même mois de mars, le docteur Marmette s'engage, par devant le notaire A.-E. Sirois, à ce que son fils fasse son apprentissage chez les avocats Pierre Légaré et Jacques Malouin pour une durée de trois ans²⁷. Il n'y restera pas tout ce temps puisque le 6 novembre 1867 il passe chez l'avocat Alphonse Benoit. Il s'agit tout simplement d'une formalité destinée à le dégager de ses engagements puisqu'à cette époque il avait laissé l'université.

22 Joseph Marmette, *op. cit.*, p. 467.

23 L'abbé Audet, *à qui de droit*, 16 septembre 1864, ASQ-FM, Polygraphie, 225-3.

24 *Loc. cit.*

25 Cahier de notes du voyage de Marmette à travers le Canada et les États-Unis, janvier 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 225-2.

26 Détruites par le feu en 1890, les archives de cette institution ne peuvent nous renseigner sur ce sujet.

27 Acte passé devant le notaire A.-E. Sirois de Québec, le 31 mars 1865, entre le docteur Marmette et les avocats Pierre Légaré et Jacques Malouin, ASQ-FM, Polygraphie, 222-10.

Marmette s'était inscrit le 25 avril 1865 à la faculté de droit de l'Université Laval²⁸ ; il la quitta en juillet 1867²⁹. D'abord pensionnaire à l'université même, il s'installe, le 11 septembre 1866, au numéro 9, rue Sainte-Famille, ce qui lui permet de sortir à sa guise sans avoir à rendre de comptes³⁰. Sans doute voulait-il également délaissier un mode de vie qui lui rappelait encore trop celui du Séminaire.

Que valent les études de droit de Marmette ? Si l'on en croit un billet délivré par le secrétaire de l'université, l'abbé Thomas-E. Hamel, Marmette « a suivi régulièrement les cours de droit à l'Université Laval pendant deux ans et un tiers (sept trimestres) du 25 avril 1865 à juillet 1867, et de plus ce monsieur s'est présenté à tous les examens requis par cette institution³¹ ». Ce départ si près du but s'expliquerait assez mal si on ne faisait entrer en ligne de compte un facteur d'ordre sentimental. Bien sûr, Marmette s'était aperçu depuis longtemps qu'il était peu fait pour le prétoire. Mais ce n'est là qu'un motif secondaire. L'étudiant était tombé amoureux et il espérait trouver un emploi qui lui permît de se marier au plus tôt.

Marmette a fréquenté, dès son enfance, les jeunes filles de son milieu. Il agissait sans doute par esprit d'imitation. À cette époque, il reportait toute son affection sur sa mère.

À l'âge de 16 ans, il s'éprend d'une amie d'enfance, comme lui native de Montmagny. Cette amitié se prolongera un peu plus de deux ans et prendra fin au moment où Marmette quittera Montmagny pour le Séminaire de Québec. Sans doute, ce départ n'est-il pas étranger à la rupture.

La mort de Madame Marmette, le 16 août 1863, laisse le fils pour le moins désesparé. Pour en sortir, il se met à la recherche d'une jeune fille capable d'assumer le rôle de la disparue et n'hésite pas à implorer le ciel :

Puisque tu m'as ravi ma mère,
Permetts du moins que sur la terre
Une ange (sic) à la voix pure et tendre

²⁸ *Loc. cit.*,

²⁹ Joseph Marmette à Hector Langevin, 30 juillet 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 210-80.

³⁰ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 2 septembre 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-24.

Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 7 septembre 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-25.

³¹ Thomas-E. Hamel à *qui de droit*, 2 novembre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 211-54.

Puisse m'aimer et me comprendre.
Rien ne console mieux une âme
Que la douce voix d'une femme³².

Et il demande en mariage les trois premières jeunes filles qu'il croira en mesure de répondre à son besoin d'attentions, de caresses et, disons-le, de tutelle. Son attitude nous semble assez révélatrice de son état d'âme. C'est encore le caractère de ces jeunes filles qui nous renseigne le plus sur le désir véritable et sans doute inconscient de Marmette. Si nous ne connaissons que peu de choses d'Emma Nault, cette compagne de Laure Conan, nous savons, par contre, que Charlotte-Louise Le Moyne de Martigny était de deux ans l'aînée de Marmette et se laissait particulièrement remarquer par son esprit de décision et de domination. Ce ne sera pas, on le verra, le trait le moins marqué de Joséphine Garneau.

C'est au moment de son départ du Séminaire de Québec que Marmette s'éprend de Charlotte-Louise. Au cours des années 1863 et 1864, il lui envoie sept poèmes qui, dans leur forme boiteuse, sont autant de déclarations passionnées³³. Au début de 1864, il risque une demande en mariage qui n'est pas trop bien reçue. Mademoiselle de Martigny allègue qu'elle est plus âgée ; elle ne veut attendre la fin des études de Marmette. Dans l'intervalle, celui-ci pourrait être attiré par quelque autre jeune fille. Ces prétextes dissimulent à peine la frayeur qu'elle éprouve de compromettre sa vie en épousant un « poète³⁴ ». Marmette, lui, croit plutôt qu'elle ressent à son endroit quelque dédain à cause de « l'orgueil de son intelligence et du nom historique qu'elle porte si fièrement³⁵ ». Les raisons avancées n'en étaient pas moins explicites et péremptoires pour qui aurait voulu les entendre. Malgré ce refus, l'un et l'autre continueront quand même de s'écrire et, en 1870, Charlotte-Louise félicitera Marmette de la publication de *François de Bienville*³⁶. Quoi qu'il en soit, Marmette est accablé par ce refus et sa douleur est d'autant plus

³² Joseph MARMETTE, *Cahiers de poèmes manuscrits*, ASQ-FM, Polygraphie, 225-3.

³³ *Un rêve*, daté d'avril 1863, *Rêveries*, daté de mai 1863, *Rêverie*, daté de mai 1863, *A C.L. de M.*, daté de 1863, *Idyle*, daté de janvier 1864, *A M.C.L. de M.*, daté d'avril 1864, et *Rêverie*, daté de décembre 1864. Voir le cahier de poèmes, manuscrits ASQ-FM, Polygraphie, 225-3.

³⁴ Joseph MARMETTE, *À travers la vie*, dans *la Revue Nationale*, vol. 1, no 4 (novembre 1895), p. 385.

³⁵ *Loc. cit.*,

³⁶ Charlotte-Louise Le Moyne de Martigny à Joseph Marmette, 21 septembre 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 211-36.

cruelle qu'il est loin d'avoir comblé le vide causé par la mort de sa mère. Un poème en prose, intitulé *Désespoir* et composé à cette époque, nous éclaire sur l'état d'âme de l'orphelin :

Pourquoi, mon pauvre cœur, la tristesse t'accable-t-elle ? Pourquoi le bonheur se rit-il de ta douleur et ne vient-il pas jeter en toi un rayon d'espérance ?

Hélas, quand personne ne répond à ton amour, quel bonheur peux-tu éprouver ?

Personne ne jette un regard compatissant sur un infortuné en proie à tous les maux. Je le vois bien, le bonheur n'est point fait pour moi. Aux autres les joies et les plaisirs, à moi les chagrins et l'amertume !!!

Pourtant, si l'un de ces anges, comme il en est sur cette terre avait pitié de mon malheur et venait verser en mon âme un baume consolateur, peut-être alors l'affreux désespoir ferait-il place à un bonheur qui m'a fui jusqu'à ce jour. Oh ! oui, je le sens, rien qu'aux palpitations de mon cœur, un regard, une parole d'amour sècheraient les larmes qui voilent mes yeux ! Alors, je serais heureux. Mais cet ange consolateur où le trouver ? Où chercherai-je quelqu'un qui s'intéresse à mon triste sort et consente à le partager ³⁷.

Néanmoins, Marmette oublie vite sa douleur et, l'été où il subit le refus de Charlotte-Louise qu'il fréquentait depuis deux ans, il s'éprend d'Emma Nault qu'il voit assidûment jusqu'au printemps suivant. C'est alors que celle-ci lui fait part de sa décision d'entrer chez les Ursulines de Québec ³⁸. Le soupirant évincé ne laisse pas échapper l'occasion d'écrire pour elle un ultime poème. Il s'intitule *Un dernier souvenir, une dernière prière*. En voici un extrait :

Ainsi lorsqu'emporté sur la mer de ce monde
J'étais par le malheur ballotté sur son onde
Et que je rencontrais un ange de candeur
Dont le seul doux regard dut calmer ma douleur,
Je pus voir le bonheur m'approcher, me sourire.
Mais vous fûtes bien courts doux moments de délire
Car je vois le soutien que me pouvait donner
Celle que j'aimais tant déjà m'abandonner.
A peine dans mon âme un rayon d'espérance

³⁷ Poème intitulé *Désespoir*, dans le cahier de poèmes manuscrits, ASQ-FM, Polygraphie, 225-3.

³⁸ La cérémonie de vêtue aura lieu le 8 septembre de la même année et la profession, le 8 septembre 1868.

S'est-il insinué que déjà la souffrance
 Se rapproche de moi : son regard infernal
 Me poursuit : Que dis-je ! Déjà l'instant fatal
 Est arrivé pour moi. De nouveau dans la vague
 Qui m'entraîne au hasard. Que vais-je devenir,
 Je regarde... et ne vois qu'un bien sombre avenir.

.....

Oh ! vous mon seul bonheur, mon seul espoir sur terre,
 Vous qui vous destinez au cloître solitaire
 Où vous allez prier, pleurer... et puis mourir,
 Pourquoi donc me laisser seul ici-bas souffrir ?
 Hélas ! nous aurions pu vivre heureux ce me semble ;
 Car tout nous souriait quand nous étions ensemble,
 Et je vous aimais tant qu'en voyant mon bonheur
 Vous eussiez près de moi défié le malheur³⁹.

Sept ans après cette mauvaise paraphrase du *Lac* de Lamartine, soit en 1873, Marmette se rend de temps à autre aux offices à la chapelle des Ursulines dans l'espoir d'entendre chanter son Emma⁴⁰ devenue en religion sœur Saint-Joseph.

En attendant, il sèche ses larmes et rencontre, en juillet 1866, à Montmagny, chez son oncle le notaire Gauthier, Joséphine Garneau, la fille de l'historien⁴¹. Nouveau coup de foudre, le dernier. Les lettres qu'il envoie à Joséphine, après son départ pour Québec, sont assez révélatrices de ses sentiments :

Hier, à l'heure où je vous écris aujourd'hui, nous étions ensemble, nous respirions le même air et nos cœurs battaient à l'unisson, mus par les mêmes sentiments ; aujourd'hui, je suis seul, seul, bien qu'avec d'autres, car mes pensées sont restées avec vous et se reportent à ces jours de bonheur que nous avons passés (sic) l'un près de l'autre⁴².

Et encore :

Ma vie n'a plus qu'un but. C'est de réussir à faire quelque chose qui me permette d'associer mon existence à la vôtre, et de vous donner tout le bien-être possible lorsque nous ne ferons plus qu'un⁴³.

39 Joseph MARMETTE, *Un dernier souvenir, une dernière prière*, dans un second cahier de poèmes manuscrits, ASQ-FM, Polygraphie, 227-6.

40 Poème sans titre dans le même cahier que précédemment.

41 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 7 août 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-18.

Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 22 août 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-22.

42 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 7 août 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-18.

43 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 16 novembre 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-29.

Malheureusement, cet enthousiasme est loin d'être partagé ; « l'objet de toutes [ses] pensées » demeure sur la réserve : Joséphine, en femme calculatrice se rend bien compte que Marmette n'est pas en état de faire vivre un ménage ; surtout, il est à craindre qu'Emma Nault, advenant sa sortie du couvent, ne reprenne un cœur si peu constant. Madame Garneau fit part de cette inquiétude à Faucher de Saint-Maurice qui le répéta à Marmette. Et celui-ci sentit le besoin d'écrire à Joséphine qui, elle aussi, partageait les sentiments de sa mère :

Permettez-moi donc ici, ma Joséphine, de répondre à une objection que Madame votre mère faisait l'autre jour à Narcisse. Si Mlle E... sortait du couvent, lui disait-elle, Mr M... retournerait-il à elle.

Cette objection que Madame Garneau posait à Narcisse, vous me l'avez faites vous même, s'il vous en souvient. Eh ! bien, je répète ce que je vous dis alors et réponds : « que mon amour pour vous sera toujours le même pourvu que vous m'aimiez en retour ». Car Mlle E. n'est plus rien pour moi : elle a cru choisir la meilleure part en rentrant au couvent, eh ! bien, qu'elle la garde, ce ne sera point moi qui la lui ôterai ! Elle savait parfaitement que je l'aimais : elle a méprisé mon amour, elle m'a rejeté loin d'elle : elle n'aura donc pas à se plaindre si je vous aime ⁴⁴.

Cette lettre n'est pas sans quelque brutalité. On peut supposer que Marmette, afin de ne laisser persister aucun doute, aura volontairement dépassé la mesure et exagéré ses sentiments. Un peu plus tard, il ajoute avec une emphase qui fait au moins sourire que « la parole d'un Taché et d'un Marmette vaut celle du plus parfait gentilhomme ⁴⁵ ».

À partir de juillet 1865, les fréquentations se poursuivent régulièrement, à Montmagny pendant les vacances, à Québec pendant l'année scolaire. En ville, Marmette s'installe d'abord au numéro 9, rue Sainte-Famille, tout près de la résidence des Garneau, puis, au faubourg Saint-Jean-Baptiste. Mais la distance ne l'empêchera pas de se rendre souvent chez la dulcinée, soit pour prendre le thé, soit pour y passer la soirée. Parfois, Madame Garneau donnera à sa fille la permission d'aller se promener sur les remparts. Les fréquentations sont paisibles, victoriennes

⁴⁴ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 26 août 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 207-73.

⁴⁵ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 4 novembre 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 217-55.

à souhait, entrecoupées de petites crises ; ainsi, lorsque Joséphine entend parler d'une promenade effectuée par Marmette « en compagnie de jeunes filles sur la Canardière ⁴⁶ ».

Marmette obtient finalement un emploi en octobre 1867 ⁴⁷. Mais Joséphine remet les épousailles jusqu'au 7 juillet 1868. Elle attendait qu'Emma Nault ait prononcé ses vœux perpétuels. Et quelques mois après le mariage, Madame Garneau crut bon de faire tenir à Joséphine quelques conseils. Son fils Alfred, le poète, les rédigea dans un style qui nous rappelle celui des commandements de l'Église :

Toutes les semaines écriras
Deux fois bien ponctuellement

Mille détails nous donneras
Mille ou plus fidèlement

Si t'affaiblit le maigre, mange gras
Mercredi et vendredi pareillement

Œuvre de chair ne désireras
Qu'une fois par semaine seulement

Pour ta couturière, tu la feras
Coudre à ta layette constamment

Adonc tu te reposeras
Jour et nuit tranquillement

Enfin tu surveilleras
Eugène [Garneau] très attentivement ⁴⁸.

En rencontrant Joséphine Garneau, Marmette ne doutait pas qu'il avait trouvé une femme assez autoritaire pour prendre les décisions à sa place. Et certes, il avait raison. Quant aux qualités de délicatesse et de compréhension, où les a-t-il aperçues chez Joséphine ? Quoi qu'il en soit, sa précipitation et son aveuglement seront la cause d'un tourment qui ne finira qu'avec sa vie.

⁴⁶ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 6 septembre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 207-42.

⁴⁷ P.-J.-O. Chauveau à Joseph Marmette, 25 octobre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 214-55.

⁴⁸ Alfred Garneau à Joséphine Garneau, 6 décembre 1869, ASQ-FM, Polygraphie, 219-83.

The first part of the paper is devoted to a general discussion of the problem of the origin of the universe. It is shown that the origin of the universe is a problem which has been discussed by philosophers and scientists since the beginning of time. The second part of the paper is devoted to a discussion of the origin of life. It is shown that the origin of life is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The third part of the paper is devoted to a discussion of the origin of man. It is shown that the origin of man is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

The fourth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human mind. It is shown that the origin of the human mind is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The fifth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human body. It is shown that the origin of the human body is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The sixth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human soul. It is shown that the origin of the human soul is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

The seventh part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human spirit. It is shown that the origin of the human spirit is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The eighth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human intellect. It is shown that the origin of the human intellect is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

The ninth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human will. It is shown that the origin of the human will is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The tenth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human emotions. It is shown that the origin of the human emotions is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

The eleventh part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human senses. It is shown that the origin of the human senses is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The twelfth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human faculties. It is shown that the origin of the human faculties is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

The thirteenth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human powers. It is shown that the origin of the human powers is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time. The fourteenth part of the paper is devoted to a discussion of the origin of the human virtues. It is shown that the origin of the human virtues is a problem which has been discussed by scientists since the beginning of time.

LA VIE À QUÉBEC

Pour épouser Joséphine Garneau, Marmette doit d'abord se trouver un emploi. Il sait fort bien que Madame Garneau n'accordera pas la main de sa fille à un chômeur. La démarche est donc nécessaire. Mais connaissant le caractère timide du personnage, nous pouvons penser qu'il ne s'y serait peut-être pas livré s'il n'avait été en quelque sorte entraîné par ses projets de mariage¹. Vers quoi va-t-il se tourner? Marmette renonce à devenir écrivain de métier. La littérature n'était pas plus rentable qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le droit l'ennuie. De sorte qu'il ne lui reste plus guère que la solution du fonctionnarisme. D'ailleurs, le jeune écrivain croit à tort, comme il va bientôt le découvrir, que ce métier n'est guère absorbant et qu'il lui permettra de mener à bien les projets de romans qu'il traîne depuis ses années de collège. Mais il ne suffit pas de choisir une situation pour l'obtenir, à plus forte raison dans la fonction publique. Aussi, Marmette et les siens devront-ils faire jouer leur influence et même rappeler le souvenir du grand-père Taché à ceux-là même qu'il avait lancés dans la politique.

Le 30 juillet 1867, Marmette écrit à l'honorable Hector Langevin. Après avoir mentionné ses études au Séminaire de Québec et à l'Université Laval, il exprime son désir « d'être casé quelque part lors des nombreux changements que la nouvelle constitution va bientôt amener dans les emplois publics² ». Notons

1 Alfred Garneau à Joséphine Garneau, 22 août 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 219-64.

2 Joseph Marmette à Hector Langevin, 30 juillet 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 210-80.

le manque d'enthousiasme de l'auteur. Puis, précisant ses intentions :

Il faut dire ici que mon ambition légale ne monte pas très haut et que je me sens bien peu disposé à pratiquer comme avocat. Vous taxerez peut-être ce que je vais ajouter de rêveries de jeune homme. Hélas ! je l'avoue humblement, mes goûts sont depuis longtemps portés vers la littérature, et je serais heureux de me livrer à ce penchant si j'avais une situation assurée. Peut-être est-ce là de la présomption³.

La candide sincérité de ces aveux a dû laisser perplexe un politicien de la trempe de Langevin. Ne venait-il pas d'être accusé de malversation ? Par la même lettre, Marmette fait aussi connaître que cet emploi est indispensable à son mariage et, suprême argument, fait observer qu'il est le petit-fils de sir Étienne-Pascal Taché ; cette qualité semblait devoir être d'un grand poids auprès d'un conservateur comme Langevin, redevable d'une partie de sa fortune politique à sir Étienne-Pascal Taché et à sir Georges-Étienne Cartier.

Cette demande reste néanmoins sans effet. Madame François-Xavier Garneau, bien décidée à marier sa fille, prend elle-même la plume, en août 1867, pour s'adresser non plus à l'honorable Langevin mais à madame son épouse⁴ ; celle-ci s'engage d'ailleurs à procurer l'emploi demandé. Marmette attend avec patience jusqu'au 31 août⁵. Mais toutes les suppliques ayant échoué, il fait un voyage à Québec « pour voir les ministres et exposer [sa] demande⁶ ». Il ne compte pas moins voir son oncle Étienne Taché qui est sous-ministre des Travaux publics et le prier d'intercéder en sa faveur⁷ ; nouveaux efforts qui demeurent apparemment sans résultats.

Au début d'octobre, c'est au tour d'Alfred Garneau de s'adresser à Langevin. Comme il le rapporte à sa sœur :

Je lui ai parlé de M. Marmette, de ses talents et de sa qualité de petit-fils de sir Etienne, et lui ai demandé ce qu'on allait faire. Il m'a répondu qu'il avait fortement recommandé M. Marmette à

³ *Loc. cit.*,

⁴ C'est ce qui ressort d'une lettre de Joseph Marmette à Madame François-Xavier Garneau, le 5 août 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 207-41.

⁵ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 29 août 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 207-41.

⁶ *Loc. cit.*

⁷ *Loc. cit.*

M. Chauveau, et qu'il avait donné à celui-ci une troisième raison pour le gagner. Laquelle ai-je demandé ? M. Langevin a souri et m'a répondu : J'ai dit que M. Marmette et Mademoiselle Joséphine Garneau s'aimaient de même qu'on les disait *engagés* ; M. Chauveau a paru bien aise d'apprendre cela, et a répondu : Nous ferons d'une pierre deux coups ⁸.

Quelques jours plus tard, il ajoute non sans une pointe d'ironie :

C'est une bonne nouvelle pour moi que l'assurance qui a été donnée à notre ami par M. Chauveau... tu as du être surprise cependant que le chef d'un état s'emploie à faire disparaître les obstacles à ton mariage ⁹.

Finalement, P.-J.-O. Chauveau lui-même, dans une lettre datée du 25 octobre 1867, annonce à Marmette qu'il est nommé commis au bureau du trésorier de la province au traitement de six cents dollars par année. Mais il ajoute :

J'ai enfin à vous informer qu'il est possible que le traitement ci-dessus mentionné subisse plus tard une diminution s'il est établi un fonds de retraite en faveur des employés du Service Civil ¹⁰.

Effectivement, Marmette ne recevra que cinq cents dollars ¹¹.

Il entre en fonction le 30 octobre 1867 ¹². Contrairement à son espérance, rien ne lui permet moins de satisfaire son penchant pour la littérature. À longueur de journée, il se voit condamné à transcrire des chiffres dans les registres ou bien à rédiger la correspondance du ministère. Les ennuis ne se font pas attendre, pas plus que les récriminations :

Jeudi, vendredi, samedi derniers et aujourd'hui, je n'ai pas eu moins de cinquante lettres à entrer par jour. Le soir, je suis tellement éreinté que je n'ai plus la force de tenir la plume et je vais prendre l'air avec Jules [Taché] sur les remparts ¹³.

⁸ Alfred Garneau à Joséphine Garneau, 16 octobre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 219-68.

⁹ Alfred Garneau à Joséphine Garneau, 25 octobre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 219-69.

¹⁰ P.-J.-O. Chauveau à Joseph Marmette, 25 octobre 1867, ASQ-FM, Polygraphie, 214-55.

¹¹ Joseph Marmette à Narcisse Belleau, octobre 1871, ASQ-FM, Polygraphie, 210-10.

¹² Joseph MARMETTE, *À travers la vie*, dans *La Revue nationale*, vol. 1 (avril 1895), p. 74.

¹³ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 juillet 1875, ASQ-FM, Polygraphie, 207-55.

Durant tout son séjour à Québec, il se plaindra de n'avoir que la soirée à consacrer aux lettres vers lesquelles le portent ses goûts et ses ambitions¹⁴. Marmette, comme tous les écrivains, devait sentir la nécessité de travailler à son art pour le maîtriser ; mais il fallait d'abord gagner sa vie.

En septembre 1870, il fait part de ses doléances à Chauveau¹⁵, fort inutilement d'ailleurs, puisqu'il ne réussit qu'à s'attirer les remontrances du ministre : on lui conseille même d'étudier la comptabilité, ce qui lui permettrait d'accéder à un poste supérieur dès qu'il se produirait une vacance¹⁶. Marmette croit qu'on se moque de lui :

Je cours plus d'un risque de ne jamais prendre ici la place de personne vu que tous mes confrères au Trésor jouissent d'une santé parfaite et que je suis d'un grand bout, le plus faible d'eux tous, ma santé naturellement délicate étant en outre passablement ébranlée par le travail¹⁷.

Sans désarmer, il écrit de nouveau au premier ministre Chauveau, en novembre de la même année, pour solliciter cette fois un emploi à la transcription des manuscrits de la Société Historique de Québec¹⁸. Travail de copiste pour travail de copiste, celui-ci est plus propre à intéresser un jeune auteur de romans historiques. Hélas, la réponse est négative :

Je dois vous dire que pour le moment toute augmentation de dépense de la législature ne peut être admise par le Gouvernement¹⁹.

Comme il s'aperçoit que Chauveau ne tient nullement à l'aider, il décide de s'adresser à l'honorable Narcisse Belleau. Aussi lui écrit-il l'année suivante :

Si j'ai composé la majeure partie de ces deux ouvrages (*Bienville* et *Bigot*) hors du temps que je dois à mon bureau, il me faut dire aussi que dans les premiers temps que je passai au Département du Trésor, ma besogne de clerc-correspondant me laissait quelquefois

14 Joseph Marmette à P.-J.-O. Chauveau, 30 septembre 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 210-49.

15 *Loc. cit.*

16 *Loc. cit.*

17 *Loc. cit.*

18 P.-J.-O. Chauveau à Joseph Marmette, 10 novembre 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 214-56.

19 *Loc. cit.*

un peu de loisir que je consacrais à la littérature. Mais, depuis, grâce à l'administration rigoureuse de votre ministère et à l'augmentation des affaires, je ne saurais donner un seul instant pendant le jour, aux lettres que j'aime tant²⁰.

Et il ajoute :

Votre excellence et son ministère ont tellement prouvé en plaçant un assez grand nombre de gens de lettres dans les bureaux publics qu'ils avaient en vue, par là, les progrès intellectuels du pays, que je ne crains pas d'insister sur ma position de littérateur. Et sans exagérer mon mérite, la faveur avec laquelle le public vient d'accueillir mes deux romans historiques, *François de Bienville* et *l'Intendant Bigot*, me porte raisonnablement à croire que de tous les écrivains que vous avez protégés, il en est peu qui aient mieux que moi, depuis trois ans, rempli les fins littéraires pour lesquelles vous les avez encouragés en les nommant à des emplois dans le service civil ou ailleurs²¹.

Estimant sans doute que l'argument de la littérature n'a pas grande puissance sur l'esprit de Belleau, il ne croit pas mauvais d'ajouter en terminant :

Si la seule considération d'encouragement aux lettres canadiennes ne suffisait pas à votre excellence pour la décider à récompenser les efforts de l'écrivain, je ferais valoir à vos yeux les services rendus au pays par les deux familles auxquelles j'appartiens. Je tirerais avantage du nom de mon grand-père, Sir Etienne-Pascal Taché et de M. F.-X. Garneau, mon beau-père. Alors tout en voulant récompenser en moi le mérite de ces deux grands citoyens, peut-être ainsi vous sentirez-vous encore plus porté à tendre une main secourable à l'un de ces pauvres parias de la plume trop longtemps méprisés au Canada et voudriez-vous bien accorder sa juste demande à votre très humble requérant²².

L'honorable Belleau, loin de saisir l'occasion de donner un bel exemple de mécénat, ne fournit à Marmette qu'une réponse cinglante. Peu s'en faut qu'elle ne tourne en leçon d'humilité. Rencontrant Marmette, dans la rue Saint-Jean, en novembre 1871, il lui conseille de réduire son train de vie et de quitter sa maison

20 Joseph Marmette à Narcisse Belleau, octobre 1871, ASQ-FM, Polygraphie, 210-10.

21 *Loc. cit.*

22 *Loc. cit.*

de la rue Richelieu qui lui coûte vingt-cinq louis par mois, pour une autre d'un loyer plus modique. Mais laissons la parole à Marmette :

Nous passions alors en face du cimetière anglais, au milieu du faubourg Saint-Jean. Voyez-vous, là-bas, me dit sir Narcisse en m'arrêtant et en me montrant un pâté de maisons sales, noires et malfamées qui s'étend en arrière du cimetière, voyez-vous cette maison à toit plat ? On y a une vue superbe, avec cave, grenier, l'eau, etc. Eh bien ! je puis vous la laisser avoir pour quinze louis ! Vous direz peut-être que je suis intéressé, car cette maison m'appartient. — Veuillez bien me pardonner, sir Narcisse, mais ni ma femme ni moi ne voudrions demeurer dans ce quartier-là. — C'est vrai, le quartier est un peu suspect. Il est peuplé d'Irlandais, etc. Mais bah ! Je le quittai aussitôt, car mon pied avait une envie furieuse de chasser son Excellence de la plus belle botte que jamais professeur ait enfoncé au derrière d'un juif ²³.

Heureusement, Marmette ne donne libre cours à sa colère que dans ses lettres.

En 1872, il se permet de faire tenir une nouvelle requête au gouvernement, par l'entremise cette fois de l'honorable Hector Langevin. Il veut se faire attribuer le poste de greffier en chancellerie, poste détenu alors par un nommé L.-H. Huot ²⁴. Langevin n'ira pas jusqu'à déplacer un autre fonctionnaire pour satisfaire le requérant ; mais le 3 mars 1872, il lui annonce une augmentation de deux cents dollars ²⁵, piètre résultat de cinq années d'effort. L'augmentation n'était certes pas négligeable, mais le travail demeurerait le même et empêchait toujours Marmette de s'adonner à la création littéraire. Cette situation se poursuivra pendant deux ans ; Marmette, vraisemblablement résigné à son sort, ne prendra plus la peine, désormais, de solliciter la faveur de ministres aussi butés. Sa vie, à cette époque, est occupée par la publication de quelques œuvres et les vacances d'été au village natal. En outre, il effectue avec Faucher de Saint-Maurice un voyage en bateau dans les différents ports du Saint-Laurent, du 17 juin au 12 juillet 1873 ²⁶.

²³ Joseph Marmette à Alfred Garneau, 6 novembre 1871, ASQ-FM, Polygraphie, 207-4.

²⁴ Joseph Marmette à Hector Langevin, 22 janvier 1872, ASQ-FM, Polygraphie, 210-87.

²⁵ Hector Langevin à Joseph Marmette, 3 mars 1872, ASQ-FM, Polygraphie, 219-111.

²⁶ Récit de voyage de Marmette au golfe Saint-Laurent, (11 juin 1873), ASQ-FM, Polygraphie, 225-1.

Complètement épuisé, il se voit obligé de quitter Québec et son emploi le 2 janvier 1882. Il part en voyage avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain²⁷. Par chemin de fer, les deux amis gagnent d'abord Toronto, puis Détroit où ils sont accueillis par le frère de l'abbé Casgrain. Passant ensuite par Washington, ils atteignent Saint-Augustin de la Floride le 10 février. C'est le but de leur voyage. Six jours plus tard, ils prennent le chemin du retour. Le 20 février, ils traversent Philadelphie pour arriver à New York le lendemain ; ils y demeurent jusqu'au 24. Les deux amis se séparent ensuite, Casgrain pour retourner directement à Québec, tandis que Marmette fait un détour par Ottawa²⁸. Ce périple, raconté dans les *Lettres américaines*, eut, sur la santé physique et morale de Marmette, le meilleur effet. Au moment de partir, il avait écrit à sa femme : « Tu dois être la première à approuver la nécessité d'un voyage qui peut et doit me rendre la santé²⁹ ». Et quelques jours plus tard, il lui affirme déjà : « Plus d'idées noires et de marasme, je renaîs à la vie, je me renouvelle de fond en comble³⁰ ». Le départ pour la Floride met un terme à la carrière québécoise de Marmette ; s'il a accepté de l'effectuer, c'est pour essayer de se remettre suffisamment afin de mener à bien la tâche que le gouvernement fédéral vient de lui offrir par l'entremise de Faucher de Saint-Maurice. En effet, Marmette a été invité à accepter le poste d'agent spécial de l'immigration, en France et en Italie. Il devra aussi s'occuper de la transcription de documents relatifs à l'histoire du Canada.

On ne peut que s'étonner de la maladresse avec laquelle Marmette fait valoir ses arguments auprès des politiciens qu'il sollicite. Il n'a jamais été question, bien sûr, de séduire ces derniers par son mérite personnel, mais sans parler de la mention de sir Étienne-Pascal Taché qui n'apportait rien de nouveau, il aurait pu trouver un argument plus fort que « la gloire de protéger la littérature et les beaux-arts ». C'était trop vite démasquer ses batteries devant des gens qui, comme Langevin et Belleau, ne se prenaient pas précisément pour des Mécène ou des Colbert. Aussi, c'est saisi d'un juste dégoût que Marmette quitte les

27 Joseph MARMETTE, *Cahier de notes de voyage à travers le Canada et les États-Unis*, janvier 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 225-2.

28 *Loc. cit.*

29 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 29 janvier 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 207-72.

30 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 3 février 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 217-73.

bureaux de Québec pour ceux d'Ottawa. En dépit de toutes ses jérémiades sur l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de produire, Marmette ne publia pas moins, durant cette période, ses cinq romans historiques, trois volumes d'essais, sans compter une bonne partie de ses chroniques.

La correspondance échangée entre Marmette et Joséphine Garneau s'interrompt, pour ainsi dire, au moment de leur mariage. Elle reprend durant les vacances d'été alors que, tour à tour, ils s'absentent du foyer conjugal. Même limitée à cette unique partie de l'année, elle nous permet de saisir l'évolution des sentiments respectifs du mari et de la femme durant cette période qu'ils vécurent à Québec.

Il n'est pas excessif de dire que les époux Marmette étaient peu faits pour s'entendre. Alphonse Benoit, l'ami de Marmette, avait discrètement essayé de provoquer quelque doute avant le mariage :

Maintenant, son caractère peut-il sympathiser avec le tien ? C'est une question que je ne saurais décider car je ne connais pas assez cette demoiselle. Tout me porte à croire que vous pourrez être heureux ensemble. Elle a un trop bon cœur pour ne pas te convenir ³¹.

Joséphine Garneau était d'une nature froide et distante, au point que les membres de sa famille étaient les premiers à s'en plaindre. Alfred Garneau, son frère, dans une lettre à Marmette, nous apporte des précisions assez révélatrices :

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je lui fais ce reproche [à Joséphine]. Que de peines perdues pour la gagner à se montrer plus causeuse avec moi et avec les autres. J'espère que l'amour sera plus heureux que l'amitié, et que toi, tu sauras si bien nous chiffonner cette froideur, ce grand air de déesse pour qu'à mon prochain voyage à Québec je retrouve en notre Joséphine une *simple mortelle*, empressée à m'ouvrir le coin de son cœur où se cache maintenant son affection pour moi. Jamais, *de toute ma vie*, la moindre confiance, la moindre ouverture, le moindre aveu, si peu que ce fût. Jamais, le cœur de la jeune fille ne s'est ouvert au mien ³².

³¹ Alfred Benoit à Joseph Marmette, 6 août 1866, ASQ-FM, Polygraphie, 212-38.

³² Alfred Garneau à Joseph Marmette, peu après le 7 juillet 1868, ASQ-FM, Polygraphie, 220-31.

Il ajoute plus loin :

Moi je te l'avoue, j'ai ressenti quelque peine, pendant tout le jour qui a précédé votre mariage, en voyant ma sœur rester muette auprès de moi qui avais été si longtemps loin d'elle, en voyant son cœur se tenir fermé pour moi comme avec une triple serrure d'airain. Pas un mot de ses amours. Pas un de son rêve de bonheur et d'avenir³³.

Les premiers moments sont euphoriques, comme il se doit, pour Marmette tout au moins. Lors d'un voyage, il lui écrit :

J'ai pourtant encore assez de papier et de loisirs pour te dire que je t'embrasse à t'étouffer des pieds à la tête et de la tête aux pieds, sans craindre de passer plusieurs fois au même endroit. Aime-moi tout autant que je t'aime et laisse-moi te dire combien je suis ton mari dévoué, affectionné et désireux de te revoir³⁴.

Mais les prévisions d'Alfred Garneau n'étaient que trop justes ; Joséphine reviendra à son attitude d'avant le mariage, et le pauvre Marmette se mettra à déplorer la situation.

On sait que Marmette a toujours senti le besoin d'une présence féminine à ses côtés : il attend donc autre chose qu'une camaraderie plus ou moins distante. Il attend de la sollicitude, de la compréhension, de l'affection ; une tendresse un peu plus manifeste aussi, car « pour être dévot il n'en est pas moins homme », et il souhaiterait que Joséphine fût un peu plus ardente à accomplir ses devoirs conjugaux. Passe encore qu'elle soit naturellement craintive ; mais les premières expériences passées, il n'admet plus qu'au moindre prétexte elle se refuse à l'amour. Jusqu'en 1875, il va essayer de lui faire modifier sa conduite ; après cette date, devant l'inutilité de ses efforts, il bat en retraite et, peu à peu, s'éloigne de sa femme.

L'attitude de Joséphine Garneau est particulièrement significative à l'époque des vacances. Elle s'arrange toujours pour rester éloignée de son mari le plus longtemps possible et généralement pour une période de deux mois. Jamais, on ne la retrouve au même endroit que lui : ainsi, en juillet 1875³⁵ et en

³³ *Loc. cit.*

³⁴ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 16 juillet 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 207-58.

³⁵ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 mai 1875, ASQ-FM, Polygraphie, 207-55.

août 1876³⁶, Marmette est à Kamouraska tandis que Joséphine demeure à Montmagny. En juillet 1881, elle séjourne à Ottawa³⁷ tandis qu'il va à Montmagny, à La Malbaie, à Rivière-du-Loup³⁸ et au lac des Trois-Saumons³⁹. La situation est la même en 1877. En effet, Marmette qui est à Montmagny depuis le 26 juillet, part pour Québec le 15 août⁴⁰ ; c'est précisément la date que choisit Joséphine pour quitter la capitale en direction de Montmagny⁴¹ où elle restera jusqu'au 3 septembre⁴².

Marmette pâtit des absences prolongées de sa femme ; s'il prend deux, parfois trois semaines de vacances, c'est pendant deux mois chaque année que Joséphine est absente, de sorte qu'il passe une grande partie de l'été seul à Québec. Aux devoirs du fonctionnaire s'ajoutent alors l'entretien de la maison et la préparation des repas. Comme pour l'exaspérer davantage, son épouse ne lui donne guère signe de vie : la solitude de Marmette se fait alors sentir si cruellement que, sans faire de reproche, il ne laisse pas de se plaindre dans ses propres lettres :

Lorsque, pour tromper ma solitude, je monte au second étage afin de t'y trouver, peut-être, et que je vois notre chambre à coucher déserte, les volets fermés, le demi-jour qui pénètre dans les appartements, le silence, le berceau vide de notre enfant [Marie-Louise], dans un coin, tout me dit que je suis bien seul⁴³.

Un espoir l'aide à supporter ces absences : celui que Joséphine en profite pour rétablir sa santé et lui revienne un peu moins languissante :

Donc, ne va pas revenir de suite. Je te préviens d'avance que je n'irai pas à la Pointe-Lévis avant samedi soir. Ainsi, ne t'avise pas de revenir avant car tu ne trouveras personne à la station (sic).

-
- 36 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 20 août 1876, ASQ-FM, Polygraphie, 207-59.
 37 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 8 juillet 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 207-69.
 38 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 19 juillet 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 207-70.
 39 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 1er août 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 207-71.
 40 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 13 août 1877, ASQ-FM, Polygraphie, 207-65.
 41 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 16 août 1877, ASQ-FM, Polygraphie, 207-66.
 42 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 31 août 1877, ASQ-FM, Polygraphie, 207-67.
 43 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 20 juillet 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 207-51.

Si l'en (sic) agis ainsi, c'est que je veux te voir fraîche et rose, pleine de santé et... de désirs. En amour comme en ménage, petite absence ne nuit pas, je crois⁴⁴.

Peu à peu, cependant, la lumière se fait et le ton change, surtout lorsque Marmette se rend compte que l'empressement de Joséphine à lui écrire durant les vacances est à la mesure de ses besoins d'argent⁴⁵.

À partir de 1875, l'amertume et l'ironie se font sentir dans les lettres de Marmette. Il ne se gêne pas pour faire part de ses sorties durant les vacances de Joséphine. Ainsi, dans une lettre du 5 juillet 1875, il raconte une promenade effectuée en compagnie des filles du consul américain de Québec, les demoiselles Howells ; et il précise :

Rien ne manquait pour nous faire passer agréablement le temps. J'ai chanté plusieurs fois. Jamais je ne me suis senti si bien⁴⁶.

Et plus loin il ajoute :

Et toi, continues-tu toujours à t'amuser ? Donnes (sic)-t-en à cœur joie. La vie est si courte et habituellement si bête qu'il ne faut perdre aucune occasion de se distraire. C'est là ma philosophie et je te conseille de l'adopter⁴⁷.

Marmette n'a pas fini de narguer sa femme ; parlant de sa fille, il écrit, toujours dans la même lettre, que si elle a quelque talent, il veut lui faire donner une éducation à l'américaine, comme celle des demoiselles Howells, « les plus instruites⁴⁸ » qu'il ait rencontrées : sachant causer sans pédanterie de « littérature, musique, botanique, peinture, histoire, philosophie même⁴⁹ ». Il ajoute encore qu'elles peuvent faire rougir, « en plus de nos hommes qui ne savent pas grand chose, nos femmes qui ne savent rien⁵⁰ » ; et, pour terminer cette note désinvolte à l'adresse de Marie-Louise

44 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 30 juillet 1869, ASQ-FM, Polygraphie, 207-50.

45 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 12 juillet 1872, ASQ-FM, Polygraphie, 207-54.

46 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 juillet 1875, ASQ-FM, Polygraphie, 207-55.

47 *Loc. cit.*

48 *Loc. cit.*

49 *Loc. cit.*

50 *Loc. cit.*

et de sa mère, il conclut : « Restez donc à Ottawa tant qu'il vous plaira et ne prenez de mon avenir aucune inquiétude ⁵¹ ».

Mais à force de raconter ses aventures, innocentes ou téméraires, exagérées ou réelles, notre homme ne réussit qu'à rendre sa femme jalouse au lieu de la forcer à se rapprocher de lui. Elle prendra l'habitude de le faire surveiller par des amis ou des parents, lorsqu'à son ordinaire elle s'éloignera du foyer conjugal. Désormais traqué, mis en accusation, voilà Marmette réduit à se disculper. Par exemple, il écrit en juillet 1877 :

Tu vois bien que ma vie est bien tranquille et que s'il s'y mêle un peu de poésie elle est toute d'imagination. D'ailleurs, Mde (sic) U. n'étant pas ici cette année tu n'as pas grand chose à craindre. Entre nous je crois que tu aurais pu t'exempter de craindre aussi l'an dernier ⁵².

Il n'est pas difficile de savoir jusqu'où Marmette poussa ses relations avec les demoiselles Howells. Et Joséphine aurait été la mieux placée pour le savoir. Avec sa sciatique, ses ulcères d'estomac, ses dents gâtées, son teint vert, son débit trop volubile, ses gestes maladroits, il ne devait pas être particulièrement attirant. À moins que les nièces de l'Oncle Sam n'aient été sensibles outre mesure au prestige du grand-père Taché. Ces remarques s'appliquent aussi à cette dame U. que, malheureusement, nous n'avons pu identifier.

À partir de ce moment, Marmette ne cesse de se plaindre partout dans sa correspondance ; en 1870, il déplore une « fatigue de poitrine ⁵³ » semblable à celle qu'il éprouve chaque printemps et qui l'oblige alors à se reposer ; en 1876, il écrit encore à sa femme :

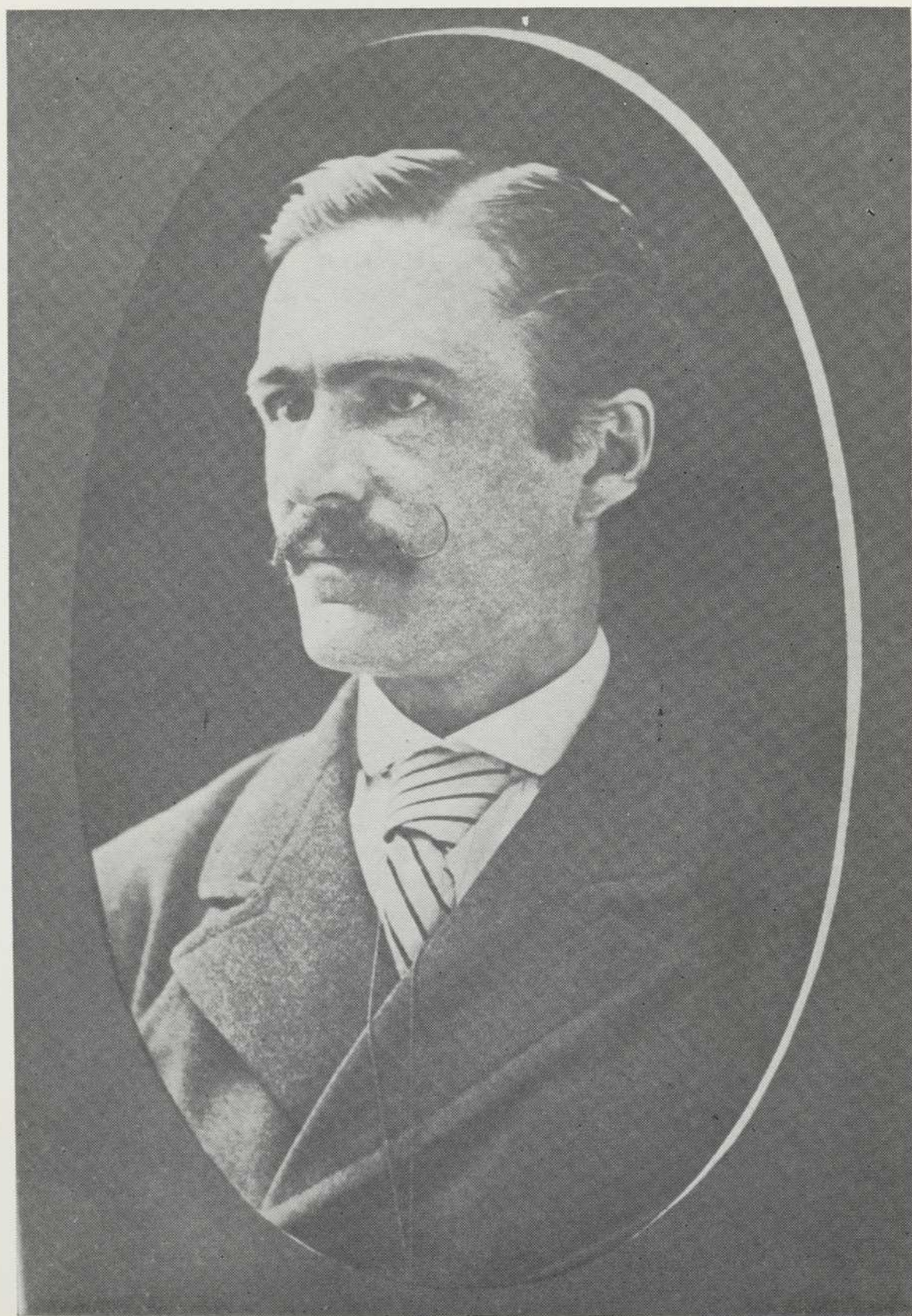
Une faiblesse qui m'est venue je ne sais d'où m'abats (sic) considérablement. Il n'y aurait que les bains d'eau salée et l'air vivifiant de la mer pour me rétablir promptement ⁵⁴.

⁵¹ *Loc. cit.*

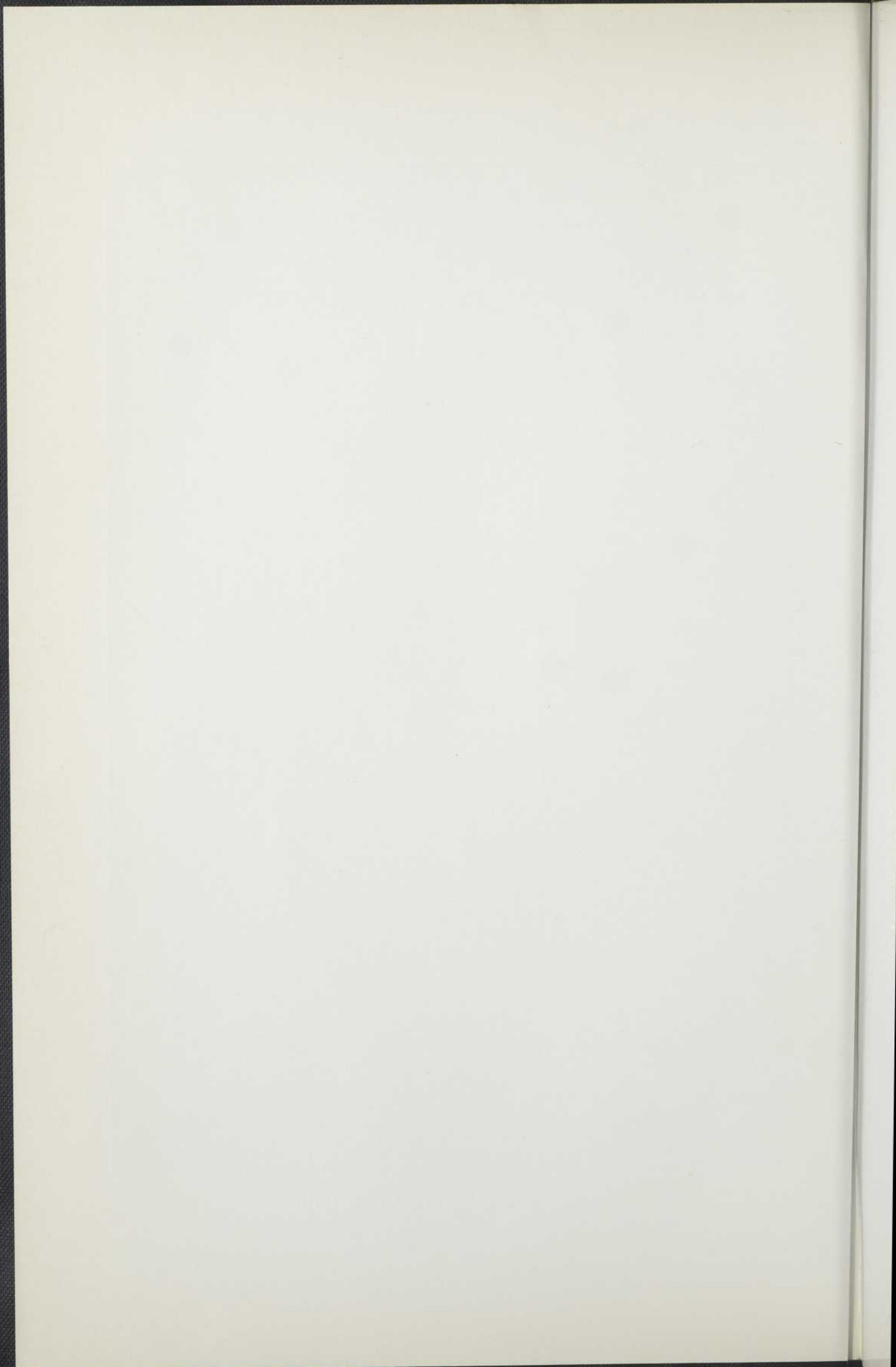
⁵² Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 30 juin 1869, ASQ-FM, Polygraphie, 207-50.

⁵³ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 10 août 1870, ASQ-FM, Polygraphie, 207-52.

⁵⁴ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 20 août 1876, ASQ-FM, Polygraphie, 207-59.



JOSEPH MARMETTE VERS 1870



Le 8 juillet, c'est une gastrite qui le tourmente⁵⁵ et le force à garder le lit. À peu de jours de là, soit le 19 juillet, il ne lui reste apparemment que la force de se plaindre :

Je suis toujours dans un état de débilité qui m'inquiète au dernier point. Il me semble que tous les ressorts de mon être sont usés et que la machine est à la veille de se détraquer tout à fait⁵⁶.

Ce n'est pourtant pas ce qui va émouvoir Joséphine, et à constater la sécheresse de ses lettres, quand elle se donne la peine d'écrire, on se demande si elle éprouva jamais la moindre sympathie pour son époux. Peut-être ce mariage ne fut-il qu'un dernier acte de soumission envers une mère autoritaire et acariâtre ; Madame François-Xavier, restée sans le sou à la mort de son mari, avait peut-être décidé d'assurer l'avenir de sa fille en la mariant. Et Marmette, ce fils de bonne famille qui se présente chez les Garneau l'année même du décès de l'historien national, semble le candidat tout désigné.

Le couple eut quatre enfants. Marie-Louise - Joséphine - Esther - Éliza, l'aînée, naquit le 29 mars 1870⁵⁷. Sa naissance fut accueillie avec enthousiasme. C'est elle qui, plus tard, contribuera à amoindrir les divergences des parents. La mort du deuxième enfant semble avoir particulièrement révolté Joséphine ; elle en porte bientôt un troisième, puis un quatrième. Ces deux derniers mourront presque tout de suite après leur naissance et les parents, d'un commun accord, renonceront, semble-t-il, à essayer d'accroître leur famille. Ils reporteront plutôt leur affection sur Marie-Louise. La vie conjugale de Marmette se solde donc par un échec ; le premier engouement passé, et il ne dut pas être très long, il découvre une épouse qui se dérobe au moindre contact.

Sans doute est-il difficile de faire le partage des torts. Bien entendu, Joséphine fut déçue par la mort de ses enfants, mais il y a plus. Nous devons surtout retenir qu'elle était d'une nature froide. Alphonse Benoit comme Alfred Garneau l'avaient laissé entendre. Peut-être découvrit-elle aussi, nouvelle source de

55 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 8 juillet 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 207-69.

56 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 19 juillet 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 207-70.

57 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 19 juillet 1881, ASQ-FM, Polygraphie, 208-39.

déception, que Marmette ne l'avait pas épousée pour elle-même, mais plutôt pour essayer de retrouver à travers elle, une mère défunte. Voilà, nous semble-t-il, autant d'hypothèses qui méritent d'être considérées. Par ailleurs, si nous ne pouvons préciser l'attitude de Marmette depuis le début de sa vie conjugale, nous pouvons quand même souligner qu'à partir d'un certain moment, il procéda avec maladresse. Il manqua, c'est le moins que nous puissions dire, de psychologie lorsqu'il raconta à Joséphine qui était d'une nature déjà soupçonneuse, ses soirées en compagnie des demoiselles Howells. Connaissant le caractère de sa femme, il aurait dû se douter que cette façon d'agir ne favoriserait pas un rapprochement. De toute façon, à cause de Marie-Louise, les époux Marmette continuèrent à vivre ensemble et à se subir mutuellement. C'est là peut-être un sacrifice qui honore le couple mais qui ne fut pas moins sans modifier, et non pour le mieux, l'existence de l'écrivain.

Marmette n'avait pas ce qu'on a l'habitude d'appeler « l'esprit social ». Ses qualités de cœur et d'esprit vont quand même lui permettre de s'entourer, au cours de son séjour à Québec, d'un groupe d'amis pour la plupart dévoués et fidèles.

Dès son admission à l'Université Laval, il fréquente la gent intellectuelle de Québec et participe à des réunions qui se tiennent alors dans ce qu'il appelle la « mansarde du palais ». C'est sans doute en songeant au groupe d'Henry Murger que Fréchette et ses amis avaient ainsi baptisé le lieu de leurs rencontres. Ce nom pompeux ne désignait rien de moins que le troisième étage d'une maison située au numéro 24, Côte du Palais, et qu'avait louée Louis Fréchette⁵⁸. Marmette fréquentera ce groupe durant un peu moins de deux ans ; il s'était inscrit à la faculté de droit en 1864, et c'est en 1866 que Fréchette quitte le Canada pour les États-Unis. Pendant ce temps, il aura l'occasion de rencontrer, ainsi qu'il l'affirme dans *À travers la vie*, de futurs évêques, de futurs juges, de futurs députés, des avocats, des médecins et des hommes de lettres⁵⁹. Il se garde malheureusement de nous révéler le nom de la plupart des habitués. Et c'est à peine si, sous les noms d'emprunt, nous avons pu identifier quelques-uns d'entre eux comme Faucher de Saint-Maurice, Joseph Cauchon, Arthur

58 Joseph MARMETTE, *À travers la vie*, dans *La Revue nationale*, vol. 1, no 5. (décembre 1895), p. 373.

59 *Loc. cit.*

Cassegrain, Alphonse Lusignan et Edmond Fréchette. On discute de politique et de littérature sans oublier de boire ; et les réunions se terminent parfois de façon plutôt bruyante.

Pendant son exil aux États-Unis, Louis Fréchette a évoqué, dans un poème intitulé *Reminiscor* et dédié à Alphonse Lusignan, l'atmosphère de la « mansarde du palais ». Nous en reproduisons la première partie :

D'un poète aimé j'ai fermé le tome,
Et pensif je songe à toi, mon ami ;
Car le souvenir, gracieux fantôme,
Hante bien souvent mon cœur endormi.

Je pense au passé, beaux jours de jeunesse,
Des illusions âge décevant,
Songe passager, temps de folle ivresse,
Flot de poudre d'or qu'emporte le vent !

Nous avions pour nid la même mansarde ;
Le cœur près du cœur, la main dans la main,
Nous allions gaîment... Oh ! oui, Dieu me garde
D'oublier ces jours, fleurs de mon chemin !

Ah ! je l'aime encor ce temps de bohème,
Où chacun de nous par jour ébauchait
Un roman boiteux, un chétif poème
Où presque toujours le bon sens louchait.

Oui, je l'aime encor ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

.....

Gaudemont vantait son Italienne ;
Sur un pan du mur Moreau crayonnait ;
Buteau nous chantait quelque tyrolienne ;
Auger, dans un coin ratait un sonnet ;

Narcisse écrivait pour la *Mascarade* ;
Ned ressuscitait un vieux calembour ;
Cassegrain lisait sa *Grand-Tronciade*
A Jack, qui ronflait ainsi qu'un tambour ;

Henri nous gâchait de la politique ;
 Arthur de son geste éclipsait Talma ;
 Vital aiguisait sa verve caustique,
 Et Lemay rêveur chantait Sélina.

Il me semble voir la piteuse lippe
 Que tu nous faisais quand, tant soit peu gris,
 Un profane osait, allumant sa pipe,
 Déclarer la guerre à tes manuscrits.

Musique, peinture, amour, poésie,
 Jeunesse et gaîté, brillants tourbillons,
 Vous nous embaumiez de votre ambroisie ;
 Vous tissiez nos jours avec des rayons !

Et quand venait mai dorer notre chambre,
 Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,
 Nous respirions l'air tout parfumé de l'ambre
 Qui venait des prés tout pleins de soleil.

Ce poème nous semble reconstituer assez bien l'atmosphère qui prévalait à la « mansarde du palais ». Notons qu'il nous permet en outre d'identifier trois autres membres du groupe ; ce sont Pamphile Le May, Narcisse-Eutrope Dionne et le journaliste Buteau-Turcotte.

Marmette va, par ailleurs, rencontrer à Québec des amis qui lui resteront fidèles jusqu'à sa mort. Au premier rang de ceux-ci, on retrouve le Franquart d'*À travers la vie*, Faucher de Saint-Maurice⁶⁰. Il fait sa connaissance en septembre ou octobre 1867, alors que Faucher revient tout rayonnant de l'inutile et ridicule expédition du Mexique. Ils sympathisent tout de suite et se rencontrent régulièrement jusqu'au départ de Marmette pour Ottawa. Faucher fera bonne presse à *François de Bienville*⁶¹ et au *Chevalier de Mornac*⁶². En 1873, il l'invitera à effectuer, à bord du *Napoléon III*, une croisière sur le Saint-Laurent. Enfin, en 1882⁶³, Marmette sera parmi les élus à qui Faucher de Saint-

⁶⁰ *Loc. cit.*

⁶¹ Narcisse-Henri-Édouard FAUCHER DE SAINT-AURICE, *François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVIIe siècle*, dans *La Minerve*, 11 octobre 1870.

⁶² Narcisse-Henri-Édouard FAUCHER DE SAINT-AURICE, *Le Chevalier de Mornac, drame en cinq actes et six tableaux*, par M. Joseph Marmette, dans *L'Opinion publique*, vol. IV, no 52 (25 décembre 1873), p. 614.

⁶³ *Cahier de notes intitulé Voyage au golfe Saint-Laurent*, et ayant appartenu à Joseph Marmette, ASQ-FM, Polygraphie, 225-1.

Maurice adressera la lettre circulaire invitant à « faire partie des vingt premiers membres de la section de littérature française de la nouvelle Société Littéraire et Scientifique du Canada ⁶⁴. Il s'agit, bien sûr, de la Société Royale. Marmette ne demeurera pas en reste puisqu'il peindra, sous les traits du personnage-titre du *Chevalier de Mornac* ⁶⁵, un portrait fort flatté de son ami.

Il fréquente encore un groupe d'amis qu'il surnomme les « boys ⁶⁶ », et qui comprend Arthur Buies, Napoléon Legendre, Oscar Dunn, Paul De Cazes, Buteau-Turcotte et Elzéar Gérin-Lajoie qui figurera également en bonne place dans le *Chevalier de Mornac* ⁶⁷.

Marmette rencontre aussi L.-O. David, James MacPherson Le Moine, Lucien Turcotte, Alphonse Bellemare, autant d'amis qui pour être moins intimes ne sont pas moins zélés lorsqu'il s'agit de défendre l'auteur et son œuvre contre la clique des ultramontains qui se compose de Jules-Paul Tardivel, Joseph-Charles Taché, J.-O. Fontaine et Adolphe-Basile Routhier.

Accompagné de sa femme, Marmette fréquente le salon des Chapleau ⁶⁸, également les Langevin et son cousin Jules Taché ⁶⁹. Il suit avec régularité les concerts et les pièces de théâtre données par les artistes locaux et étrangers. Les représentations les moins intéressantes ne sont pas celles des pièces tirées de ses propres ouvrages. En mars 1872, il assiste à la première de *François de Bienville*, donnée à la Salle Jacques-Cartier par les Amateurs français et canadiens-français dirigés par M. et Mme Maugard ⁷⁰. Le 26 septembre de la même année, c'est *l'Intendant Bigot*, adapté par Rodolphe Tanguay, et présenté à la Salle de Musique par la Compagnie Française ⁷¹; la même troupe devait monter en décembre 1873, le *Chevalier de Mornac* ⁷², drame que cette

64 Lettre circulaire adressée par Narcisse-Henri-Édouard Faucher de Saint-Maurice à Joseph Marmette, ASQ-FM, Polygraphie, 215-111.

65 Alphonse LUSIGNAN, *Chronique, Joseph Marmette*, dans *La Patrie*, 16 mai 1891.

66 Napoléon Legendre à Joseph Marmette, 26 octobre 1882, ASQ-FM, Polygraphie 210-93.

67 Alphonse LUSIGNAN, *Chronique, Joseph Marmette*, dans *La Patrie*, 16 mai 1891.

68 Hector Langevin à Joseph Marmette, 9 février 1879, ASQ-FM, Polygraphie, 216-78.

69 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 juillet 1875, ASQ-FM, Polygraphie, 207-55.

70 Papier sans destinataire ni signature écrit de la main de Marmette, ASQ-FM, Polygraphie, 224-9.

71 Anonyme, *Chronique théâtrale, l'Intendant Bigot*, dans *L'Événement*, 27 septembre 1872.

72 Narcisse-Henri-Édouard FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *Le Chevalier de Mornac, drame en cinq actes et six tableaux, par M. Joseph Marmette*, dans *L'Opinion publique*, vol. IV, no 52 (25 décembre 1873), p. 614.

fois Marmette avait arrangé lui-même. Il honore de sa présence, au collège de l'Assomption, le 29 juin 1876, la première de *François de Bienville*, donné dans la version de l'abbé Gadoury⁷³. On note aussi l'élection de Marmette, le 2 février 1877, à la présidence du Lycaeam ; la cérémonie d'investiture se déroule le même soir chez Auguste Bouchard, au numéro 75, rue Sainte-Anne⁷⁴. Il fait encore partie du chœur de chant de la basilique, lequel se réunit chez Ernest Gagnon pour les répétitions⁷⁵.

Le survol des occupations de Marmette à Québec est complet à l'exception de ses relations avec l'abbé Henri-Raymond Casgrain. C'est d'ailleurs sur ces dernières que nous sommes le mieux renseignés. Non qu'elles fussent particulièrement cordiales ; elles donnèrent lieu à tellement de marchandage qu'on hésite à qualifier d'amitié ce qui existait entre les deux hommes.

C'est en 1869 que Marmette se rend chez l'abbé Casgrain afin de lui soumettre le manuscrit de *François de Bienville*. Le « père des lettres canadiennes » s'est plu à narrer la rencontre. Laissons-le parler :

Par une singulière coïncidence, sept ans plus tard, dans le cours de l'hiver dernier [1869], vers la même heure où M. de Gaspé était venu frapper à ma porte, entra chez moi un autre auteur avec un manuscrit sous le bras.

Cette fois, ce n'était pas un septuagénaire, c'était un tout jeune homme, petit, grêle, pâle, à l'air maladif, mais au regard d'éclair ; nature toute de nerf et d'électricité. Déjà connu par plusieurs esquisses bien touchées, M. Joseph Marmette venait comme M. de Gaspé, réclamer mon attention en faveur d'un roman historique qu'il venait de terminer.

Assassiner un auteur, passe, mais l'éconduire. Je n'en eus pas même la tentation. Condamné par une ophtalmie tenace à d'atroces loisirs, c'était la providence qui se présentait à moi en costume de lecteur. L'impression que j'éprouvais à l'audition de *François de Bienville* peut être comparée à celle qu'avait produite sur moi la lecture des *Anciens Canadiens*.

73 Joseph-Octave Gadoury à Joseph Marmette, 19 juin 1876, ASQ-FM, Polygraphie, 216-30.

74 Auguste Bouchard à Joseph Marmette, 2 février 1877, ASQ-FM, Polygraphie, 213-36.

75 Ernest Gagnon à Joseph Marmette, 16 décembre 1874, ASQ-FM, Polygraphie, 216-32.

Après le succès du livre de M. de Gaspé, le parallèle semble formidable ; toutefois il est vrai, je n'hésite pas à dire que la place de *François de Bienville* est marquée à côté de l'épopée de la conquête. Le sujet a porté bonheur à l'écrivain. Encore ému des mélancoliques accents de notre vieil Homère, il a voulu opposer les victoires aux désastres, faire revivre Frontenac à côté de Montcalm, mettre en présence les deux grands sièges de Québec, suspendre les couronnes de lauriers aux branches du saule. C'est un beau rêve que M. Marmette a réalisé ⁷⁶.

On ne saurait douter qu'il s'agisse là de la première rencontre. Marmette aurait difficilement pu connaître l'abbé durant ses années de pensionnat au Séminaire de Québec. Leur amitié, avec des hauts et des bas, se poursuivra jusqu'en 1895. À dater de 1869, Marmette et Casgrain se verront donc régulièrement pour discuter d'histoire et de littérature. L'abbé fournira même à son jeune ami des détails susceptibles d'aider à l'élaboration de ses travaux.

La collaboration devient plus étroite entre les deux hommes en 1872, l'année des *Silhouettes littéraires*. Cette série qu'ils rédigent en collaboration paraît dans *L'Opinion publique* sous le pseudonyme de Placide Lépine. Et la querelle que ces articles déclenchent les force à riposter ensemble. Désormais leur sort est lié puisque c'est aux deux que s'attaque A.-B. Routhier dans ses *Portraits et Pastels littéraires* publiés dans *Le Courrier du Canada* sous le nom de Jean Piquefort. Nous reviendrons sur le sujet.

À plusieurs reprises, pendant ses vacances, Marmette séjourne à Rivière-Ouelle chez l'abbé Casgrain. Tous deux, ils effectuent, du 26 janvier au 26 février 1882, un long voyage jusqu'à Saint-Augustin de la Floride ⁷⁷. Ce sera l'objet des *Lettres Américaines* publiées par tranches dans *L'Opinion publique* du mois suivant. Mais en 1883, un événement d'apparence insignifiant va modifier le cours de cette amitié tranquille. Pour le bien comprendre, il n'est pas inutile de se reporter quelques années en arrière.

En 1876, l'abbé Casgrain s'était engagé à vendre au ministère de l'Instruction publique une série d'ouvrages canadiens pour être

⁷⁶ Henri-Raymond Casgrain, *François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, dans *Le Courrier du Canada*, 14^e année, no 121 (14 novembre 1870).

⁷⁷ Carnet de notes de voyages écrit de la main de Marmette, ASQ-FM, Polygraphie, 225-2.

distribués en prix dans les écoles⁷⁸. Sans trop s'embarasser des droits d'auteur, il avait établi une liste de douze puis de vingt titres⁷⁹ parmi lesquels on relevait l'essai de Marmette intitulé *Les Machabées de la Nouvelle-France*. Casgrain avait en outre confié à Marmette la correction des épreuves de tous les volumes de la collection⁸⁰ et s'était engagé à lui verser en retour et pour la durée du contrat, une somme annuelle de cent trente dollars⁸¹.

Quoiqu'il n'ait jamais été en pire posture financière, Marmette hésite avant d'accepter l'offre de l'abbé. Ce dernier, qui n'est pas à court de moyens, l'appelle successivement, dans les lettres de l'époque, « amicus fidelis » et « ami de mon âme⁸² » et il se permet d'évoquer « le temps jadis où [leurs] deux pseudonymes faisaient éclater les feuilles de *L'Opinion* comme des bombes⁸³ ». Quoi qu'il en soit, lorsque la publication des *Machabées* est décidée⁸⁴, c'est cent vingt dollars au lieu de cent trente que Casgrain s'engage à donner à Marmette, plus quelques exemplaires des *Machabées*⁸⁵.

Jusqu'en 1883, Marmette et Casgrain s'acquittent de leurs obligations réciproques. Mais cette année-là, sous prétexte de n'avoir pas été remboursé par le ministère, Casgrain refuse de payer ce qu'il doit à Marmette :

Le ministère de l'Instruction publique ne m'a pas encore payé !
— Quand le fera-t-il ? Mousseau peut à peine se tenir ; il n'a pas même de comté où se faire élire. Pas d'argent. En un mot, notre cher gouvernement ne sait pas où tourner la tête⁸⁶.

Le 22 juillet 1884, le pauvre auteur reçoit pourtant, par l'entremise du Bon-Pasteur de Québec, la somme de cent dollars,

78 Henri-Raymond Casgrain à Joseph-Charles Taché, 26 avril 1876, AP.Q.-D.I.P.-L.R. 205/1885, citée par Réjean Robidoux, *Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain*, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, numéro spécial, (avril-juin 1961), p. 212-213.

79 A.P.Q.-P.T.-C., pièce no 41, citée par Réjean Robidoux, *op. cit.*, p. 213-214.

80 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 3 juin 1885, ASQ-FC, vol. 11, no 15, citée par Réjean Robidoux, *op. cit.*, p. 217.

81 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 4 juin 1885, ASQ-FC, vol. 11, no 16, citée par Réjean Robidoux, *op. cit.*, p. 218.

82 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 11 octobre 1875, ASQ-FM, Polygraphie, 213-97.

Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 1876 (sans date plus précise), ASQ-FM, Polygraphie, 213-91.

83 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 20 février 1876, ASQ-FM, Polygraphie, 213-98.

84 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 22 juillet 1884, ASQ-FC, vol. 10, no 159.

85 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 17 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 210-44.

86 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 25 août 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 213-104.

sans que nous puissions dire ce qui est advenu des vingt dollars manquants. C'est à ce moment que ceux qui s'attendaient à toucher des droits d'auteur entreprennent des démarches auprès du ministère de l'Instruction publique afin que rien ne soit versé à Casgrain. Ce dont Marmette, mis au courant, croit bon d'avertir l'« amicus fidelis ⁸⁷ ».

Ce geste ne porte pas chance à son auteur puisqu'en 1885, Casgrain refuse encore une fois de payer ⁸⁸. Il se rabat sur les dépenses entraînées par son procès avec Joseph-Charles Taché ⁸⁹. Le rédacteur du *Courrier du Canada*, n'ayant rien reçu pour ses *Trois légendes de mon pays*, avait cité Casgrain devant les tribunaux canoniques. La cause se trouvait alors en appel à Rome. En l'absence de son mari, Madame Marmette se rend à plusieurs reprises chez l'abbé qui refuse de la recevoir ⁹⁰. Finalement, le 20 novembre 1885, toujours par l'entremise de la supérieure du Bon-Pasteur, Casgrain se résout à faire parvenir à Marmette une somme de cent dollars ⁹¹. Une semaine plus tard, il s'acquitte de la balance de la dette ⁹².

En 1886, Casgrain revient au prétexte de 1883 : le gouvernement ne l'a pas encore payé, réplique-t-il à une lettre de Marmette qui réclame son dû ⁹³. Rien n'est moins vrai. Non seulement Casgrain a été payé, mais il a reçu une avance. Marmette l'apprend par Paul De Cazes :

Néanmoins, bien loin de lui devoir de l'argent, le département est en avance avec lui de \$875.00 sur le paiement de juillet 1886 ⁹⁴.

Marmette réitère sa demande en juin ⁹⁵ et, apparemment, obtient satisfaction dans le courant de l'année.

87 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 14 août 1885, ASQ-FC, vol. 11, no 27.

88 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 17 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 210-44.

89 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 20 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 210-45.

90 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 17 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 210-44.

91 Reçu de Joseph Marmette à la supérieure du Bon-Pasteur de Québec, ASQ-FC, vol. 11, no 55.

92 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 27 novembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-96.

93 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 17 juin 1886, ASQ-FC, vol. 11, no 86.

94 Paul De Cazes à Joseph Marmette, 27 janvier 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 214-24.

95 Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 17 juin 1886, ASQ-FC, vol. 11, no 86.

Les trois années suivantes, l'abbé Casgrain ne semble pas se laisser tirer l'oreille. Il attend jusqu'en 1892 pour reprendre son manège. Marmette lui adresse une réclamation en avril ; avec un sang-froid incroyable, Casgrain lui apprend qu'il l'a déjà payé et qu'il peut lui montrer le reçu⁹⁶. Marmette patiente jusqu'en décembre et va enfin demander conseil à Fréchette. Celui-ci n'hésite pas un instant et écrit à l'abbé une lettre laconique mais bien caractéristique de sa manière :

Voulez-vous me faire un extrême plaisir ? C'est d'écrire à mon ami Marmette et à mon ami Alfred Garneau pour leur demander le chiffre exact de ce que vous leur devez. Le règlement, naturellement, doit être immédiat. Les bons comptes font les bons amis⁹⁷.

Il faut préciser qu'entre temps Alfred Garneau avait accepté de corriger les ouvrages historiques de l'abbé. Ce dernier s'exécute, non sans tenir rigueur à Marmette de s'être servi du poète national.

Ce n'était point assez, cependant, pour qu'il oubliât ses obligations l'année suivante. Comme Marmette renouvelle ses plaintes, Casgrain lui répond qu'il a payé indirectement en soldant un billet signé par Marmette et qui se trouvait entre les mains d'un nommé Philippe Huot. Et il ajoute :

Ensuite, vous l'avouerez-je, j'ai cru vous donner une marque sensible d'amitié en vous choisissant pour la correction des épreuves. J'aurais pu facilement avoir un correcteur à qui j'aurais moins donné. Enfin, comme je vous l'ai dit, alors, je vous abandonnais complètement tous les profits de vos livres, sans réserver un sou pour moi. C'était un joli montant, vous le savez. Voilà pourquoi j'ai été profondément touché de voir que, dans une de vos lettres, vous semblez exiger comme un droit, ce que je croyais une marque d'amitié. C'est ce qui m'a fait suspendre l'impression de vos volumes, les derniers temps⁹⁸.

Sans parler de la charité toute ecclésiastique de l'abbé, c'était pour le moins déplacer la question. Nulle part, dans la correspondance de Marmette, il n'est question de sommes perçues pour la vente des livres de ce dernier par l'abbé Casgrain. En tout cas,

96 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 15 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 214-2.

97 Louis Fréchette à Henri-Raymond Casgrain, 6 décembre 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 216-12.

98 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 18 avril 1893, ASQ-FC, 214-3.

l'entente de 1876 semble définitivement oubliée. Mais la même lettre contenait l'envoi réglementaire de cent vingt dollars⁹⁹. Quelques jours plus tard, Marmette accuse réception de la somme par une lettre dont le contenu reste énigmatique :

En retour de votre gracieuseté, je vous envoie trois lettres dont la lecture *attentive* vous prouvera que, si j'avais voulu vous causer des ennuis, je n'aurais nullement eu besoin d'avoir recours à personne pour faire valoir mes réclamations¹⁰⁰.

Sur ces propos s'évanouit une amitié née vingt-cinq ans plus tôt sous le signe de la littérature.

Les amis de Marmette à cette époque appartiennent à différents milieux encore que la plupart fussent recrutés dans l'intelligentsia ou dans les classes libérales. Ils ont toujours encouragé Marmette à poursuivre son œuvre par leurs conseils ou encore par des articles contre certains détracteurs ultramontains. Leur sincérité apparaîtra particulièrement évidente au cours de la polémique suscitée par la publication du recueil d'Évanturel.

On est loin de pouvoir en dire autant de l'abbé Casgrain qui semble avoir sans cesse guetté l'occasion d'exploiter Marmette. Si celui-ci n'a pas mis fin à cet abus, ce n'est pas faute de perspicacité ; il faut plutôt en chercher la raison dans la nature même de sa personnalité. Dès son enfance, il avait cherché réconfort auprès de sa mère puis, à sa mort, auprès de jeunes filles qui, comme Mademoiselle de Martigny, savaient faire montre de plus de maturité. D'où sa facilité à se soumettre, à se laisser dominer. C'est pourquoi Marmette était une proie toute désignée pour l'abbé Casgrain.

⁹⁹ Joseph Marmette à Henri-Raymond Casgrain, 24 avril 1893, Polygraphie, 210-16.
¹⁰⁰ *Loc. cit.*

Le 15 mai 1765, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, arriva à Québec. Il fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 16 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 17 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche.

Le 18 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 19 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 20 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche.

Le 21 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 22 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 23 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche.

Le 24 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 25 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 26 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche.

Le 27 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 28 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche. Le 29 mai, le capitaine de vaisseau de la marine royale, M. de La Roche, fut reçu par le gouverneur de la ville, M. de La Roche, et par le commandant de la garnison, M. de La Roche.

LES ENNUIS DU MÉTIER

La critique littéraire n'avait point laissé d'être favorable à Marmette jusqu'à la publication, en février 1872, des *Silhouettes littéraires* de Placide Lépine¹. *Charles et Éva* et *François de Bienville* avaient été particulièrement bien accueillis. On se demande un peu pourquoi notre auteur s'est écarté de sa veine pour jouer au Placide Lépine, de concert avec Henri-Raymond Casgrain, et rédiger les malheureuses *Silhouettes*. Routhier fournit une réponse, ou une partie de la réponse, dans les *Portraits et Pastels littéraires*² publiés l'année suivante :

Je ne veux pas faire comme ce flageorneur de Placide Lépine qui promettait leurs silhouettes à cinquante personnes³, sans excepter Buies, et qui voulait que se silhouetter lui-même⁴.

Si le trait frappe juste en ce qui concerne Casgrain, on peut douter que Marmette ait été animé des mêmes intentions. Sans doute n'a-t-il agi que pour plaire à son ami.

1 Placide LÉPINE (pseudonyme de Joseph Marmette et Henri-Raymond Casgrain), *Silhouettes littéraires*, dans *L'Opinion publique*, 15 février au 28 mars 1872.

Publiées dans les *Guêpes canadiennes*, publiées et annotées par Augustin Laperrière, Ottawa, A. Bureau, 1881, vol. 2, p. 203-254.

2 Jean PIQUEFORT (pseudonyme d'Adolphe-Basile Routhier), *Portraits et Pastels littéraires*, dans *Le Courrier du Canada*; sur Marmette: 16e année, no 146 (24 janvier 1873), et no 147 (27 janvier 1873). Publiés dans les *Guêpes canadiennes*, op. cit., vol. 2, p. 257-401. Sur Marmette, p. 309-320.

3 Placide Lépine avait annoncé 35 « silhouettes » au moins; il n'en écrivit que sept; ce sont celles de Joseph-Charles Taché, Georges de Boucherville, Henri-Raymond Casgrain, Antoine Gérin-Lajoie, P.-J.-O. Chauveau, Hubert La Rue et Joseph Marmette.

4 Adolphe-Basile ROUTHIER, *Portraits et Pastels littéraires*, dans les *Guêpes canadiennes*, op. cit., vol. 2, p. 261.

Sans être vraiment méchantes, les *Silhouettes* n'en contenaient pas moins trop de révélations susceptibles de créer des antipathies. Sans compter que les auteurs commettaient la grave erreur de s'attaquer en premier lieu à Joseph-Charles Taché, qui avait donné bien des preuves de sa férocité alors qu'il était rédacteur du *Courrier du Canada*. C'est dans ce journal que paraîtront, en 1878, les lettres de Lysippe auxquelles nous aurons à revenir plus loin. Casgrain se repentira amèrement de son geste, et surtout à partir de 1884, alors que Taché entreprendra contre lui, à propos de la querelle des « livres de prix », des procédures canoniques qui entraîneront les belligérants devant l'officialité de Québec, en 1885, puis l'année suivante, devant le tribunal de la Sacrée Congrégation de la Propagande, à Rome⁵. Mais surtout, les *Silhouettes* donneront à Routhier, l'idée de ses propres *Portraits et Pastels littéraires*. C'est dans ces écrits que Marmette sera pour la première fois victime de la critique.

Routhier croyait que les *Silhouettes*, avaient été dictées par Casgrain, et que Marmette avait tout simplement noté les propos de l'abbé. L'épigraphe du portrait de Marmette est dirigée dans ce sens :

Il me prit avec lui pour m'aider à penser ;
Trois mois entiers ensemble nous pensâmes
Lûmes beaucoup et rien n'imaginâmes⁶.

La première partie de ce portrait ne fait que développer cette assertion :

Le reste de cette silhouette s'analyse comme suit : « M. Marmette a débuté dans les journaux par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées sans avoir épousé le style. Il a commis *Charles et Eva*, qui sont nés obscurs et obscurs mourront, puis *François de Bienville*, roman bien corsé, puis enfin, *l'Intendant Bigot*, qui a été l'événement littéraire de 1871.

Si le ciel lui prête vie, et si dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années nous aurons notre Fenimore Cooper ».

⁵ Voir Réjean ROBIDOUX, *Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain*, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, numéro spécial, (avril-juin 1961), p. 209-229.
⁶ Adolphe-Basile ROUTHIER, *op. cit.*, p. 309.

Lui faire des loisirs ; c'est le mot de la fin, et c'est aussi le fin mot de cette silhouette ! Ils sont tous comme cela depuis Virgile, ils veulent toujours chanter :

O Meliboæ, deux nobis hæc otia fecit

Le traitement de M. Marmette a été récemment augmenté, me dit-on ; si, à présent, on diminuait sa besogne ? L'idée est lumineuse. Ce ne serait certainement point l'abbé qui s'en plaindrait. Cet affreux gouvernement commencerait enfin à montrer du bon sens ; il lui fournirait tout à fait gratis, un secrétaire intime.

Et voilà comment, en attendant l'annexion, on travaille à la réforme des abus ⁷.

On peut noter, au passage, que Routhier est au courant des demandes de Marmette auprès du gouvernement provincial pour obtenir un changement d'emploi. Il a également conscience du rôle de Marmette auprès de l'abbé Casgrain et il connaît les idées politiques de ce dernier. Casgrain était annexioniste.

Routhier s'attaque ensuite à la forme et au fond de l'œuvre de Marmette ; s'il condamne l'abus d'épithètes, il s'en prend surtout à l'immoralité des romans :

Il est certainement déplorable qu'un auteur canadien et catholique, se soit permis d'imiter si fidèlement les romanciers français, dont le réalisme aurait dû le révolter. Je ne veux rien exagérer, et j'ai trop bonne opinion de M. Marmette pour croire, qu'il a voulu allécher le lecteur par des peintures un peu risquées. Non, je me persuade que le désir de paraître artiste, et l'irréflexion, ont seuls causé la faute et j'ose espérer qu'il la corrigera dans une nouvelle édition, s'il y a lieu ⁸.

Il n'hésite pas à ajouter :

Au point de vue littéraire, *l'Intendant Bigot* est supérieur à *François de Bienville* ; mais il lui est bien inférieur au point de vue moral.

C'est un roman moderne dans toute l'acceptation du mot, bien imaginé, bien agencé, rempli d'intrigues et de scènes émouvantes accompagnées de toutes les machines dramatiques en usage, mais d'une portée morale fort douteuse. Je cherche en vain, les sujets d'édification dans l'histoire d'un grand criminel et d'une femme adultère. Le sujet lui-même est scabreux, et réveille les mauvais ins-

⁷ *Ibid.*, p. 313.

⁸ *Ibid.*, p. 315.

tincts du cœur. M. Marmette a toujours tenu au premier plan Bigot et sa maîtresse, et les honnêtes gens sont au second plan. Raoul et Berthe n'occupent pas assez de place dans le tableau, et les turpitudes de Sournois auraient pu être dévoilées en moins de pages.

Berthe — qui doit être un ange de candeur et d'innocence — est victime de trop d'aventures qui blessent la pudeur. Deux enlèvements, c'est trop ; je dirai même, à peine de passer pour rigoriste, que c'est deux de trop. La course en croupe sur le cheval de Raoul n'est pas, non plus, — quoiqu'il n'en résulte qu'un baiser — un exercice à recommander aux jeunes filles.

Par contre, madame Péan est une adultère presque honnête, beaucoup trop aimable dans tous les cas. Bigot, qui était un scélérat, n'avait pas besoin de tant de charmes pour être séduit.

En somme, je ne recommande pas le livre aux jeunes filles, et je le recommande aux pères de famille. Qu'ils en prennent soin et ne le laissent pas dans toutes les mains.

Au point de vue de l'art, je conseille à M. Marmette, de se défier des romanciers modernes. Ils le font glisser dans le machinisme littéraire. Qu'il y prenne garde et qu'il n'aille pas se prendre à toutes les ficelles connues du romantisme contemporain⁹.

Pareille mise en garde se passe de commentaires ; c'est le langage d'Armande ou d'Arsinoë. Fort de ses obligations morales envers le peuple canadien-français, Routhier ne perdra dans la suite aucune occasion d'attaquer la « morale lubrique » des ouvrages de Marmette. Dans la même *Silhouette*, Casgrain est, pour sa part, ridiculisé dans sa vie, dans ses ouvrages et jusque dans ses ancêtres¹⁰.

Marmette, répondra à Routhier sous le pseudonyme de Dubreuil¹¹ : il le traitera de critique hargneux. Et on se demande pourquoi l'auteur de *l'Intendant Bigot* se serait inquiété de la morale de ses romans alors que le « père de la littérature canadienne » se trouvait là pour le guider.

Marmette connaîtra ensuite un répit de quelques années. Les louanges continueront de fleurir. Il demeure, pour ses contemporains, le grand romancier canadien-français ; et il en sera ainsi jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Le docte auteur de *l'Histoire de la seigneurie de Lauzon*, Joseph-Edmond Roy, n'hésitera pas à écrire en 1894 :

⁹ *Ibid.*, p. 318-319.

¹⁰ Adolphe-Basile ROUTHIER, *op. cit.*, p. 262-292.

¹¹ DUBREUIL (pseudonyme de Joseph Marmette), *Jean pique fort peu*, dans *Le Canadien*, 42^e année, no 116 (13 janvier 1873).

Il n'y a qu'un imbécile comme (Ernest) Myrand qui puisse critiquer *François de Bienville*, le plus bel ouvrage d'imagination qui soit sorti d'une plume canadienne ¹².

En 1877, J.-A. Fontaine s'en prendra au *Chevalier de Mornac* dans deux articles parus dans la *Revue canadienne*. Le premier, daté de juillet 1877 ¹³, qualifie de ridicule l'épilogue de ce roman ; le second, daté de septembre de la même année ¹⁴, critique l'excès d'épithètes, les constructions défectueuses, les fautes de français, les mièvreries, les invraisemblances, les longueurs et les emprunts. Ce qui, en somme, ne laissait pas grand chose de valable.

À Fontaine, Marmette répondra par deux fois, et non de la façon la plus intelligente, il faut bien l'avouer. Dans le *Journal de Québec*, du 25 septembre 1877 ¹⁵, il se moque des œuvres de Fontaine, notamment du *Vieil Acadien*, pièce de théâtre, de la *Corvée des fileuses*, une conférence, et de l'*Essai sur le mauvais goût en littérature*.

C'est le début d'une véritable conflagration. Jules-Paul Tardivel, ami de Fontaine, entreprend de défendre, ce dernier. Dans un article du *Canadien* intitulé *Deux noirs ne font pas un blanc* ¹⁶, il taxe de « filandreuse » la critique de Marmette. Ce dernier réplique à Tardivel un peu sur le même ton, c'est-à-dire en se servant d'arguments qui ne méritent pas d'être retenus à cause de leur caractère personnel ¹⁷.

Les hostilités demeurèrent en suspens pendant quelques mois : la clique de Tardivel guette le moment propice pour contre-attaquer. L'occasion survient en mars 1878, au moment de la publication des *Premières Poésies* d'Eudore Évanturel, recueil que Marmette avait préfacé ¹⁸.

Une campagne de dénigrement s'amorce aussitôt, à laquelle prennent part Lysippe, c'est-à-dire Ephrem Chouinard, J.-P. Tar-

12 Joseph-Edmond Roy à Joseph Marmette, 18 avril 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 217-110.

13 J.-O. FONTAINE, *Deux romans de M. Joseph Marmette*, dans *La Revue Canadienne*, no 14 (juillet 1877), p. 491-502.

14 J.-O. FONTAINE, *M. Marmette ; l'Intendant Bigot*, dans *La Revue Canadienne*, no 14 (septembre 1877), p. 659-667.

15 Joseph MARMETTE, *Un critique à l'école*, dans *Le Journal de Québec*, 13e année, no 121 (25 septembre 1877).

16 Jules-Paul TARDIVEL, *Deux noirs ne font pas un blanc*, dans *Le Canadien*, (28 septembre 1877).

17 Joseph MARMETTE, *Correspondance*, dans *Le Canadien*, 4e année no 99, (2 octobre 1877).

18 Eudore EVANTUREL, *Premières poésies*, avec une préface de Joseph Marmette, Québec, Côté, 1878, XXI-203 p., in-12.

divel, J.-O. Fontaine, sans oublier un anonyme et un autre auteur qui signe du pseudonyme de « J'admire » et qui n'est peut-être encore que Tardivel lui-même. Le groupe n'écrit pas moins de douze articles. Napoléon Legendre et Faucher de Saint-Maurice épousent de leur côté, la cause de Marmette et tentent de justifier et d'imposer les vues de celui-ci sur la poésie. Signe évident de mauvaise volonté, c'est autour de Marmette et non d'Évanturel que va se jouer la partie. On critiquera le contenu des idées énoncées dans la préface et le rôle que son auteur a joué dans la publication du recueil.

Marmette n'avait pourtant rien énoncé qui puisse choquer les journalistes ultra-montains. Après avoir présenté le poète, raconté leurs premières rencontres, il avait essayé de définir la poésie d'Évanturel :

La poésie de M. Evanturel n'affecte certes pas le ton enthousiaste du genre lyrique. Loin de là son ambition. Ne se sentant pas encore les ailes assez fortes, le jeune poète ne veut pas s'élancer maintenant dans les régions éthérées, et, comme l'abeille, il se contente de butiner sur les fleurs. Ses idées là-dessus sont bien arrêtées et son intention manifeste¹⁹.

Il dit plus loin :

Ce qui n'empêche pas qu'il saura bientôt donner plus d'ampleur à son vol et monter plus haut vers le soleil²⁰.

Et ensuite :

Les *Premières poésies* sont comme des statuettes, des médaillons et des camées²¹.

Puis Marmette souligne une parenté avec Musset :

Moins toutefois ce rire amer et sceptique du chantre de Rolla, cri rauque qui détourne et fait mal, et aussi, il faut l'avouer, moins les grands coups d'ailes qui portaient souvent l'enfant du siècle dans les régions où flânent les aigles²².

¹⁹ *Ibid.*, p. XIII.

²⁰ *Loc. cit.*

²¹ *Ibid.*, p. XIV.

²² *Loc. cit.*

Il compare encore le jeune poète à Theuriet, Coppée, Sully Prud'homme et Alphonse Daudet, concluant de façon optimiste sur les promesses d'avenir d'Eudore Évanturel.

Sans doute, le recueil présentait quelques naïvetés, des vers traduisant l'inexpérience, mais l'enthousiasme du préfacier était amplement justifiée. La spontanéité, la légèreté, l'harmonie des vers les rendaient bien souvent supérieurs à ce que les poètes canadiens avaient écrit jusqu'à ce moment, y compris Fréchette, Crémazie et Chapman.

Le premier article de Lysippe, daté du 20 avril, s'intitule *Eudore Évanturel*²³. Plutôt violent, il s'attaque aux poèmes d'Évanturel et, à travers eux, au goût de Marmette :

Dès qu'on l'ouvre, [le recueil] ressemble plutôt à ces calepins annotés que des maisons de commerce donnent gratis aux passants, et dont un côté du feuillet remplit l'office de livres de notes, tandis que l'autre offre constamment aux regards l'annonce de quelques nouvelles marchandises à bon marché²⁴.

Voilà une comparaison qui, pour le moins, manque de subtilité.

Trois jours plus tard, Marmette, sans répondre à Lysippe, se contente de réaffirmer les points de vue exprimés dans la préface²⁵. Jusque là, il n'avait pas encore été attaqué directement. Mais le lendemain, Lysippe revient à la charge dans une seconde lettre au *Courrier du Canada*, encore intitulée *Eudore Évanturel*²⁶. On y lit, par exemple : « Les poèmes ne sont que des exhalaisons délétères d'une folle imagination en effervescence²⁷ ». Et surtout :

Les *Poésies* de Monsieur Evanturel manquent toutes de bons sens ; malgré l'écrivain du *Journal de Québec* [Marmette] qui trouve de pareils vers bons, et malgré tous les Marmettes du monde²⁸.

Le nom est lâché ; Marmette est devenu la cible de Lysippe et c'est lui qu'on attaquera désormais pour avoir conseillé la publication des poèmes :

23 LYSIPPE (pseudonyme d'Ephrem Chouinard), *Eudore Evanturel*, dans *Le Courrier du Canada*, (20 avril 1878).

24 *Loc. cit.*

25 Joseph MARMETTE, *Mes premières poésies*, dans *Le Journal de Québec*, 13e année, no 298 (23 avril 1878).

26 LYSIPPE, *Eudore Evanturel*, dans *Le Courrier du Canada*, (24 avril 1878).

27 *Loc. cit.*

28 *Loc. cit.*

On pardonnera à M. Evanturel d'avoir cherché, en se jetant sur les traces de Trissotin, à se faire une notoriété qu'il regrette sans doute à l'heure qu'il est ; mais ce qu'on ne saurait oublier, c'est que des personnes à qui l'âge devrait donner une certaine somme de jugement se soient faites, à tête reposée les Bélise et les Philaminte de notre cercle littéraire, et aient su appuyer de leur nom ce qui s'élève contre le goût et le sens commun²⁹.

On lit plus loin :

M. Marmette l'engage [Evanturel] à porter son vol plus haut et à entonner la mélopée des hauts faits de nos aïeux : je lui conseille, moi, de se défier d'un tel avis, qui est aussi mauvais que dénué de toute logique. On ne doit aborder les grandes choses qu'en autant qu'on est maître des petites et ne jamais entreprendre de vocaliser un opéra si on s'enroue à chanter « A la claire fontaine »³⁰.

Il aurait fallu opposer un silence prudent à cette campagne entreprise sous le signe de l'insulte et du parti-pris. Napoléon Legendre commit la faute de répondre à Lysippe³¹, faisant l'éloge du recueil, signalant « dans l'idée, dans l'expression, dans le tour de phrase, quelque chose de neuf, d'original et de distingué³² ». Il ne s'en tint pas là et passa à ce qui est probablement le véritable but de sa réponse :

Et c'est peut-être ici le lieu de dire un peu ce que je pense d'une certaine critique anonyme qui a creusé son terrier, il y a quelques années, dans notre bonne cité, et qui croit avoir reçu la mission de juger, de corriger et surtout, de démolir. Tout ce qui n'émane pas d'elle et tout ce qui n'a pas préalablement été soumis à sa basse justice, est sommairement et infailliblement damné. Je conçois que chacun ait un droit de formuler son opinion sur un ouvrage qui est dans le domaine public, mais encore, faut-il pour cela, avoir une opinion à formuler. Il ne suffit pas d'apprendre par cœur une dizaine de vers de Boileau, et de mesurer sur ces dix vers tout ce qui paraît dans le champ des lettres. Pour juger, il faut connaître ; et, sans cette connaissance, on s'expose à bien des mésaventures comme celle qui est arrivée il n'y a pas longtemps, à la critique anonyme, qui a tancé vertement un écrit devant lequel

29 *Loc. cit.*

30 *Loc. cit.*

31 Napoléon LEGENDRE, *Premières poésies par Eudore Evanturel*, dans *L'Événement*, (28 avril 1878).

32 *Loc. cit.*

elle se serait agenouillée, si elle avait pu, à l'avance, connaître le nom de l'auteur. Cette critique est, du reste, un véritable parti pris. Tel et tel pourront écrire les choses les plus belles et les plus recommandables, sans jamais obtenir, de sa part, un mot de sympathie. Tels autres inonderont le public de platitudes et d'énormités, et pourront toujours compter sur un triple nuage d'encens³³.

Un tel langage n'était pas de nature à calmer les esprits. Aussi, Lysippe va redoubler de violence soutenu, cette fois, par Jules-Paul Tardivel.

La troisième lettre de Lysippe³⁴ accuse Legendre de manquer de goût. Avec la même absence d'objectivité, et dans le style excessif qui est le sien, Tardivel dénigre et la préface et les poèmes dans un article du *Canadien* du 7 mai³⁵.

Marmette risque alors une intervention malheureuse³⁶. Voulant démasquer Lysippe, il cite le nom de J.-O. Fontaine, alors que le coupable est Ephrem Chouinard. Voilà encore un adversaire dans la lutte et un adversaire d'autant plus ardent que Fontaine n'avait pas oublié la querelle de l'année précédente. À ses anciens reproches, ce dernier joint cette fois celui de plagiat :

J'aurai peut-être l'occasion (...) d'examiner le prochain roman de M. Marmette, et constater jusqu'à quel point l'on peut lire Eugène Sue, Musset, Balzac, Georges Sand etc..., sans se gâter l'esprit et le cœur, et pour étudier l'art merveilleux qui permet à un auteur de faire de bons romans en prenant tous ses modèles et toutes ses inspirations dans les mauvais ouvrages³⁷ !

Lysippe reprend ses attaques une dernière fois le lendemain et, surtout, s'identifie³⁸ ; cependant que Tardivel ridiculise Marmette pour sa méprise, dans le *Canadien* du 11 mai 1878³⁹. Deux jours plus tard, paraît dans le *Courrier du Canada* un article intitulé *Notre Poète* et signé « J'admire »⁴⁰. Marmette y est appelé Alexandre Marmette-Dumas et Évanturel, Eudore Musset.

33 *Loc. cit.*

34 LYSIPPE, *Eudore Evanturel*, dans *Le Courrier du Canada*, (30 avril 1878).

35 Jules-Paul TARDIVEL, *Les « Premières poésies » d'Eudore Evanturel*, dans *Le Canadien*, 7^e année, no 278 (7 mai 1878).

36 Joseph MARMETTE, *Lettre à Monsieur R.P. Vallée*, dans *Le Courrier du Canada*, (9 mai 1878).

37 J.O. FONTAINE, *Correspondance*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année, no 281 (10 mai 1878).

38 LYSIPPE, *Eudore Evanturel*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année no 282 (11 mai 1878).

39 Jules-Paul TARDIVEL, *Erreur n'est pas compte*, dans *Le Canadien*, 11 mai 1878.

40 J'ADMIRE (probablement Tardivel), *Notre « Poète »*, dans *Le Courrier du Canada*, 13 mai 1878.

Trêve durant l'été. Dès septembre, les hostilités reprennent de plus belle avec un article de Faucher de Saint-Maurice intitulé *L'École du lac à Jacob*, et paru dans le *Journal de Québec* ⁴¹. L'auteur de *À la brunante* ne se contente pas de défendre son ami ; il attaque Tardivel sur son propre terrain. Il se moque de son attitude politique et religieuse, critique ses œuvres en prose et ses poèmes où il décèle notamment un vers pillé chez Émile Barateau ; il termine en ridiculisant un récit de voyage publié par Tardivel et qui s'intitulait *De Québec au lac à Jacob*.

La dispute allait s'éterniser, sans que le parti de Tardivel sente le gaspillage de temps et d'énergie que cela représentait. Par lassitude ou par bon sens, le parti de Marmette avait cessé de répondre, lorsque le *Canadien* [le journal de Tardivel], s'avisa de lancer un trait qui anéantît définitivement l'adversaire. L'article, anonyme, raconte une réception à la Société d'admiration mutuelle, société fictive, il va sans dire, mais dont font supposément partie Casgrain, Évanturel, Faucher, Fréchette et Marmette. Le texte, en latin, n'est qu'une parodie de la réception des médecins du *Malade imaginaire*. Tardivel ignorait le latin, mais il n'apparaît pas étranger à sa rédaction. En voici quelques extraits :

Honorabiles fratres,
Délucieux scriptores,
Imperturbabiles admiratores

Habemus devant nobis,
Juvenem qui, bien qu'il soit peu fortis,
Est tamen un garçon bonæ voluntatis.

Iste postulat
Qu'on l'admittat
In nostro admirantissimo corpore

Erit vobis decidere
d'après responsas qu'il va dare
Nam dignus sit intrare
In nostro admirantissimo corpore.

⁴¹ Narcisse-Henri-Édouard FAUCHER DE SAINT-MAURICE, *L'École du Lac à Jacob*, dans *Le Journal de Québec*, 14^e année, no 164 (19 novembre 1878), no 165 (21 novembre 1878).
Tardivel avait passé ses vacances à ce lac situé près de La Malbaie.

Primo frater

Dic mihi, scriptor docte,
 Quæ sunt, in tua opinione
 Regulæ quas debet observare
 Veritabilis admirator mutuel ?

Neophytus

Criticas vovere au feu éternel ;
 Firmiter credere, semper repetere
 Et longissime partout scribere
 Casgrinem, Fauchettem, Marmettem,
 Evanturalem, Legendrem et Frechettem
 Et omnes alios scriptores
 Qui de illis non sunt detractores,
 Esse genios plus grand qu'Homerus
 Que Racine aut Virgilius
 Et presque equales Gauthio Theophilo
 Aut Soulary Josephino ⁴².

.....

Sur cette parodie, se termine une querelle dont les motifs sont peut-être moins futiles que nous serions porté de le croire, à prime abord. Depuis plus de vingt ans, Mgr Bourget et ses acolytes tentaient d'instaurer un ordre catholique fermé à toute influence extérieure qui ne fût pas romaine. Les membres de l'École littéraire de Québec et leurs successeurs avaient, involontairement ou non, collaboré avec l'évêque de Montréal, en offrant au public des œuvres susceptibles de l'édifier. Et voici que le jeune Évanturel se faisait l'écho des doctrines parnassiennes et symbolistes. Où pouvaient mener ces tendances nouvelles ? Tardivel ne voulut pas attendre de le savoir.

Dans cette affaire, Marmette fut victime de Casgrain. C'est ce dernier, en effet, qui l'avait entraîné à rédiger les *Silhouettes* afin de se venger de quelques inimités personnelles. Et ce sont elles qui ont provoqué ces haines. Malheureusement, sauf dans la riposte de Routhier, ce n'est pas Casgrain qui écope, mais Marmette, et à travers lui, Évanturel dont on ruine la carrière.

⁴² Anonyme, *Séance spéciale de la société d'admiration mutuelle*, dans *Le Canadien*, 5^e année, no 163 (16 décembre 1878).

LES VOYAGES EN EUROPE

Marmette a effectué, au service du gouvernement canadien, quatre voyages en Europe. Mis en congé pour une durée d'un an par un arrêté en conseil du gouvernement provincial daté du 29 janvier 1882¹, il passe au service du gouvernement fédéral à titre d'agent spécial de l'immigration pour la France et l'Italie. Son salaire est de cent dollars par mois, plus une allocation de voyage de quatre dollars par jour². En outre, il est chargé de choisir et de faire transcrire les documents sur l'histoire du Canada qu'il découvrira dans les dépôts d'archives du gouvernement français.

Il quitte le Canada le 27 mai 1882 sur le *Circassian*³. Après un arrêt de quelques jours à Londres, où il doit recevoir les directives du haut-commissaire⁴, il arrive à Paris à la fin de juin⁵ et s'installe au numéro 68 de l'avenue Bosquet⁶. Son bureau est situé 6, rue Chabanis⁷. Il y travaille tous les après-midi, d'une heure à quatre⁸.

Les affaires de l'immigration ne semblent pas très accaparantes : elles se réduisent probablement à traduire la plaquette de Joseph-G. Colmer sur les avantages proposés aux immigrants

1 Joseph Marmette à M. Mousseau, 12 avril 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 211-56.

2 John Lowe à Joseph Marmette, 15 mai 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 217-19.

3 Joseph MARMETTE, *Journal de voyage*, 16 oct. 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 227-2.

4 *Loc. cit.*

5 Henri-Raymond Casgrain à Joseph Marmette, 14 juillet 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 213-102.

6 *Loc. cit.*

7 *Loc. cit.*

8 Joseph Marmette au comte de (?), 30 mars 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 210-62.

par le ministère de l'Agriculture ; Marmette devait encore correspondre avec les candidats à l'immigration, mais il était secondé dans ce travail, et les demandes ne se firent guère nombreuses. Les recherches aux archives l'absorbent davantage et, à la longue, ne laissent pas de le fatiguer ; afin de ne pas faire attendre les nombreux scribes qui sont à son service, il doit souvent précipiter sa lecture et son choix de documents.

Le 1^{er} juillet, il est nommé commis de seconde classe aux Archives du ministère de l'Agriculture, au même salaire que précédemment⁹. Désormais libéré de sa besogne d'agent d'immigration, il peut se consacrer entièrement à son travail d'archiviste. En septembre 1883, il a déjà lu 2377 pages de manuscrits aux Archives nationales, 1983, à la Bibliothèque nationale et 3450, aux Affaires étrangères. Sur ce nombre, il en fait copier plus de mille¹⁰.

Marmette profite de ses loisirs pour prendre contact avec les milieux intellectuels parisiens. Peu après son arrivée, il se fait introduire chez Marmier¹¹, ce qui lui vaut deux billets d'entrée pour la séance de l'Académie du 5 juillet 1882 où l'on doit décerner le prix Montyon¹². Il se retrouvera deux autres fois chez Marmier : le 27 septembre, à l'occasion d'un déjeuner offert en l'honneur de Fabre et de Chapleau¹³ puis, le 18 avril 1883¹⁴.

Le 27 octobre 1882, c'est au tour de Jules Claretie d'accueillir à sa résidence de Viroflay les représentants canadiens¹⁵ ; Marmette a le bonheur de rencontrer à la même occasion Auguste Maquet, le secrétaire de Dumas père¹⁶.

Mais Marmette va surtout fréquenter un journaliste à tendances monarchistes, Victor du Bled, directeur de la Société anonyme de publications périodiques, ancien sous-préfet et député de droite, membre de la Ligue des intérêts¹⁷. Ils se rencontrent pour la première fois le 5 avril 1883¹⁸ ; et leurs relations, à partir de ce moment, se poursuivront régulièrement. Ensemble,

9 John Lowe à Joseph Marmette, 28 juillet 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 217-25.

10 Joseph Marmette à Douglas Brymner, 23 septembre 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 210-35.

11 Joseph MARMETTE, *Journal de voyage*, 16 oct. 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 227-2.

12 *Loc. cit.*

13 *Loc. cit.*

14 *Loc. cit.*

15 *Loc. cit.*

16 Victor du Bled à Joseph Marmette, 8 avril 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 212-48.

17 Victor du Bled à Joseph Marmette, 25 mai 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 212-53.

18 Victor du Bled à Joseph Marmette, 8 avril 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 212-48.

ils fréquentent le Restaurant des Femmes collantes et visitent les alentours de Paris ; Victor du Bled pousse même l'amabilité jusqu'à inviter Marmette à séjourner à sa maison d'été de Saulx, en Haute-Savoie ¹⁹.

À Paris, Marmette rencontre encore des Canadiens de passage, comme Chapleau, Fabre, Adolphe-Basile Routhier (l'ancien adversaire qui revient de son mémorable voyage en Italie), le capitaine J.-D. Chartrand qui est, à ce moment, officier instructeur à l'École militaire de Saint-Maixent ²⁰ et qui, sous le pseudonyme de Charles des Écorres fondera la *Revue nationale*.

Marmette n'assiste qu'à très peu d'événements artistiques ou musicaux. On le trouve cependant, le 15 octobre 1882, à un concert donné par l'orchestre Padeloup ²¹, puis à trois pièces de théâtre : le 11 juillet, il se rend, en compagnie de Routhier, à la représentation de *Mithridate* et du *Jeu de l'amour et du hasard* ²² ; le 5 août, il va écouter Mounet-Sully dans le rôle de *Ruy Blas* ²³. Il est peut-être encore intéressant de mentionner sa présence, le 14 juillet 1882, à la revue militaire de Longchamp ²⁴ et, le 19 avril 1883, à la réception à l'Académie de monseigneur Perraud ²⁵. Il est à Paris jusqu'au début de novembre de cette année. De Liverpool, il s'embarque alors sur le *Sarmatian* et, le 23 novembre, il est de retour à Ottawa ²⁶.

Le deuxième séjour de Marmette en Europe s'effectue entre septembre 1884 et mai 1885 ²⁷. On l'envoie à Paris pour les mêmes raisons que la première fois. Avant de rentrer, il passe toutefois un mois au haut-commissariat canadien à Londres ²⁸.

Nous sommes fort peu renseignés sur ce second voyage. On peut légitimement supposer que Marmette a eu le plaisir de rencontrer à Paris ses amis de jadis. Nous savons cependant qu'il est introduit au salon de Madame Edmond Adam, vraisem-

19 Victor du Bled à Joseph Marmette, 25 mai 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 212-49.

20 J.-D. Chartrand à Joseph Marmette, 12 février 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 214-44.

J.-D. Chartrand à Joseph Marmette, 27 février 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 214-45

21 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, ASQ-FM, Polygraphie, 230-1.

22 Joseph MARMETTE, *Journal de voyage*, 16 oct. 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 227-2.

23 *Loc. cit.*

24 *Loc. cit.*

25 *Loc. cit.*

26 Joseph Marmette à Alexandre Hunter, 4 novembre 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 210-84.

27 Joseph Marmette à Joséphine Garneau (sans date), ASQ-FM, Polygraphie, 207-84.

28 Docteur Joseph Marmette à Joseph Marmette, 8 juin 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 208-72.

blement par Victor du Bled. Voici comment notre voyageur a cru bon de renseigner (et rassurer) sa femme :

Quoiqu'elle ait encore de beaux restes en dépit de ses cinquante ans, veuille bien ne pas te troubler l'esprit à son endroit, car, d'abord, elle est grand-mère et ne s'occupe plus que de politique et de sa revue (*Nouvelle-Revue*) qu'elle dirige d'une main virile²⁹.

Née Juliette Lamber, cette dernière avait inauguré, vers 1864, rue de Rivoli, un salon où passèrent, entre autres, Henri Rochefort, madame de Pierreclos, nièce de Lamartine, Ferdinand de Lesseps, Maupassant, Paul Bourget, Alphonse Daudet, Sully Prud'homme et Pierre Loti³⁰. Le salon se transporta éventuellement rue Poissonnière. C'est là que Marmette fut sans doute reçu.

Marmette ne put pas profiter comme il l'aurait voulu de ses débuts dans la société parisienne. Il était encore gêné par ses maigres moyens financiers. Il écrit, non sans raison :

Oh que Paris est triste alors pour celui qui n'a pas beaucoup d'argent à dépenser. Les théâtres, les cafés et même un simple feu de cheminée, tout cela coûte ici très cher³¹.

Le 5 août 1885, il quitte de nouveau Québec, cette fois sur le *Sardinian*³². Un incident se produit, en face de l'île d'Orléans. Voici comment il le décrit :

Je dégustais dans la salle à diner mon Chateau-Larose avec volupté quand j'entendis un bruit insolite sur le pont. J'y bondis en deux sauts. Un des deux vapeurs, nos voisins, était en train de nous saborder tout bêtement. Heureusement que son ancre se trouvait entre nous. Crac ! Tout s'arrête... Et puis les deux vaisseaux se séparent, le nôtre gardant au flanc l'ancre de l'abordeur. Nous en sommes quittes pour un trou dans une cabine à dix-sept pieds au-dessus de la ligne de flottaison. On est en train de le boucher et ce soir il n'y paraîtra rien. Le vapeur qui a eu la balourdise de nous saborder remonte à Québec avec plus d'avaries qu'il ne lui

29 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 28 avril 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-83.

30 Laure RIÈSE, *Les salons littéraires parisiens du Second Empire à nos jours*, p. 83-86.

31 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 28 avril 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-83.

32 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 15 août 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-87.

en faut. Que Neptune le tienne le plus loin possible de notre cours³³.

À Londres le 15³⁴, Marmette part le lendemain pour Paris via Douvres, Calais, Dunkerque et Dieppe. Il s'arrête à chaque endroit, de telle sorte qu'il n'atteint Paris que le 31 août³⁵. Il s'installe Passage de la Madeleine, à l'hôtel Lartisien : « J'y ai une grande chambre à coucher, cabinet de toilette au premier et une table excellente »³⁶. Son bureau est situé au numéro 76, boulevard Haussmann.

Le rapport que Marmette rédige, cette année-là, à l'intention du ministre de l'Agriculture, nous renseigne avec plus de précision sur ses occupations. Il s'occupe alors de la collection des Archives coloniales de la Marine. Il y voit une « quantité incalculable de précieux renseignements sur l'histoire intime, sur le commerce, l'industrie et le développement matériel du Canada sous la domination française »³⁷. Ces pièces ont, selon Marmette, échappé aux historiens. Aussi projette-t-il de faire un choix dans une « série comprise sous le titre de *Correspondance générale* »³⁸. C'est celle des gouverneurs et des intendants, et elle comprend cent vingt-quatre volumes. Faribault, en 1853, avait fait transcrire une partie des quatre-vingt-six premiers tomes. Marmette juge à propos de les relire, de même qu'une série de quatre cents volumes et cartons. Il ne laisse pas d'insister sur l'importance que présentent ces documents, surtout ceux qui ont trait au commerce et à l'industrie. Ici, on peut l'admettre, Marmette fait figure de précurseur.

Malgré la brièveté de son séjour, il trouve le temps de renouer connaissance avec ses amis. Il assiste aux mardis de madame Adam³⁹ ; il est invité à dîner chez Marmier, en même temps que Chapleau et Tassé ; il rend visite à madame Jules Claretie⁴⁰.

33 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 15 août 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-88.

34 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 15 août 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-87.

35 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 2 septembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-89.

36 *Loc. cit.*

37 Joseph Marmette à un inconnu, 30 mars 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 210-42.

38 *Loc. cit.*

39 Marie-Louise Marmette à Joseph Marmette, 18 novembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 208-97.

40 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 6 novembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-94.

Enfin, le 18 décembre⁴¹, il rentre à Ottawa où sa famille s'est installée depuis le 9 septembre précédent⁴².

En 1886, Marmette est chargé par le gouvernement de monter la bibliothèque du pavillon canadien à l'Exposition coloniale de Londres. Sa mission lui impose en outre de renseigner les visiteurs sur la littérature canadienne. Parti de Halifax le 26 avril⁴³, il atteint Liverpool le 5 mai après une traversée des plus pénibles⁴⁴. Il s'installe à Londres le lendemain, à 20 Brompton Square, dans le quartier de South Kensington⁴⁵, où il peut se permettre de payer jusqu'à quinze shillings par jour pour sa chambre⁴⁶. Sa femme et sa fille viendront le rejoindre à cet endroit, le 21 juillet suivant, en compagnie de monsieur et de madame A.-D. De Celles⁴⁷.

Ce séjour demeure le plus agréable de tous ceux qu'il ait faits en Europe. La vie sociale est particulièrement active au moment de cette exposition qui sert en quelque sorte de prélude au jubilé de la reine Victoria. Marmette sera invité à nombre de réceptions, en raison de son poste officiel, mais surtout à cause de la sympathie que lui témoigne le marquis de Lorne, gendre de la reine, rencontré lors de la fondation de la Société royale du Canada. Par l'intermédiaire du marquis, Marmette sera plusieurs fois en contact avec les membres de la famille royale. Il est présenté à la reine, au prince de Galles, à la princesse Béatrice (l'épouse de Henri de Battenberg), alors que le 21 mai, ces derniers effectuent une visite à l'exposition⁴⁸. Deux jours plus tard, on le prie d'assister à une réception au palais de Kensington où il fait notamment la connaissance du duc d'Argyle, père du marquis. Ce dernier présente ensuite Marmette à sa femme, la princesse Louise, ainsi qu'à la princesse Victoria, l'épouse du Kronprinz de Prusse⁴⁹. Le 4 juin, il assiste à une garden-party chez la princesse Louise⁵⁰; le 5, il dîne avec la reine au château

41 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 15 décembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-97.

42 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 9 septembre 1885, ASQ-FM, Polygraphie, 207-90.

43 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 mai 1886, ASQ-FM, Polygraphie 207-98.

44 *Loc. cit.*

45 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 11 mai 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 207-99.

46 *Loc. cit.*

47 Joséphine Garneau à Joseph Marmette, 21 juillet 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 208-4.

48 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 28 mai 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 209-61.

49 *Loc. cit.*

50 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 3 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 208-1.

de Windsor ⁵¹. Il la rencontrera une dernière fois à Marlborough House, le 10 juillet ⁵².

Soulignons, parmi les autres réceptions officielles auxquelles Marmette prend part, le bal donné le 22 mai par Sir Charles Tupper, commissaire canadien à l'exposition. Il profite de l'occasion pour remettre à Albany, la célèbre cantatrice, un exemplaire de *François de Bienville* ⁵³. Il assiste également, le 25 juin, au bal donné au Guildhall ⁵⁴ par le lord-maire de Londres et il est invité par le lord grand-chambellan à visiter le palais de Windsor ⁵⁵.

Marmette saisit encore l'occasion, et d'autant plus que ses moyens le lui permettent, de se rendre à plusieurs concerts. Le 8 mai, il est à l'Albert Hall pour entendre Christine Nilsson et Albany ⁵⁶; et le 6 juin, pour écouter Gabriella Ferrari ⁵⁷. Le 12 mai, c'est une représentation de *Africaine* de Meyerbeer à Covent Garden ⁵⁸; le 15, *Rigoletto* de Verdi ⁵⁹; le 19, la *Reine de Saba* de Gounod ⁶⁰. Il parle encore d'un récital de Pablo de Sarasate donné au Saint James' Hall ⁶¹, et d'un récital d'Adelina Patti et de Vladimir de Pachman ⁶² qui a lieu le 14 juillet. C'est le dernier concert d'importance auquel il peut assister.

Marmette ne verra pas avec moins de plaisir la fête de nuit présentée au Regent's Park par la Royal Botanic Society ⁶³ et l'excursion sur la Tamise organisée le 2 juin par le comité de l'exposition ⁶⁴. Enfin, il sera nommé membre de l'Executive Commissioners' Club ⁶⁵. Mais l'exposition prend fin dès la troisième semaine d'août, et Marmette doit songer à poursuivre son voyage. Le 26 de ce mois, il arrive à Paris, avec sa femme et sa fille; il était chargé de poursuivre son travail d'archiviste ⁶⁶.

Jusqu'au 17 mai de l'année suivante, il lit soixante-seize volumes de la *Correspondance générale*, soixante-sept volumes de documents sur l'île Saint-Jean et Terre-Neuve, douze volumes de

51 Joseph Marmette à Lord Stewart, 5 juillet 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 211-63.

52 Cahier de notes de Joseph Marmette, ASQ-FM, Polygraphie, 223.

53 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 10 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 208-2.

54 ASQ-FM, Polygraphie, 223.

55 Peter Redpath à Gédéon Ouimet, 21 juillet 1883, ASQ-FM, Polygraphie, 212-23.

56 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 11 mai 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 207-99.

57 Cahier de notes de voyages, ASQ-FM, Polygraphie, 223.

58 *Loc. cit.*

59 *Loc. cit.*

60 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 18 mai 1895, ASQ-FM, Polygraphie, 209-95.

61 *Loc. cit.*

62 Cahier de notes de voyage, ASQ-FM, Polygraphie, 223.

63 *Loc. cit.*

64 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 3 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 208-1.

65 Thomas Winter à Joseph Marmette, 19 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 218-93.

66 Joseph Marmette à Douglas Brymner, 26 août 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 210-37.

documents de la collection Moreau de Saint-Méry intitulés *Instructions du Roi aux gouverneurs*, et trois autres intitulés *Missions religieuses*. Ajoutons encore cinquante-six volumes sur les greffes de notaires et les états civils⁶⁷ qu'il a le temps de parcourir. Il forme le projet d'en examiner trente autres déposés au ministère de la Guerre⁶⁸.

Marmette trouvera le temps de fréquenter les théâtres et les salons littéraires beaucoup plus que lors de ses voyages antérieurs. Dès son arrivée, il renoue ses relations avec Victor du Bled qui le présente à ses amis, ainsi que Joséphine et Marie-Louise. Au cours de l'année 1886, il aura l'occasion de fréquenter quelques familles parisiennes dont les De Teil⁶⁹ et les Mauzaize⁷⁰. Il est invité chez madame Aubernon de Nerville qui, depuis 1848, tient un salon où passent Dumas fils, madame Arman de Caillavet, Paul Deschanel, Abel Hermant, Robert de Flers, Paul Bourget, Barbey d'Aurevilly et Maurice Paléologue pour ne nommer que les personnages célèbres que Marmette aurait pu y rencontrer⁷¹. Il y est présenté à Henri Becque. Voici une anecdote au sujet de ce dernier que Marmette raconta à sa fille et que Henriette Tassé a relatée dans son ouvrage sur les salons parisiens :

Henri Becque discutait avec un de ses invités lequel ne brillait pas par son esprit ; ennuyé de la tournure de la conversation, il fit signe à son hôtesse qui agita sa sonnette en disant : Que voulez-vous, monsieur Becque ? — Un peu de sel, répondit le spirituel auteur de *La Parisienne*⁷².

Victor du Bled tente de faire publier *l'Intendant Bigot* chez Calmann-Lévy. La réponse est, bien entendu, négative :

... nous ne pensons pas que cet ouvrage, malgré son très noble esprit patriotique et ses très sérieuses qualités, serait susceptible d'un succès de vente suffisant parmi notre public⁷³.

67 Joseph Marmette à Douglas Brymner, 18 mai 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 210-39.

68 *Loc. cit.*

69 Henri-Elzéar Taschereau à Joseph Marmette, 16 juin 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 218-77.

70 Victor du Bled à Joseph Marmette, 8 décembre 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 212-81.

Camille Mauzaize à Joseph Marmette, 28 décembre 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 211-16.

71 Laure RIÈSE, *op. cit.*, p. 97-103.

72 Henriette TASSÉ, *Salons Français du Dix-Neuvième Siècle*, p. 177.

73 Paul Calmann-Lévy à Victor du Bled, 10 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 212-78.

Ce n'est, de la part de Victor du Bled, qu'un geste de courtoisie ; il ne s'illusionne pas sur les qualités de l'œuvre et n'hésite pas à faire voir son opinion à Marmette :

Evitez l'enflure, l'accumulation des adjectifs, les répétitions de pensée ; vous poussez trop au noir, ne vous y appesantissez pas autant. Le cancer de la maîtresse de Bigot est trop longuement décrit, de même l'épilogue ; plus de simplicité, élaguez et vous arriverez à quelque chose d'excellent ⁷⁴.

Du Bled, disons-le, voyait juste.

Accompagné d'un certain Blais, Marmette quitte Paris, en janvier 1887, pour aller séjourner trois semaines en Italie. Il s'arrête à Lyon, Marseille, Nice et Monaco ⁷⁵, où il est surpris de trouver le climat assez froid. Il est à Rome le 19 janvier ⁷⁶ et visite, les 22 et 23, Naples et Pompéi ⁷⁷. De retour à Rome le 24 ⁷⁸, il part aussitôt pour Florence qu'il appelle « la belle nonchalante endormie sur les bords de l'Arno dans un voluptueux abandon » ⁷⁹. Il fait un détour par Venise les 26 et 27 janvier ⁸⁰, et se retrouve à Paris le 3 février.

La saison du théâtre bat son plein. Avec sa famille, Marmette s'y rend à plusieurs reprises, de février à avril ; ce sont les vaudevilles à la mode qui l'enchantent, plutôt que les pièces classiques. Ses auteurs préférés sont Erckmann et Chatrian, Delacour et Thiboust, Chivot, Daru et Audran. Il voit néanmoins le *Chandelier* de Musset, les *Femmes Savantes*, le *Mariage forcé* et le *Dépît amoureux*, et encore une fois *Ruy Blas*. Il assiste à quatre opéras : les *Huguenots* de Meyerbeer, *Roméo et Juliette* de Gounod, *Lakmé* de Léo Delibes et *Mignon* d'Ambroise Thomas. Il est présent au concert d'Anna Mayer, le 18 mai ⁸¹, à celui de l'Association d'Alsace-Lorraine où il fait la connaissance de la princesse Alexandre Bibesco et de sa cousine, la princesse de Benardaky ⁸². En compagnie d'Anatole France et de Victor du

⁷⁴ Victor du Bled à Joseph Marmette, sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 212-77.

⁷⁵ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 19 janvier 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 209-5.

⁷⁶ *Loc. cit.*

⁷⁷ *Loc. cit.*

⁷⁸ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 20 janvier 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 209-6.

⁷⁹ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 24 janvier 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 208-7.

⁸⁰ *Loc. cit.*

⁸¹ Joseph MARMETTE, *Cahier de notes*, ASQ-FM, Polygraphie, 223.

⁸² *Loc. cit.*

Bled, Marmette visite, le 5 juillet, les ruines de Port-Royal-des-Champs⁸³ ; mais il se garde de nous fournir le moindre détail sur sa conversation avec le grand romancier. Le 25 août, avec sa famille, il quitte Liverpool sur le *Vancouver*⁸⁴, et arrive à Québec le 3 septembre⁸⁵. Ainsi prennent fin les voyages de Marmette en Europe. Il demandera sans succès, l'année suivante, d'être renvoyé à Paris. À partir de 1890 son état de santé l'arrache à ses projets.

On voit que s'il n'a pas toujours su profiter au maximum des avantages offerts par les pays étrangers qu'il visitait, ce n'est pas l'enthousiasme qui lui a manqué. Tout humble et ignoré qu'il est, il a malgré tout réussi à se faire admettre dans des salons et auprès d'écrivains qui figurent parmi les plus célèbres de l'époque. Malheureusement, ni le temps, ni la fortune, ni la culture ne le mettaient à même de mesurer l'importance de ces rencontres et les bénéfiques qui en eussent pu résulter pour lui et pour son œuvre.

83 Welshinger à Joseph Marmette, 5 juillet 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 218-96.

84 Joséphine Garneau à anonyme, sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 221-43.

85 Docteur Joseph Marmette à Joseph Marmette, 1er septembre 1887, ASQ-FM, Polygraphie, 208-80.

LES DERNIÈRES ANNÉES

De retour à Ottawa, à l'automne de 1883, Marmette s'installe au numéro 340, rue Wilbrod, et continue de travailler à titre d'assistant archiviste au département des Archives nationales¹, non sans le secret espoir de retourner poursuivre ses recherches à Paris. À plusieurs reprises, soit au cours de l'automne de 1888 et de l'année 1889, il fera connaître ses intentions à l'archiviste Brymner. Ce dernier, sans s'opposer directement, n'invoquera pas moins des obstacles d'ordre administratif :

Ce n'est pas moi qui m'opposerai, dit-il en substance, mais il faut nous garder d'oublier que les comptes sont soumis à la vérification la plus scrupuleuse de la part du comité et qu'afin d'éviter de jeter dans l'embarras votre chef ou vous-même, il faut nous interdire toute dépense qui ne puisse se justifier entièrement devant les plus sévères censeurs².

Voilà bien des mots pour dire non.

Marmette demeure toutefois assez maître de l'emploi de son temps. Surtout, il se livre à un travail qu'il aime, un travail non plus de scribe ou de comptable mais d'historien. Au cours de cette période, il s'emploie notamment à faire acquérir par les Archives certains documents lui paraissant d'un intérêt capital pour l'histoire du Canada, tels que les procès-verbaux des assemblées du Conseil de l'Assiniboine qu'il réclame en 1893, à M. C.C. Chipman de la Hudson's Bay Company, en même

¹ Benjamin Sulte à Joséphine Marmette, 4 août 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 218-17.
² W. Brymner à Joseph Marmette, 24 mai 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 213-77.

temps que la correspondance échangée entre le bureau en chef de cette compagnie et ses différents postes ; cette correspondance fourmille de détails sur l'histoire de l'Ouest, la rébellion des Métis, la construction de la voie du Pacifique Canadien³. De même, il se met en quête des procès-verbaux de la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada pour l'année 1831⁴, prépare des rapports et des études sur certains documents déposés aux Archives, comme les papiers d'état du Bas-Canada⁵. C'est un travail que Marmette va poursuivre jusqu'à sa mort, dans les sous-sols humides de l'édifice Langevin qui abrite alors les Archives⁶, nourri presque uniquement de l'espérance de succéder à son supérieur, Brymner. Ce dernier, hélas ! malgré son grand âge ne paraît guère pressé de mourir, et encore moins de démissionner.

Il est vaguement question d'un séjour à Paris au début de 1894⁷. Le projet échoue sans qu'on sache pourquoi ; ce n'est guère, d'ailleurs, que le rêve inutile d'un malade, car la santé de Marmette ne lui permettrait plus de se déplacer.

Marmette ne tardera pas à se rendre compte que la capitale du Canada ne rappelle ni Londres ni Paris. Les gens arrivés se font remarquer par leur mauvais goût et les esprits cultivés ne sont guère nombreux. Aussi, dans un premier mouvement, Marmette tentera-t-il de se moquer d'Ottawa qu'il surnomme Hutte-à-Oies ou Barbarapolis. Et de Paris, il avait écrit à sa femme :

Ce que j'admire ici, c'est comme on entend bien l'harmonie des couleurs ; tout à fait le contraire d'Ottawa où les femmes ont de faux airs d'arcs-en-ciel mal venue⁸.

Et dans le texte intitulé *Trois mois à Londres*, il jugera bon de noter, en livrant ses impressions sur la capitale britannique :

Je m'en allais heureux de vivre, et mon esprit en gaieté se grisait de tout le mouvement qui se faisait autour de nous dans ce quartier si élégamment animé. Comme je me sentais loin de la maussade

3 Joseph Marmette à C.C. Chipman, 4 avril 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 210-50.

4 Joseph Marmette à W. Brymner, 4 janvier 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 210-41.

5 *Loc. cit.*

6 Joseph Marmette à A.-R. Angers, 9 mai 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 210-1.

7 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 30 août 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 208-37.

8 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 14 octobre 1884, ASQ-FM, Polygraphie, 207-82.

et insipide petite ville d'Ottawa, où je me sens toujours aussi exilé qu'Ovide à Thomes, au barbare pays des gètes⁹.

Heureusement, il va rencontrer à Ottawa quelques anciens amis de Québec qui, comme lui, sont passés au service du gouvernement fédéral. Et petit à petit va se développer l'idée d'un cercle littéraire. Ce sera le Club des Dix.

Si l'on s'en tient aux témoignages les plus sûrs, la réunion de fondation eut lieu chez Alfred-Duclos De Celles¹⁰, non pas en 1882 comme certains le font croire, mais en 1884. On imagine mal comment Marmette eût accepté, en 1882, de devenir membre d'une société qui devait se réunir une fois la semaine à Ottawa, alors qu'il demeurait encore à Québec et s'appêtait à partir pour l'Europe. Nous possédons d'autres indices qui nous permettent de préciser davantage. Selon Victor Morin, Casgrain aurait assisté avec Marmette au dîner de fondation¹¹. Or, nos deux personnages ne séjournèrent pas ensemble à Ottawa avant 1884 ; si Marmette y passe une journée¹², à son retour de Floride, en 1882, c'est pendant que Casgrain se trouve encore à New York. Et le 27 mai, sans être retourné à Ottawa, Marmette s'embarque pour l'Europe¹³ d'où il ne reviendra que le 20 novembre 1883. De sorte que c'est entre cette dernière date et celle du second départ de ce dernier pour l'Europe, en juillet 1884¹⁴, qu'il convient de situer le dîner de fondation du Club des Dix. À ce moment, Marmette est assuré d'un poste permanent à Ottawa. D'ailleurs, Lusignan qui fut en relations étroites avec le groupe, donne 1884 comme date de la première réunion¹⁵. Cette année-là, Casgrain ne se rendit qu'une seule fois à Ottawa, ce fut pour les réunions de fondation de la Société royale. Elles eurent lieu du 20 au 22 mai¹⁶. Le Club des Dix est donc né en même temps que la Société royale.

Cette petite académie bouffonne était destinée à durer presque trente ans. Au gré des départs et des décès, des recrues vinrent

⁹ Victor MORIN, *Les Dix*, dans les *Cahiers des Dix*, no 1 (1936), p. 16.

¹⁰ Joseph MARMETTE, *Trois mois à Londres*, dans les *Mémoires de la Société royale*, vol. 6 (1888), p. 112.

¹¹ *Loc. cit.*

¹² Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 7 février 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 207-74.

¹³ Joseph MARMETTE, *Journal de voyage*, 16 octobre 1882, ASQ-FM, Polygraphie, 227-2.

¹⁴ Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 2 juillet 1885, Polygraphie, 207-84.

¹⁵ Alphonse LUSIGNAN, *Le Cercle des Dix*, dans *La Patrie*, 16 mai 1891.

¹⁶ *Mémoires et comptes rendus de la Société, royale du Canada*, vol. 4 (1884).

combler les places vacantes. Les membres fondateurs en sont Ubald Beaudry, avocat, Alphonse Benoit, major des voltigeurs, Alfred-Duclos De Celles, historien, Édouard De Ville, arpenteur, Alfred Garneau, poète et historien, Achille Fréchette, peintre et journaliste, Joseph Marmette, Alphonse Lusignan, journaliste, et Benjamin Sulte, historien¹⁷.

En dépit de son nom, le club se composa toujours d'au moins onze membres. Dès la fondation, on accepte en plus le sénateur Pascal Poirier qui assistait aux réunions pendant la session fédérale¹⁸, et J.-A. Fortier écrit : « Le club s'appelait le Club des Dix, mais comme les trois mousquetaires qui étaient quatre, ils étaient plus souvent douze que dix¹⁹ ». Par ailleurs, si l'on croit Louyse de Bienville, il se composa régulièrement, entre 1886 et 1910, de douze membres²⁰. À l'occasion, quelque personnalité de passage était invitée à se joindre au groupe. Retenons, parmi les invités de marque, sir Hector Langevin, sir Adolphe Chapleau, sir Adolphe Caron, sir Alphonse Pelletier, l'honorable Louis-Philippe Brodeur, l'honorable L.-A. Audette, le prince Roland Bonaparte, le marquis de La Porte, le comte de Puyjalon, M. de Fauconval, consul de Belgique, Charles Savary, « exilé de la politique française »²¹, Paul Bourget et sa femme, Élisée Reclus, Émile Salone, Henri Lorin, Hector Fabre, Rameau de Saint-Père, le professeur Labriolle, Gaston Deschamps et Louis Fréchette.

Les membres réguliers n'étaient pas toujours assidus aux réunions. Ainsi, à une séance de septembre 1886, cinq membres se trouvaient absents : Marmette séjournait en Europe pour le compte des Archives ; De Ville avait dû se rendre en Colombie, au service du gouvernement fédéral, Achille Fréchette était en Virginie, De Celles, à Saint-Ours, tandis que Benoit menait la campagne électorale avec Chapleau²². Garneau, Sulte et De Celles songèrent un instant, en raison des absences, à instituer un système de jetons²³, mais cette idée n'eut pas de suite.

17 J.-A. FORTIER, *Séance du Club des dix*, dans *La Presse*, 44e année (27 février 1928).

18 *Loc. cit.*

19 J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

20 Louyse de BIENVILLE, *Figures et Paysages*, *op. cit.* p. 66.

21 *Ibid.*, p. 68.

22 Ubald Beaudry à Joseph Marmette, 23 septembre 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 212-14.

23 Alphonse LUSIGNAN, *op. cit.*

Les invitations aux réunions étaient toutes rédigées de la même façon ; il s'agissait d' « une simple carte portant le nom du club (souvent indiqué par le chiffre romain X), l'endroit de la réunion et la date²⁴ ». Ces réunions avaient lieu généralement le mercredi soir, de huit à onze heures, encore que la règle souffrît des exceptions comme ce lundi, 27 janvier 1886. Tout dépendait des circonstances. D'abord bi-mensuelles, elles finirent par se tenir chaque semaine²⁵.

Les Dix devaient recevoir à tour de rôle, suivant l'ordre alphabétique²⁶ et « l'amphitryon du jour devenait le président de la séance suivante²⁷ ». C'est dire qu'en principe on avait le temps, dans le cours d'une année, de passer plusieurs fois chez le même membre. Poirier faisait exception ; il ne recevait qu'une fois l'an²⁸. Nous ignorons pour quelle raison, mais les réunions eurent lieu plus souvent chez certains membres que chez d'autres. Sulte, dressant en 1893 le bilan des séances, note que l'on a tenu vingt et une d'entre elles chez De Ville, autant chez Fournier, dix-sept chez Marmette, et seulement trois chez Montpetit²⁹.

La salle à manger, et non le salon, groupait ces intellectuels assis en cercle autour de la table ; la pipe, les cigares et les flacons dodus alimentaient de leurs effluves des exaltations cérébrales qui furent toujours délicatement dérobées aux profanes³⁰.

Mais une autre tradition veut que l'hôte ait simplement placé au milieu de la table une cruche de gin, et que chacun y soit allé puiser avec un gobelet de fer blanc qu'il prenait soin d'apporter avec lui³¹. Lorsque le climat le permettait, les réunions avaient lieu à la campagne. Ainsi, par un beau dimanche après-midi de 1886, le groupe se retrouvait-il à la Pointe-Gatineau³². Poirier, qui ne possédait pas de domicile à Ottawa, recevait généralement au restaurant Chez Bélier³³, au moment de la saison des huîtres. Le baril des précieux mollusques de Bouctouche était de tradition

24 Victor MORIN, *op. cit.*, p. 19.

25 *Loc. cit.*

26 J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

27 Victor MORIN, *op. cit.*, p. 19.

28 J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

29 Benjamin Sulte à Joseph Marmette, 3 octobre 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 218-18.

30 Louyse de BIENVILLE, *op. cit.*, p. 74.

31 Victor MORIN, *op. cit.*, p. 20.

32 Édouard De Ville à Joseph Marmette, 18 septembre 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 215-44.

33 J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

et chaque invité, prié d'apporter « sous pli cacheté et signé d'un nom de guerre, une pensée prud'hommesquement profonde sur les huîtres³⁴ ». Une fois lues par Garneau, Alphonse Benoit prenait soin de les ranger précieusement. En voici quelques échantillons :

Ils sont dix qui ont de l'esprit comme dix huîtres.

Dans la modeste caraquette
On trouve de grandes vertus
Devant lesquelles je m'arrête
Chaque fois que je n'en peux plus³⁵.

Comme gourmet j'aime les huîtres... surtout quand ce sont des huîtres pascales. En ma qualité de médecin, je les admire, je les adore ; car l'huître quant elle est malade, est le seul être de la création qui solde ses honoraires perles sur l'ongle³⁶.

Au Club des Dix, c'est l'huître qui prévost.

Huître, sorte de tabatière d'Acadie contenant quelquefois une perle qu'on prise beaucoup. C'est un bivalve du genre féminin. Le sage imite l'huître, quand il reste renfermé en lui-même.

Et Sulte crut bon de composer pour la circonstance un pastiche de chanson populaire :

Il est du pays
Du pays des huîtres.
C'est là, mes amis,
Le plus beau d' ses titres.
Bon, bon, la faridondaine,
Gué, gué, la faridondé³⁷.

La littérature, l'histoire, les sciences et les arts voisinaient avec bien d'autres sujets de conversation, comme on peut le voir par l'extrait suivant :

En vain Sulte, qui recueille les matériaux d'un autre chef-d'oeuvre : les *Confessions des Dix avec index pour les boudoirs* a-t-il cherché

³⁴ *Loc. cit.*

³⁵ Alfred Garneau en est probablement l'auteur.

³⁶ Coyteux-Prévost en est probablement l'auteur.

³⁷ J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

dans ta lettre, encore toute pleine d'un nom de femme, quelque signe d'une aimable émotion... rien, non pas même un soupir. Le fâcheux changement, et que tu lui plaisais bien davantage au temps où tu montrais de la Peau dans ton Intendant Bigot!... mais ne pouvais-tu, l'autre nuit encore au moins pour notre plaisir, une dernière fois, chercher sous la transparence de la dentelle, car nous les aimons toujours, nous, les fines rondeurs blanches. C'est en Angleterre que les Dix auront perdu leurs prunelles les plus hardies après celles de Prévost toutefois!...!!³⁸.

D'un commun accord, on avait banni les matières de religion et de politique ainsi que les cancans³⁹. En outre,

« aucun membre n'avait la liberté de lire ses écrits ni de les faire lire à ces séances. Mais on y pouvait discuter une composition que l'un d'entre eux se proposait d'écrire pour la publier⁴⁰ ».

Ce sont là de sages précautions puisque les membres appartenaient pour la plupart au fonctionnarisme et se piquaient d'écrire.

Il semble que chacun ait eu sa spécialité. Marmette commentait les derniers romans parus; Garneau traitait de théâtre; De Ville et Coyteux-Prévost parlaient de questions scientifiques; Sulte s'en tenait à l'histoire tandis qu'Achille Fréchette analysait la poésie et Lusignan la littérature canadienne⁴¹. Ce qui ne les empêchait nullement d'aborder d'autres sujets. Par exemple, à une réunion de septembre 1886, Alfred Garneau assis en face d'Hector Langevin qui personnifiait le sphynx lut un article du *Figaro* sur la récente découverte d'une momie égyptienne; Lusignan résuma une étude qui portait sur le canal de Panama⁴². Parfois encore, quelqu'un s'aventurait à lire le passage d'un livre susceptible de provoquer une discussion et de

faire jaillir les irradiations de la pensée controversée et les brillantes provocations de mots, d'images qui aboutissaient aux trouvailles les plus déconcertantes et les plus délicieuses que les gourmets de la littérature dégustaient avec un égoïsme jaloux: lequel centuplait assurément leurs jouissances cérébrales⁴³.

38 Alfred Garneau à Joseph Marmette, mai 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 220-6.

39 Louyse de BIENVILLE, *op. cit.* p. 72.

40 *Ibid.*, p. 72.

41 J.-A. FORTIER, *loc. cit.*

42 Ubalde Beaudry à Joseph Marmette, 23 septembre 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 212-14.

43 Louyse de BIENVILLE, *op. cit.*, p. 66.

De Londres, en mai 1886, Marmette enverra le compte rendu d'un récital donné à l'Albert Hall par Albany et Christine Nilsson, ainsi que d'une représentation de *Faust*. Il fera aussi parvenir une *Épître aux Dix* et un texte traitant des difficultés de dormir dans un lit infesté de punaises⁴⁴. Les sujets au programme étaient fort variés, si on en juge par ce bilan d'une année retrouvé par Victor Morin :

Agriculture	1 fois
Mécanique	3 "
Guerre	2 "
Economie Politique	4 "
Voyages	3 "
Histoire de France	4 "
Tragédie	3 "
Comédie	4 "
Critique littéraire	7 "
Poésie	4 "
Géographie	1 "
Philologie	2 "
Sciences exactes	2 "
Colonies	3 " 45

Une fois par année, d'ordinaire en février, le groupe se rencontrait pour dîner au restaurant Chez Bélier. Les mets étaient choisis spécialement pour la circonstance ; et les membres faisaient imprimer, en guise de souvenir, un menu très orné où se trouvaient inscrits les noms des participants et la date du dîner.

Le Club des Dix ne saurait être comparé à l'École littéraire de Montréal. Le second groupe faisait de la création littéraire sa raison d'être alors que le premier la bannissait presque entièrement. Mais fondé en vue de distraire un groupe d'intellectuels perdus dans une ville sans histoire et sans culture, le Club a atteint magnifiquement son but. Marmette put, lors de ces réunions, vivre des moments aussi détendus que ceux d'autrefois, alors qu'il se retrouvait avec ses amis dans sa cellule du Séminaire de Québec ou bien dans la « mansarde du Palais ». Rien d'étonnant à ce qu'on le surprenne un jour à écrire dans un de ces cahiers :

⁴⁴ Papier sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 228-1.

⁴⁵ Victor MORIN, *op. cit.*, p. 19.

Tous les mercredis soir nous rassemblent chez chacun de nous à son tour, pour lire et pour causer, fumer des pipes et nous faire une pinte de bon sang durant deux ou trois heures en oubliant les ennuis de la vie ⁴⁶.

De semblables réunions auraient été plus nombreuses que Marmette ne s'en serait pas plaint. Elles lui permettraient également de s'évader du milieu familial.

Le voyage en Europe n'a point appris à Joséphine à mieux comprendre son mari. Comme auparavant, elle continue de le laisser seul pendant l'été. En 1888, elle passe le mois de juillet à Saint-Thomas ⁴⁷, et ne rentre pas avant de s'être arrêtée une bonne partie du mois d'août à Vaudreuil ⁴⁸. L'année suivante, en juillet, elle séjourne à Montmagny jusqu'au moment où son mari y annonce son arrivée ⁴⁹. En 1890, pourtant, ils prennent ensemble leurs vacances à Saint-Thomas ⁵⁰. Les vieilles habitudes reprennent l'année suivante ⁵¹; et se maintiennent jusqu'en 1894. En effet, le 9 août de cette année-là, Marmette va rejoindre sa femme qui se trouvait à Montmagny depuis le 13 juillet ⁵². Ils reviendront ensemble le 27 août ⁵³.

Pour tromper sa solitude au cours de l'été, Marmette effectuait de courts voyages autour d'Ottawa. Il se rendait toujours avec le même plaisir à Cornwall chez son ami le docteur H. Casgrain; ainsi, en juillet 1891 ⁵⁴, en août 1893 ⁵⁵. La mort

46 Papier sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 228-1.

47 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 23 juillet 1888, ASQ-FM, Polygraphie, 208-8.

Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 2 août 1878, ASQ-FM, Polygraphie, 209-62.

Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 30 juillet 1888, ASQ-FM, Polygraphie, 208-9.

Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 1er août 1888, ASQ-FM, Polygraphie, 208-10.

48 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 4 août 1888, ASQ-FM, Polygraphie, 208-11.

49 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 9 août 1889, ASQ-FM, Polygraphie, 208-13.

50 John Lowe à Joseph Marmette, 16 juillet 1890, ASQ-FM, Polygraphie, 217-29.

51 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 5 août 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 208-16.

Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 14 août 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 209-75.

52 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 13 juillet 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 208-29.

Joseph Marmette à Donat Brodeur, 16 juillet 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 210-28.

53 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 7 août 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 208-32.

54 Marie-Louise Marmette à Joseph Marmette, 8 juin 1886, ASQ-FM, Polygraphie, 209-1.

55 Marie-Louise Marmette à Joséphine Marmette, 27 février 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 209-19.

le lui enlève, hélas, à la fin de ce même mois⁵⁶ ; il n'est plus question désormais de retourner à Cornwall. Le 21 juillet 1894, il accompagne toutefois Alphonse Benoit chez son ami André-Napoléon Montpetit, à Papineauville.

Mais ce n'est pas assez pour enlever à ces étés d'Ottawa leur triste teinte « sandyhillesque »⁵⁷. Le ton des lettres de Marmette à sa femme ne trompe pas : une sorte de lassitude résignée semble avoir définitivement remplacé l'exaspération des premières années de la vie conjugale :

La maladie et la mort de mon pauvre ami Casgrain et l'incertitude où j'étais de savoir où t'adresser ma lettre — car j'étais sans nouvelles de tes mouvements — l'épuisement dans lequel je me suis senti tomber après avoir été sur pied cinq jours et cinq nuits sans fermer l'œil m'ont empêché de t'écrire plus tôt. Me sentant malade, énervé au possible, et profitant du jour de congé d'aujourd'hui, ainsi que d'une excursion à bon marché, je suis parti samedi d'Ottawa qui pue la mort. Trois mois passés seul dans une maison déserte avec un voisin mort à mon côté et un ami intime décédé entre mes bras en moins de sept semaines, en voilà suffisamment pour te dire que j'en ai assez et que je ne passerai plus d'été dans les mêmes conditions⁵⁸.

En 1891, il écrivait à Marie-Louise :

Tu diras à ta mère qu'elle est une bien grande paresseuse pour n'avoir pas répondu à ma dernière lettre. Quand on est isolé comme je le suis en ce moment on aime bien recevoir des nouvelles des siens au moins tous les huit jours⁵⁹.

Bien qu'il ait complété depuis longtemps ses ouvrages d'importance, Marmette demeure au faite d'une gloire où la postérité ne l'a pas laissé. De son vivant, sa réputation est consacrée à plusieurs reprises ; il fallait bien cela pour secouer un peu la lassitude de ses dernières années. En 1889 d'abord, conjointement avec l'abbé J.-C.-K. Laflamme et Faucher de Saint-Maurice, il se voit décerner une médaille par une Société des

56 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 4 septembre 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 208-23.

57 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 27 juin 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 208-18.

58 Joseph Marmette à Joséphine Garneau, 4 septembre 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 208-23.

59 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 14 août 1891, ASQ-FM, Polygraphie 209-75.

Palmiers⁶⁰ que nous n'avons pu identifier. Deux ans plus tard, l'Université Laval lui décerne le titre de docteur ès Lettres honoris causa⁶¹ ; Joseph-Edmond Roy lui écrit à ce propos :

Permettez-moi de vous féliciter de votre doctorat-ès-Lettres. Qui le méritait plus et mieux ? Jean Piquefort et ses adoreurs en mangeront leurs chaussettes de rage⁶².

Se rencontrent pour lui présenter l'anneau doctoral, Cyprien Tanguay, John Lowe, Henri-Elzéar Taschereau, J.-A. Chapleau, Henri-Raymond Casgrain, Faucher de Saint-Maurice, Léandre Coyteux-Prévost, H. Barry, S.-P. Bauset, A. Gobeil, Joseph-Charles Taché, Alphonse Benoit, E. De Ville, L.-P. Turcotte et Louis-H. Taché⁶³. Tant par la qualité que par la diversité des noms, cette liste indique l'estime où l'on tenait Marmette dans la bonne société. On doit relever encore que le fleuriste Lemieux de la rue Saint-Jean à Québec annonce, au début d'avril 1891, qu'une rose nommée Marmette doit être mise en vente pour la fête de Saint Georges, soit le 23 du même mois⁶⁴. Le peuple se joignait à l'élite pour rendre hommage au talent du romancier.

Les jeunes écrivains recourent souvent à lui pour faire juger leurs manuscrits. Nous avons déjà souligné son rôle auprès d'Eudore Évanturel. En 1892, une dame Rochefort n'hésite pas à lui soumettre un roman historique que Marmette, à son tour, n'hésitera pas à lui conseiller de récrire en grande partie⁶⁵. Il n'était plus temps de commencer à douter de son talent, et son prestige s'affirmait d'année en année.

Marmette fut-il sensible à cette gloire qu'il n'avait pas recherchée ? Nous nous permettons d'en douter. À l'époque, ses préoccupations sont d'un tout autre ordre. Il est hanté par la solitude et la crainte du départ de sa fille.

Marmette éprouve, pour Marie-Louise une affection digne de celle qu'il avait jadis vouée à sa mère et que toute sa vie il avait recherchée auprès de Joséphine. Et Marie-Louise rendait

60 Docteur Joseph Marmette à Joseph Marmette, 29 mai 1889, ASQ-FM, Polygraphie, 208-85.

61 J.-C.-K. Laflamme à Joseph Marmette, 12 juin 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 216-68.

62 Joseph-Edmond Roy à Joseph Marmette, 21 juin 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 217-111.

63 Henri-Elzéar Taschereau à Joseph Marmette, 6 juin 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 218-57.

64 Découpures de journaux, ASQ-FM, Polygraphie, 222-20.

65 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 23 novembre 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 209-84.

à son père beaucoup de sa tendresse, encore qu'elle ne laissât pas de s'éloigner souvent, en quête sans doute d'un jeune homme à épouser. Par exemple, en 1889, 1890 et 1891, elle va passer la saison du carnaval à Montréal. Ces absences laissent Marmette sans confident, pratiquement sans interlocuteur. Car si après vingt et un ans de vie conjugale, les époux en sont venus à se tolérer, la confiance et la compréhension ne règnent pas davantage. L'inévitable finit pas se produire et Marmette, le cœur déchiré, assiste le 6 juillet 1892, en l'église du Sacré-Cœur d'Ottawa, au mariage de Marie-Louise avec un avocat de Montréal, Donat Brodeur. Et les nouveaux époux s'en vont s'établir à Montréal.

Le départ de Marie-Louise est ressenti par Joséphine presque aussi vivement que par son mari. Tous deux découvrent que leur fille représentait l'unique lien qui subsistait entre eux. Les invitations ne tardent pas à pleuvoir, et les Brodeur les acceptent de bonne grâce, jusqu'au moment des grossesses de Marie-Louise. Et c'est alors au tour des Marmette à prendre le chemin de Montréal. Rien que durant l'été de 1893, ils s'y rendront trois fois. Ce n'est pas assez puisque Marmette ne cesse de produire des épîtres pleurnichardes dans le goût de celle-ci écrite peu après le mariage et adressée aux jeunes époux :

Je donnerais un rude croc-en-jambe à la vérité si je vous disais que nous n'avons pas trouvé la maison bien déserte depuis votre départ. Nous sommes, ma femme et moi, comme deux ombres errant durant la nuit (la maîtresse de céans ayant bien soin de tout tenir toujours fort clos) dans un logis abandonné⁶⁶.

Marmette et sa femme songent alors à se retirer dans une maison de pension, ce qui aurait le double avantage de les libérer de leur solitude et de leurs dettes. On les surprend qui se livrent au calcul suivant : une fois payés soixante dollars pour la pension, il leur en resterait soixante-cinq. Une partie suffirait à défrayer le coût de leur entretien et la balance de quarante dollars serait employée à rembourser les sommes dues aux créanciers. Comme ils comptent sur une somme de cinq cents dollars provenant de la

⁶⁶ Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette et Donat Brodeur, 11 juillet 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 209-76.

vente du mobilier, les dettes seraient acquittées en moins d'un an ⁶⁷ ; elles n'excédaient pas, en effet, les neuf cents dollars ⁶⁸.

C'est madame François-Xavier Garneau qui va se charger de briser le projet. Âgée de quatre-vingts ans, affaiblie, mais encore capable d'envenimer les relations entre Joséphine et son gendre, elle ne pouvait plus continuer à vivre seule. Selon Alfred Garneau, il revenait à la fille d'héberger sa mère. C'est dans ce sens qu'il écrit à Joseph Marmette. Ce dernier esquisse un refus en attirant l'attention sur le mauvais état de santé de Joséphine et en mentionnant leur récent projet de se retirer dans une maison de pension ; enfin, il rappelle à Alfred (sans doute trop bien au fait) une infirmité de madame Garneau qui rendait son entretien particulièrement difficile. À cela, il faut ajouter la principale raison : le caractère détestable et acariâtre de madame Garneau qui passait son temps à critiquer son gendre et à exciter contre lui Joséphine et Marie-Louise. Marmette avait assez de sa femme contre lui et il tenait à garder l'affection de sa fille.

Alfred ne désarme pas. Il essaie de séduire Marmette en lui consentant un prêt qui le soulage de ses principaux soucis financiers ⁶⁹. Quant à l'infirmité, elle est mise hors de question par une remarque amusante et qui nous apprend des détails peu connus sur Marmette et l'abbé Casgrain :

Pas si gâteuse encore ! Je crois que la même chose est arrivée à Joséphine une fois. Et toi-même, ne m'as-tu pas raconté comment tu avais je ne sais plus quand sali ta culotte. En tout cas, rappelle-toi l'affaire de l'abbé [Casgrain] dans les jardins de Saint Augustine. Vous n'êtes pas si gâteux pour tout cela ⁷⁰.

Il n'est pas question, évidemment, pour Marmette, de confesser l'antipathie que lui inspire sa belle-mère. Il doit céder à Alfred Garneau, et la bonne femme se présente dès septembre 1892 ⁷¹.

Les lamentations ne se font pas attendre. Elles seront fréquentes et, avouons-le, justifiées. Le 20 octobre, Marmette écrit à Marie-Louise :

⁶⁷ Joseph Marmette à Alfred Garneau, 26 août 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 207-6.

⁶⁸ *Loc. cit.*

⁶⁹ Alfred Garneau à Joseph Marmette, sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 200-25.

⁷⁰ *Loc. cit.*

⁷¹ Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 20 octobre 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 209-82.

Tu peux te figurer si ta mère est chagrine et fatiguée : obligée qu'elle est de passer les jours et les nuits auprès de la malade ⁷².

Cinq jours plus tard :

Ta pauvre mère, qui est toujours auprès d'elle est bien fatiguée, d'autant plus qu'une personne de l'âge, du poids et du tempérament de Mme Garneau est bien difficile à soigner ⁷³.

Le 14 janvier 1893 :

Pour ce qui est de ta grand-mère, elle est toute ratatinée sous ses trois châles et ne cesse de porter plainte contre le soleil en grève ⁷⁴.

En février 1893, la situation devient intenable ; il faut songer à envoyer madame Garneau à l'hôpital. Marmette craint cependant que l'autorisation de la famille ne parvienne qu'au moment où la malade ne sera plus transportable ⁷⁵. Une fois de plus, la malchance s'acharne sur le gendre, et madame Garneau poursuivra chez lui sa pitoyable existence pour plus d'un an encore, ne s'éteignant que le 16 février 1894 ⁷⁶. Le calme ne renaîtra plus ; malades à tour de rôle, les époux s'aigrissent encore davantage, sans Marie-Louise pour apaiser les discordes. Son père lui écrit en novembre 1894 :

Je viens de déchirer un commencement de lettre triste comme le jour des morts. Vois-tu, il fait froid, partout... dans mon cœur, surtout. Et puis, la neige tombe, et sur la terre et sur mes ans, qui, eux aussi, font boule de neige. Mais pourtant, pourquoi broyer du noir, quand la terre est si blanche et partant si jeune... peut-être ? Pourquoi ?... Parce que tu n'es plus ici, près de moi, égoïste que je suis. Et, cependant, je te sais heureuse d'être la femme d'un brave et galant homme. De quoi donc songé-je à me plaindre ? J'ai tort. Ne parlons donc plus de pauvre moi, quantité bien négligeable, je l'avoue. Cependant, si tu venais voir petit père et bonne

⁷² *Loc. cit.*

⁷³ Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 25 octobre 1895, ASQ-FM, Polygraphie, 209-83.

⁷⁴ Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 14 janvier 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 209-87.

⁷⁵ Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 6 février 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 209-89.

⁷⁶ Joséphine Garneau à Marie-Louise Marmette, 18 février 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 221-29.

maman vers la fin de la semaine, ne crois-tu pas que nous ririons un peu ? ⁷⁷.

Il écrivait, le 31 octobre :

Je le sens, s'il me faut rester ici, je vivrai dix ans de moins que si j'étais à Montréal avec mes chers enfants ⁷⁸.

Il priera d'ailleurs son gendre de faire des démarches pour lui procurer un emploi à Montréal.

Les attaques de sciatique, aggravées sinon causées par les humides locaux des Archives, viendront de plus en plus fréquemment torturer Marmette, sans qu'il cesse pour autant d'éprouver ses malaises gastriques. Des crises particulièrement fortes l'empêcheront de voyager, le condamneront même à garder la chambre ⁷⁹. En 1892, il est trop faible pour se rendre passer les vacances de Noël chez sa fille, à Montréal. Il dit lui-même : « Quant à moi, comme toujours, je vais cahin-caha, traînant par le licou ma bête qui m'ennuie ⁸⁰ ». Sa santé achève de se détériorer. En octobre 1893, il écrit à sa fille : « Tu comprends que je suis trop étreinté quand je rentre le soir pour toucher à une plume ⁸¹ ». Et la même année, une nouvelle crise l'empêche encore de se rendre à Montréal pour Noël ⁸². En octobre 1894, attaque de sciatique doublée de maux d'estomac qui le force à garder le lit ⁸³. Même situation en janvier 1895, compliquée cette fois d'une laryngite ⁸⁴. Marmette n'a désormais plus une once de santé. Il lui devient impossible d'oublier que la fin approche. Cet être si peu favorisé par la vie n'a plus assez de force pour la résignation. Ses derniers moments sont empreints d'une désillusion qui frise le cynisme. On dirait qu'il mesure le double échec de sa vie, l'inutile sacrifice de son bonheur à la littérature.

77 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 2 novembre 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 209-105.

78 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 31 octobre 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 209-99.

79 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, sans date, ASQ-FM, Polygraphie, 209-62.

80 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 2 décembre 1892, ASQ-FM, Polygraphie, 209-85.

81 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 9 novembre 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 209-94.

82 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette et Donat Brodeur, 21 décembre 1893, ASQ-FM, Polygraphie, 209-96.

83 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 31 octobre 1894, ASQ-FM, Polygraphie, 209-99.

84 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 22 janvier 1895, ASQ-FM, Polygraphie, 209-100.

Il expire le 7 mai 1895⁸⁵. La dépouille est exposée à sa résidence, au 286 de la rue Nelson. Un libera est chanté dès le jour suivant, à l'église paroissiale du Sacré-Cœur, puis la dépouille est acheminée vers Saint-Thomas où elle arrive le lendemain à neuf heures trente⁸⁶. Le service a lieu une demi-heure plus tard⁸⁷.

Sous la direction d'un petit-cousin, M. Michon, la chorale chante la messe du sulpicien Jérôme Perreault. Au graduel, Mlle Dufresne interprète le *Pie Jesu* de Gounod ; à l'offertoire, Mlle Bernatchez chante le *Crucifix* de Fauré et, à l'élévation, les *Adieux* de Schubert⁸⁸.

Le deuil est conduit par le frère du défunt, Alphonse Marmette, par son gendre, Donat Brodeur, par Faucher de Saint-Maurice et par Joseph-Edmond Roy. En raison de son grand âge, le docteur Marmette ne peut assister aux funérailles.

Marmette est inhumé dans l'étroit lot familial, au cimetière de Saint-Thomas, non loin de l'endroit où repose sir Étienne-Pascal Taché. Plusieurs années plus tard, Marie-Louise fera placer sur la tombe une modeste pierre destinée à rappeler le souvenir de « cet homme de lettres canadien »⁸⁹.

La succession n'est guère réjouissante. Joséphine touchera le salaire du mois de mai : cent trente-quatre dollars, ainsi qu'une gratification du gouvernement de deux cent soixante-huit dollars. Elle reçoit deux cents dollars de l'Association du service civil. La vente des meubles rapporte trois cent dix dollars. Les créanciers en reçoivent huit cents. Les soixante-dix-huit dollars de frais funéraires payés, la veuve reste en possession de trente-trois dollars et quatre-vingt-deux cents. On ne peut que songer à ce passage d'une lettre de Joseph à Marie-Louise :

Aujourd'hui, assagi par les embarras constants de toute ma vie, j'estime qu'il vaut mieux être la femme d'un négociant riche que d'un pauvre diable d'homme de lettres et d'employé comme moi⁹⁰.

85 Pierre-Georges ROY, *La famille Taché*.

86 *Mort de M. Joseph Marmette*, dans *Le Canada*, 8 mai 1895.

87 Découpures de journaux, ASQ-FM, Polygraphie, 220-20.

88 Découpures de journaux, ASQ-FM, Polygraphie, 222-29.

89 Louyse de BIENVILLE, *Figures et Paysages*.

90 Joseph Marmette à Marie-Louise Marmette, 3 février 1891, ASQ-FM, Polygraphie, 209-71.

Il est à regret que l'expédition de 1830 n'ait pas été plus tôt entreprise. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

Le 25 mai 1830, le général Bugeaud est parti de France avec 15,000 hommes pour aller combattre les Algériens. Les Algériens ont souffert de la guerre pendant plus de cinquante ans, et les Français ont été obligés de leur faire payer une contribution annuelle de 2 millions de francs.

LES ROMANS HISTORIQUES

L'œuvre de Joseph Marmette commence avec la parution de *Charles et Éva* dans la *Revue canadienne*¹. Le jeune romancier est animé des meilleures intentions. Il désire, comme il le précisera plus tard dans *À travers la vie*, faire œuvre à la fois utile et agréable en écrivant des romans historiques qui sauront en même temps divertir ses compatriotes et les renseigner sur l'histoire de leur pays. C'est poussé par cette intention qu'il publiera *Charles et Éva* en 1867 et 1868, *François de Bienville* en 1870, *L'Intendant Bigot* en 1871, *La fiancée du rebelle* en 1875, et *Le chevalier de Mornac* en 1873. Par la suite, des motifs moins désintéressés remplaceront les beaux projets du début car Marmette, comme la plupart des écrivains de sa génération, tentera de tirer profit de ses écrits. Cependant, en dépit de cette évolution qui se fait sentir à travers son œuvre, Marmette essaiera toujours de ne pas trahir l'histoire. Une lettre d'Alfred Garneau nous renseigne à ce sujet. En voici un extrait : « Je savais, écrit Garneau, ton secret désir de faire un roman si approchant du vrai que l'on puisse presque y ajouter foi² ». Ce nous semble l'expression de la vérité.

Les connaissances littéraires de Marmette, au moment où il aborde le genre romanesque sont assez vastes. Il a lu les écrivains classiques et romantiques ; de même, il connaîtra bientôt la doctrine réaliste. Mais peu lui importe d'appartenir à une

1 Sans doute Marmette a-t-il publié, depuis 1867, quelques articles dans différents journaux. Mais ils ne présentent aucun intérêt.

2 Alfred Garneau à Joseph Marmette, s.d., ASQ-FM, Polygraphie, 220-14.

école. Plus moraliste que romancier, il désire surtout édifier le lecteur. Car s'il raconte les faits d'armes du passé, c'est pour donner à ses compatriotes des exemples à imiter. À cause de ce rôle extra-littéraire que Marmette assigne à ses romans, il se situe plus près de l'école romantique que de l'école réaliste avec laquelle il ne sympathisait d'ailleurs pas. Une réponse à Benjamin Sulte confirme cette dernière assertion. Dans un compte rendu intitulé *Le Salon de 1886* et publié dans *La Presse* du 16 février 1886, l'auteur de *l'Histoire des Canadiens français* avait écrit :

Nous marchons vers des âges nouveaux ; à quoi bon copier des rêveries qui sont à la fois des absurdités et des mensonges ? Non, l'art des anciens n'a eu de bon que certaines manières de faire, mais ce n'était que l'art de convention. L'échafaudage des imaginaires s'écroule de nos jours. L'art véritable se maintiendra et grandira en dépit de leurs protestations. Quand on aura balayé ces fades machines qui ont obstrué la voie depuis des siècles, l'art nu, simple, mais difficile apparaîtra. Les poses classiques, les pâmoisons du dessin, les ajustements des personnages, les contraintes que les vieilles idées nous ont imposées disparaîtront dans l'étude de la vérité³.

Et Marmette, dans *Le Salon canadien de 1886*, réfute les propos de Sulte. Bien que ses exemples soient tirés de la peinture, ils sont néanmoins assez révélateurs. Voici ce qu'il écrit à propos de Courbet :

[C'est] l'un des créateurs, sinon le père de cette sèche, froide, chlorotique école réaliste ou naturaliste devant laquelle vous vous pâmez d'admiration.⁴

Et il termine en écrivant : « Sans idéal il n'y a ni peinture, ni dessin, ni couleur⁵ ».

Il serait cependant inexact de situer Marmette en fonction des mouvements romantiques et réalistes. Il souscrit plutôt aux idées que l'abbé Henri-Raymond Casgrain avait énoncées dans ce texte intitulé *Le mouvement littéraire au Canada* et qui avait été publié dans le *Foyer Canadien* en 1886. Et l'auteur de la *Jongleuse* écrit, entre autres :

³ Benjamin SULTE, *Le Salon de 1886*, dans *La Presse*, 16 février 1886.

⁴ Joseph MARMETTE, *Le Salon canadien de 1886*, dans *Le Canadien*, 24 février 1886.

⁵ *Loc. cit.*

Heureusement que, jusqu'à ce jour, notre littérature a compris sa mission, celle de favoriser de saines doctrines, de faire le bien, admirer le beau, connaître le vrai, de moraliser le peuple en ouvrant son âme à tous les nobles sentiments, en murmurant à son oreille, avec les noms chers à ses souvenirs, les actions qui les ont rendus dignes de vivre, en couronnant leurs vertus de son auréole, en montrant du doigt les sentiers qui mènent à l'immortalité. Voilà pourquoi nous avons foi en son avenir⁶.

De même, les œuvres de Marmette se rattachent à cette série de romans historiques qui, depuis le *Télémaque* de Fénelon jusqu'aux *Martyrs* de Chateaubriand, en passant par le *Voyage du jeune Anacharsis* de l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, ont fait du genre l'instrument de l'histoire et de la morale. Sur ce point, Marmette n'a pas semblé comprendre que Walter Scott, en rejetant cette fonction extra-littéraire du roman historique avait libéré celui-ci des contraintes qui nuisaient à son plein épanouissement. C'est à la même conclusion qu'il serait arrivé s'il avait lu avec attention la *Chronique du règne de Charles IX* de Mérimée, ou *Salammbô* de Flaubert.

L'intrigue

Au moment de *Charles et Éva*, Marmette choisit une fois pour toutes, l'intrigue de ses romans. En effet, il la reprendra à quelques variantes près, dans les quatre romans qui suivront. Elle s'inspire de ces mélodrames mis à la mode par Pixérécourt, au début du XIX^e siècle : une jeune orpheline est l'objet des attentions de deux prétendants. L'un personnifie le bien, l'autre le mal. Le combat s'engage, il sera long, mais il se terminera sauf dans la *Fiancée du Rebelle*, par la victoire du bon prétendant. Notons aussi que chacun des prétendants est secondé par un acolyte dont les vices ou les qualités sont une amplification de ceux du maître.

Le récit de *Charles et Éva* se situe pendant l'hiver de 1689, au moment où une troupe composée de trente hommes quitte Montréal à destination de la Nouvelle-Angleterre. Elle passe ensuite à l'attaque de Corlar. C'est à ce moment que Charles

⁶ Henri-Raymond CASGRAIN, *Le mouvement littéraire au Canada*, dans *Le Foyer-canadien*, vol. 6 (1866). Cette étude a été reproduite dans les *Oeuvres complètes* de l'abbé Casgrain, Montréal, Beauchemin, 1896, vol. 1.

Couillard-Dupuis, l'un des membres de l'expédition, sauve de la mort une jeune orpheline, Éva Moririer. Il la ramène à Québec grâce au concours de son serviteur, Thomas Fournier, au milieu des dangers que suscite Aigle-Noir, le rival de Charles. Une fois arrivés à Québec, Charles et Éva s'épouseront.

Dans *François de Bienville*, Marie-Louise d'Orsy, une autre orpheline, est retenue en captivité à Boston. Elle fait la connaissance d'un officier anglais, Harthing, dont elle repousse les avances. Après avoir payé la rançon exigée par le gouverneur de l'endroit, elle vient s'établir à Québec. François de Bienville s'éprend d'elle et ils projettent de s'épouser lorsque Phipps attaque la ville. Harthing, qui fait partie de l'expédition, essaie de l'enlever alors qu'il se trouve dans la ville de Québec à titre d'émissaire. La fin du siège éloigne nos deux héros du péril. Marie-Louise et François se retrouvent. Mais contrairement au dénouement de *Charles et Éva*, ils ne s'épouseront pas car la jeune fille, à cause d'une promesse faite au moment du siège, décide d'entrer au couvent. Bienville mourra quelques mois plus tard au cours d'une attaque des Iroquois contre Montréal.

L'intrigue de *l'Intendant Bigot* ne diffère guère de celle des précédents romans : tout au plus se complique-t-elle de quelques événements secondaires. Peu avant le siège de Québec, en 1759, l'intendant Bigot, en se rendant à son manoir de Charlesbourg, fait enlever, par la troupe qui l'accompagne, Berthe Courcy de Rochebrune. Raoul de Beaulac, le fiancé de Berthe, aidé de Jean Lavigueur et indirectement de madame Péan, la maîtresse de Bigot, réussit à rejoindre l'héroïne et à la ramener à Québec après nombre d'aventures. Raoul et Berthe, s'épouseront après le départ des assiégeants. Marmette revient au dénouement de *Charles et Éva*.

La *Fiancée du Rebelle* ne présente pas plus d'originalité. Alice Cognard, orpheline de mère, aime un jeune marchand, Marc Évrard. Mais elle se voit promise par son père à un officier anglais, James Evil. À ce moment, les Américains envahissent le Canada et assiègent Québec. À la suite d'une injustice, Évrard et son valet, Célestin Tranquille, passent à l'armée américaine. Après de nombreuses mésaventures, sa fiancée, Alice, réussit à les rejoindre en compagnie de sa servante Lisette qui aime Célestin. C'est alors que commence la déroute américaine. Evil, en compagnie d'un acolyte, Gauthier, les pourchasse. Les deux préten-

dants se tueront et Alice, à bout de forces, mourra sur le corps de Marc. Plus tard, Tranquille, qui a épousé Lisette, vengera son maître en tuant non seulement Gauthier, mais encore tous les membres de sa famille à coups de hache. Dans ce cas-ci, le dénouement diffère par son horreur de celui des romans précédents.

Le *Chevalier de Mornac* raconte encore une histoire semblable. Le personnage-titre et Vilarme vont tous deux essayer de s'attirer les bonnes grâces de Blanche de Richecourt. Les péripéties se poursuivront jusqu'au pays des Iroquois où nos personnages seront amenés en captivité. Vilarme s'allie au chef Griffé d'Ours dans l'espoir de faire tuer son rival. Mais il ne réussira pas à empêcher l'évasion de Mornac et de Blanche.

Les intrigues des romans de Marmette qui sont éminemment théâtrales se ressemblent donc toutes. L'auteur n'a guère été original sur ce point. Seuls diffèrent les dénouements de *François de Bienville* et de la *Fiancée du Rebelle*. Dans ces deux cas, le mariage n'a pas lieu. Étudions maintenant les personnages qui animent ces intrigues.

Les personnages

Les personnages principaux des romans de Marmette sont surtout fictifs. On en compte quand même quelques-uns qui ont existé. Ainsi, François de Bienville et François Bigot. Quant aux personnages secondaires, ceux qui créent la toile de fond, comme les membres de l'expédition de Corlar, les gouverneurs français, les officiers de l'armée et les notables de la colonie, ils ont presque tous vécu. Frontenac, Vaudreuil, Montcalm, Phipps et Wolfe sont du nombre.

Au centre de l'intrigue, Marmette place toujours une jeune orpheline, le plus souvent noble, dans la fraîcheur de sa jeunesse. Elle est toujours belle, avec ses cheveux noirs, ses yeux bruns et rêveurs, sa bouche vermeille, son profil grec, son buste harmonieux, sa taille svelte, ses mains potelées et ses petits pieds. Elle possède, de même, toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Cette héroïne est généralement séparée de celui qu'elle aime. Cependant, soit qu'elle l'attende, soit qu'elle se mette à sa recherche, elle finira toujours par le retrouver.

Éva Moririer est un des premiers personnages de cette catégorie. Voici comment Marmette nous la décrit :

Son visage plaît, charme au premier coup d'œil, on y remarque tout de suite un air de noble fierté tempéré par une légère teinte de mélancolie ⁷.

Sa peau est veloutée, ses joues pâles, ses lèvres vermeilles et sa taille pourrait « tenir entre dix doigts ». Enfin, pour compléter ce portrait physique, ajoutons que ses mains sont potelées et ses pieds petits. Depuis Restif de la Bretonne, la finesse des pieds était devenue un critère de beauté féminine.

Marmette eut le tort de prêter à son héroïne trop de qualités, ce qui la rend presque invraisemblable. Cet abus est dû, nous semble-t-il, à deux causes : d'abord, à l'inexpérience de l'auteur, mais surtout à son attachement filial. En effet, le romancier voulait peindre ici le portrait d'une mère adorée, morte depuis peu.

En dépit de toutes les bonnes intentions de l'auteur, ce personnage est l'un des plus maladroitement campés de tout l'univers romanesque de Marmette. Sans compter qu'il est encore inexpérimenté.

Marie-Louise d'Orsy porte le prénom de la fille de Marmette. Toutes deux virent le jour la même année. L'une était la fille de son esprit, l'autre, celle de sa chair, se plut-il naïvement à écrire. En fait, Marmette a voulu peindre en Marie-Louise celle qui, après sa mère, occupait la première place dans son cœur, Emma Nault. De même il a voulu relater leurs rencontres et surtout la scène de leur séparation.

Marie-Louise d'Orsy est une jeune fille hautaine et capable de cacher ses sentiments ; sans la moindre émotion, elle consent à ce que son fiancé parte pour le combat. Et c'est d'une façon bien sereine qu'elle lui fait part de sa décision d'entrer au cloître : « L'avenir n'est qu'à Dieu seul ¹⁸ », se contente-t-elle de répliquer à ses objurgations, tout comme dut le faire Emma Nault. Par sa froideur, Marie-Louise d'Orsy nous rappelle également Joséphine Garneau. La correspondance échangée entre celle-ci et son frère Alfred ne nous laisse pas de doute à ce sujet.

Blanche de Richécourt ressemble à ses devancières. Marmette souligne l'ovale du visage, le profil grec, la bouche fraîche et surtout les mains, « les plus aristocratiques du monde ⁹ ». Il mentionne

⁷ Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, op. cit., p. 81.

⁸ Joseph MARMETTE, *François de Bienville*, 4e édition, p. 72.

⁹ Joseph MARMETTE, *Le chevalier de Mornac*, p. 19.

aussi le « moelleux des contours et la pureté du tissu des resplendissantes épaules et la naissance d'une gorge dont le peu qu'on en apercevait eût mérité d'être immortalisé par le pinceau d'un Titien ¹⁰ ». Marmette ne s'arrête pas là ; poussé par un enthousiasme tout à fait romantique il s'attardera à ses

abondants cheveux noirs, artistement frisés, [qui] après s'être joués sur le sommet du front et sur les tempes en arabesques capricieuses où l'art se montrait pourtant, jaillissaient en cascades et s'en allaient ruisseler sur les épaules ¹¹.

Le caractère de cette héroïne rappelle davantage celui d'Éva que celui de Marie-Louise. Comme la première, elle agit sans grande énergie. Tout de même, elle sait être ferme au moment du danger, à la façon de Marie-Louise.

Alice Cognard, la fiancée du rebelle, rappelle par son physique les héroïnes précédentes. Comme dans le cas de Marie-Louise, Marmette n'oublie pas de souligner le profil grec ¹². Sa peau est d'une blancheur et d'un poli de marbre ¹³, ses « yeux bruns et doux au regard comme le velours au toucher, brillaient d'une douce flamme sous de longs cils noirs ¹⁴ ». Son nez est étroit, sa bouche « petite et fraîche comme une rose sauvage qui s'entrouvre et sourit ¹⁵ ». Sa taille est ténue, sa main et ses pieds petits. Et Marmette d'ajouter :

Elle aurait pu être Andalouse et comtesse comme la belle Juana d'Orvado, rêve de poète entrevu par Musset dans la fraîche inspiration de ses vingt ans ¹⁶.

À bout d'imagination, Marmette recourt à des comparaisons livresques.

Alice Cognard est cependant mieux campée qu'Éva, Marie-Louise ou Blanche. Sans doute conserve-t-elle encore certains de leurs défauts, comme cette facilité à l'évanouissement. Mais on admire surtout chez elle la fermeté. Elle sait s'affirmer, s'opposer à son père lorsqu'il prend la décision de lui faire épouser Evil.

¹⁰ *Ibid.*, p. 20.

¹¹ *Loc. cit.*

¹² Joseph MARMETTE, *La fiancée du rebelle*, p. 22.

¹³ *Loc. cit.*

¹⁴ *Loc. cit.*

¹⁵ *Loc. cit.*

¹⁶ *Loc. cit.*



De plus, elle n'hésite pas à passer à l'action. En effet, elle ne se contente pas d'attendre d'être délivrée, en sanglotant, douillettement installée dans sa chambre ; de concert avec sa servante, Alice réussit à s'enfuir en se laissant glisser le long d'une muraille de près de quarante pieds de hauteur. Plus décidée que ses devancières Alice Cognard nous apparaît comme un personnage de transition. Si elle tient des héroïnes antérieures par son apparence, elle annonce, par son caractère, celles qui suivent.

Marmette nous fait un portrait physique moins détaillé de Berthe Courcy de Rochebrune. Peut-être craint-il de donner à nouveau dans le ridicule. Bien qu'elle manifeste, elle aussi, de la propension à l'évanouissement, elle agit avec tout autant de courage qu'Alice Cognard. Et si la plupart des héroïnes de Marmette attendent avec résignation le retour du héros qui doit les délivrer, Berthe, comme Alice, ne reste pas passive, puisqu'elle réussit par ses propres ressources à s'évader du navire où elle est détenue. Avec Berthe de Rochebrune, Joséphine Garneau entrait dans l'univers romanesque de son mari. Ce ne fut pas sous les traits flattés de Madame Péan ou de Marie-Louise d'Orsy.

Au premier abord, il est facile d'affirmer à la suite de certains critiques¹⁷ que Marmette a emprunté ses héroïnes à Fenimore Cooper ou à d'autres écrivains du XIX^e siècle. Sans doute, de semblables jeunes filles abondent dans toute la littérature romantique française. Séparées de celui qu'elles aiment, Marie-Louise d'Orsy, Blanche de Richecourt ou Alice Cognard ne vivent-elles pas dans leur isolement une existence semblable à celle de Virginie séparée de Paul par les volontés d'une tante, à celle de Dona Sol séquestrée chez son oncle Ruy Blas, à celle d'Eugénie Grandet forcée par les caprices d'un père à voir partir son cousin. Et nous pourrions prolonger la liste des exemples. Mais il serait injuste de se limiter à de semblables comparaisons. Bien sûr, l'auteur ne semble pas se dégager facilement d'une certaine imagerie romantique. Mais le tempérament de chacune de ses héroïnes permet de parler d'originalité, de discerner même une évolution à laquelle la réalité quotidienne n'était pas étrangère.

17 Sans faire le relevé de tous ceux qui ont établi des rapports entre les personnages de Marmette et de ceux d'écrivains du XIX^e siècle, mentionnons le nom du frère Stanislas (*Joseph Marmette le « Cooper » canadien*, thèse de M.A., Université de Montréal, p. 105 et 130).

Ces jeunes filles des romans de Marmette sont désirées par deux prétendants ; de là le drame. L'un est l'image de toutes les vertus. Il s'appelle Charles Couillard-Dupuis, François de Bienville, Beaulac, Évrard ou Mornac. L'autre est en proie à tous les vices. Nous le retrouvons sous les traits d'Aigle-Noir, Harthing, Bigot, Évil ou Vilarme.

Le bon prétendant est toujours un beau garçon dans la force de la jeunesse. Sa taille est moyenne, ses cheveux bruns ou blonds, son nez est aquilin, et ses yeux noirs sont « pleins de feu et d'intelligence ». Il est prêt à exécuter n'importe quel acte d'héroïsme. Sa conduite s'explique à la fois par son éducation et la noblesse de ses origines. Il rappelle ces héros romantiques constamment menacés par quelque force mystérieuse et redoutable, ou encore poursuivis par un personnage qui symbolise le destin.

Charles Dupuis possède toutes ces qualités physiques et morales que nous venons d'énumérer. Voici comment l'auteur nous le décrit :

Des cheveux bruns et abondants couronnent un front haut sous lequel brillent des yeux noirs pleins de feu et d'intelligence. Les lèvres, qui dénotent une noble fierté sont surmontées d'une légère moustache encore dans l'enfance. La franchise, la grandeur d'âme et l'audace se lisent sur sa figure... Il est d'origine noble, est né dans le pays et se nomme Charles Couillard-Dupuis¹⁸.

Brave, il aime son pays, affronte pour lui les pires dangers, et fait les plus grands sacrifices. Ainsi n'hésite-t-il pas à se lancer dans une expédition hasardeuse, puis à se livrer à un combat dont l'issue est incertaine. Voyons-le à l'action : « Alors Charles Dupuis s'élança en avant, le pistolet au poing et le poignard entre les dents¹⁹ ». Plus loin :

Le sabre d'une main, un pistolet de l'autre il était beau à voir notre héros, la figure noircie de poudre et les yeux semblables à deux charbons ardents²⁰.

18 Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, p. 120.

19 *Ibid.*, p. 74.

20 *Ibid.*, p. 85-86.

Et encore :

De son bras gauche, il saisit Eva par la taille tandis que de sa main droite, il tirait l'épée du fourreau ²¹.

Cette description est romantique dans son exagération.

Mais autant Charles est intrépide et dur au combat, autant il est faible devant les femmes ou les événements de la vie ; croyant avoir perdu son serviteur, il s'assied sur un tronc d'arbre et se met à pleurer ²². L'amour, au lieu de le rendre heureux, le remplit de mélancolie. Il ressent le vague à l'âme :

Il s'aperçut alors que le ciel se couvrait de nuages ; les étoiles disparaissaient peu à peu sous l'obscur rideau qui s'étendait devant elles et bientôt, le disque argenté de la lune s'évanouit à son tour derrière certains nuages grisâtres qui couraient çà et là dans l'espace ²³.

Notons que les moyens dont Marmette se sert pour montrer que Charles est amoureux sont maladroits et ne correspondent pas à la réalité. Il fera échapper à Éva quelques réflexions tristes pour que Charles puisse protester spontanément, et ainsi révéler son amour. Marmette se croit même obligé de le faire rougir :

Mademoiselle ! dit Charles en se levant aussitôt et à qui le rouge monta à la figure, songez que vous êtes sous la protection d'un gentilhomme ²⁴.

Il s'agit d'une psychologie infantine et de façons de procéder trop simples. Enfin, les amours de Charles et Éva, selon la description que nous en fait Marmette, manquent de réalisme : on n'y trouve pas cette intensité humaine, ce réalisme qui pourrait nous les faire apprécier et reconnaître comme deux de nos semblables.

François de Bienville appartient à l'histoire. Il est né à Ville-Marie, en 1666, cinquième enfant de Charles Le Moyne de Longueuil et de Catherine Thierry. Très tôt, il choisit le métier des armes, puisqu'à l'âge de 18 ans, soit en 1684, il accompagne le gouverneur LaBarre dans son expédition contre les Tsonnon-

²¹ *Ibid.*, p. 111.

²² *Ibid.*, p. 120.

²³ *Ibid.*, p. 97.

²⁴ *Ibid.*, p. 100.

touans. Il agira de même sous Denonville, en 1687. Durant l'hiver de 1689, il fait partie de la troupe de Canadiens qui se rendent attaquer Corlar. Il participe en 1690 à la défense de Québec. C'est à ce moment que se situe le roman. Il meurt l'année suivante, le 6 juin, en poursuivant les Iroquois qui venaient d'attaquer Ville-Marie. Il y est inhumé le lendemain.

Le romancier a vieilli moralement depuis *Charles et Éva*. Il est maintenant marié et père d'une enfant. François de Bienville se ressent de l'évolution de son créateur. En effet, bien que ce personnage ne soit guère plus âgé que Charles, il agit avec plus de maturité. Il est devenu très raisonnable peut-être même un peu trop. Et c'est tout naturellement qu'il quitte sa fiancée pour la guerre :

Que voulez-vous, mon ami, reprit-il en caressant la jeune fille du regard, le soldat se doit à son pays et à son roi. Est-ce que vous me voudriez voir quitter le service ?²⁵.

Et plus loin :

C'est que je veux vous voir porter mon nom aussitôt que nous aurons repoussé l'Anglais ; ce qui, à mon avis, ne prendra pas une quinzaine²⁶.

L'amour a cédé le pas au devoir. Marmette n'avait pas évolué autrement depuis son mariage.

Bienville, comme Charles, ne nous émeut pas. L'auteur n'a réussi qu'à façonner une abstraction. Néanmoins il est plus viril que son prédécesseur dans ses attitudes, ne donne pas dans l'exagération, et surtout, ne passe pas si facilement aux larmes. Le mariage a peut-être malgré tout permis à Marmette de s'affirmer, ne serait-ce que dans son œuvre.

Raoul de Beaulac est issu du même milieu que les autres héros de Marmette :

A l'aisance avec laquelle il maniait son cheval, à la distinction qu'il mettait à son insu, dans sa pause et ses mouvements, on reconnaissait en lui le gentilhomme brisé aux exercices du corps aussi bien qu'aux exigences du salon²⁷.

²⁵ Joseph MARMETTE, *François de Bienville*, 4e édition, p. 97.

²⁶ *Ibid.*, p. 98.

²⁷ Joseph MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 25.

Il est joli garçon, son nez est aquilin. Il a fourbi ses premières armes à Oswego où il a conquis ses grades de lieutenant. Il s'éprend de mademoiselle de Richecourt qui est enlevée peu après. Apprenant l'événement, son premier geste ne sera pas de penser à la délivrer. Il va, sous l'effet du découragement, tenter de se suicider. Par la suite, il saura bien se ressaisir et il agira un peu comme les autres personnages de Marmette.

L'auteur n'a pas su faire de Beaulac un être de chair et de sang. De plus, il manque parfois de virilité : à l'occasion il pleure et l'excès de douleur le rend en quelque sorte fou. À cause de ses faiblesses, Beaulac demeure plus près de Charles que de Bienville.

Contrairement aux autres héros, Marc Évrard n'est pas noble mais issu d'une famille bourgeoise, ce qui n'empêche pas son auteur, à la surprise du lecteur, de lui trouver un « air distingué ²⁸ », un « admirable profil ²⁹ ». Il a le front haut et large ³⁰, « l'œil grand et bleu, les cheveux noirs ³¹ ». Il est, selon Marmette, d'une nature fouguese ³². On s'en rend compte à sa façon de provoquer Évil en duel. C'est sans doute cette violence qui le pousse à passer du côté des Américains sans trop s'interroger sur les conséquences de son attitude. Évrard est dur pour les autres comme pour lui-même ; mais tout ce qui touche Alice l'affecte énormément. Comme ses devanciers, il ne se retiendra pas de pleurer. Ainsi en est-il lorsqu'il apprend qu'Alice doit épouser Évil. Malgré tout, Évrard reste un des personnages les mieux campés de toute cette galerie.

Le chevalier de Mornac est un personnage fictif. Marmette s'est cependant servi de deux modèles. À ce sujet, lisons ce qu'il écrit à l'adresse d'Elzéar Gérin-Lajoie :

Vous connaissez, mon cher ami, la double personnalité qui s'abrite sous le nom du chevalier de Mornac, et comme à moi, les deux modèles qui ont posé pour le type de mon héros vous seront chers ³³.

Qui sont-ils ? Alphonse Lusignan, ami intime de Marmette, nous en donnera la réponse, bien des années plus tard, lorsqu'il écrira

²⁸ Joseph MARMETTE, *La Fiancée du Rebelle*, p. 23.

²⁹ *Ibid.*, p. 26.

³⁰ *Loc. cit.*

³¹ *Loc. cit.*

³² *Loc. cit.*

³³ Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, p. 3.

dans *La Patrie* du 16 mai 1891³⁴ qu'il s'agit de Faucher de Saint-Maurice et d'Elzéar Gérin-Lajoie.

Ce personnage se fait remarquer par sa bonne mine et son grand air. Il a les « pieds petits comme ceux de tout homme de bonne race³⁵ ». Il est grand, brun, sa figure est longue mais fine, son nez est fortement aquilin et il porte une moustache à bouts frisés. Son œil est noir et intelligent³⁶. Il est pauvre mais hautain, vantard et menteur en Gascon. Il se montre plus courageux que Bienville ou Évrard. C'est peut-être la raison pour laquelle Marmette lui réserve plus de malheurs qu'à ses prédécesseurs : il subira la torture et se verra près d'être livré à l'échafaud. La souffrance et la venue de la mort, loin de l'attrister, lui insufflent une insolence nouvelle. Il chante d'ailleurs à ce moment, et sa façon d'agir en impose aux Indiens. Mornac est mieux dessiné que ses prédécesseurs. Marmette a pu emprunter à ses modèles des habitudes, des façons de penser, et peut-être même des jurons.

Tous ces héros se ressemblent. Ils possèdent à peu près tous les mêmes qualités et les mêmes défauts. Cependant, une évolution sensible se fait sentir de Charles Couillard-Dupuis à Mornac. Les personnages de la fin sont mieux campés et Marmette sait les rendre vivants. Si Charles ne fait guère que subir son destin, Évrard ou Mornac se montrent plus actifs et ne craignent pas de l'affronter.

Le personnage du mauvais prétendant joue, dans les romans de Marmette, un rôle parfois plus important que celui du héros. Aussi, est-il nécessaire de l'étudier. Marmette l'affuble de quelque tare physique. Il est laid, ses traits sont irréguliers, et, ce qui semble pour Marmette le comble de l'infortune, ses cheveux sont roux. Il se nomme Aigle-Noir, Harthing, Bigot, Vilarme, Griffes d'Ours, ou Evil. Il est prêt à toutes les bassesses, à tous les crimes et à toutes les trahisons. Notons en passant que s'il est Français, Anglais ou Indien d'origine, il n'est jamais Canadien

34 Alphonse LUSIGNAN, *Chronique, Joseph Marmette*, dans *La Patrie*, 16 mai 1891.

35 Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, p. 8. (Notons en passant qu'il est peu fréquent que les écrivains romantiques attribuent de petits pieds à leurs personnages masculins. Marmette n'est pas, cependant, l'instigateur de cette mode, car dans ses *Mémoires*, Dumas père écrit que le général Dumas s'enorgueillissait de posséder, malgré sa taille, un pied de femme qui « faisait damner ses maîtresses », car il pouvait chausser leurs pantoufles. Et l'auteur des *Trois Mousquetaires* ajoute qu'il avait, lui aussi, « les pieds singulièrement petits pour sa taille ». Ces détails sont notés dans John Charpentier, *Alexandre Dumas*, Paris, Taillandier, 1947, p. 10 et 27).

36 *Loc. cit.*

français. Le mauvais prétendant est généralement moins bien dessiné que le héros mais par contre, ses traits dominants sont plus accusés et, par conséquent, il nous frappe davantage. Pour cette raison, il n'est jamais fade comme le personnage du jeune héros.

Le premier type de cette catégorie se nomme Loup-Cervier :

Il est âgé de vingt-cinq à trente ans, a l'une de ces figures sur lesquelles se peignent l'astuce, l'audace et les passions les plus farouches. Son regard sombre, ses traits contractés, les exclamations de colère qu'il laisse fréquemment échapper font voir qu'il n'a pas l'humeur des plus gaies et médite quelque coup dans l'ombre³⁷.

Il désire posséder Éva. Les raisons de son attitude sont multiples. Une chose est certaine, c'est qu'il n'agit pas par amour. Il est plutôt mené par l'esprit de vengeance à l'endroit des Français :

Chiens de visages pâles ! s'écria-t-il dans un accès de rage difficile à décrire. Vous avez massacré celle que j'aimais, vous avez tué mon frère, et mon sang coule en ce moment par vous : ce sang veut du sang ! Bientôt vos chevelures orneront les ceintures de nos guerriers et les chefs agniers boiront dans vos crânes desséchés³⁸.

C'est là un Indien qui ne nous semble pas d'une grande intelligence et qui agit sous l'impulsion de ses instincts.

Dans *François de Bienville*, l'ennemi qui se nomme Harthing est un personnage complexe et changeant. Au début du roman, il aime Marie-Louise et il serait prêt à l'épouser. Malheureusement, elle lui préfère Bienville. Devant le refus que lui oppose la jeune fille, son amour se transforme en un sentiment de haine. Nous doutons qu'à la fin du roman il se souvienne même qu'il ait aimé Marie-Louise. Cette transformation radicale nous semble invraisemblable. De toute façon, le personnage aurait gagné à être fouillé davantage.

Dans *l'Intendant Bigot*, l'ennemi du jeune héros c'est l'intendant lui-même. Jamais Marmette n'a tant chargé un personnage, jamais il n'a essayé de le rendre si odieux. Personnage historique, Bigot naît à Bordeaux le 31 janvier 1703. Le premier avril 1739, il est nommé premier ordonnateur à Louisbourg. En 1746,

³⁷ Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, p. 37.

³⁸ *Ibid.*, p. 103.

il occupe un haut poste dans l'administration, à La Rochelle. Deux ans plus tard, il débarque à Québec avec le titre d'intendant de la Nouvelle-France, poste qu'il va occuper jusqu'à la capitulation de Québec.

Marmette ne se contentera pas de nous raconter sa conduite déjà si chargée en fraudes et rapines de toutes sortes, ce qui était suffisant pour nous le rendre antipathique. Il lui prête encore deux initiatives qui ajoutent à sa bassesse : d'abord, l'enlèvement de l'héroïne du roman, Berthe Courcy de Rochebrune ; ensuite, cette trahison qui, selon Marmette, décida du sort de la colonie. Le romancier a encore cru bon d'ajouter un épilogue à son œuvre : il s'agit d'une narration des dernières années de Bigot. C'est là pure fantaisie. Car si l'histoire a appris à Marmette que Bigot a été incarcéré à la Bastille du 17 novembre 1761 jusqu'au 10 décembre 1763, date de son procès, que le jugement publié le 11 janvier 1764 l'avait condamné à une lourde restitution ainsi qu'à la prison³⁹, aucun autre détail n'était connu à l'époque, sur la fin de l'intendant.

Sur le plan physique, James Evil est moins défavorisé que les autres mauvais prétendants de Marmette. C'est un bel homme, grand, bien fait⁴⁰, même s'il a, lui aussi, les cheveux roux et même si son teint est « rouge ». Notons cependant qu'au cours du roman Marmette l'enlaidira en lui faisant trancher une oreille. Personnage capable d'une grande violence, il se montre, au naturel, froid et calculateur. Ainsi nous apparaît-il lorsqu'il provoque la condamnation de Marc. De même, lorsqu'il trame son mariage avec Alice. Moins cynique que Bigot, ou Evil, il vaut bien Harthing en bassesse et en trahison.

Celui qui joue le rôle du mauvais génie dans le *Chevalier de Mornac* manifeste une persévérance peu commune dans le mal. Non seulement il poursuit de sa haine et conduit à la mort madame de Richecourt, la mère de Blanche, mais encore il exerce sa haine sur cette dernière. C'est là, en quelque sorte, le sujet du roman.

Le physique, encore ici, annonce le moral :

[Il est] petit, gros, rouge de figure, de barbe et de cheveux. Sa bouche était épaisse et son nez camus. Ses yeux d'un gris sale lou-

39 E.Z. MASSICOTTE, sans titre, dans *B.R.H.*, vol. 11, p. 90.

40 Joseph MARMETTE, *La Fiancée du Rebelle*, p. 23.

chaient affreusement sous un front bas et ridé. Rien de franc ni d'ouvert dans ce vilain visage, qui ne trahissait au contraire que fourberie et méchanceté 41.

Puisque Blanche lui a refusé sa main, il essaie, pendant tout le cours du roman, de la perdre ainsi que son prétendant. Non content de l'accabler en Europe, il la suit en Amérique en se faisant passer pour un voyageur curieux d'étudier les mœurs indigènes. Il tente alors d'assassiner Mornac, cousin et fiancé de Blanche, et pour ce, suit le couple dans ses déplacements. Il sera finalement capturé, ainsi que Blanche et Mornac, par des Agniers qui les amèneront dans leur village. À cet endroit, il est adopté par une Indienne qui lui fait la vie dure. Il se lie d'amitié avec un chef de la tribu ce qui lui permettra de continuer à conspirer. Marmette nous apprend, à ce moment, que Vilarme avait aimé Blanche et sa mère, mais qu'il s'était mis à les détester et à les poursuivre de sa haine à partir du moment où il avait dû renoncer à l'espoir d'épouser l'une ou l'autre d'entre elles. Comme Bigot et Evil, Vilarme va payer ses mauvaises actions de son vivant, car la femme qui l'adopte, Corneille-Noir, le mènera à coups de bâtons. Il finira sa vie dans les tortures.

Nous nous rendons compte que tous ces personnages de traîtres se ressemblent. Laid au physique, ils tentent d'en arriver à leur fin par des moyens malhonnêtes. Malheureusement, ces procédés les desservent, car aucun d'entre eux ne réussit à réaliser ses désirs. Ils meurent victimes de leurs excès. Par son côté malfaisant et le rôle néfaste qu'il essaie d'exercer, ce personnage n'est pas sans nous rappeler, lui aussi, certaines créatures romantiques comme Ruy Gomez da Silva, dans *Hernani*, Guritan, dans *Ruy Blas*, et Javert dans les *Misérables*.

Les personnages principaux des romans de Marmette sont secondés par des acolytes. Ceux qui se rangent du côté des mauvais prétendants sont presque tous Indiens. Ils se nomment Aigle-Noir, Dent-de-Loup et Griffes d'Ours. Marmette a nettement manqué de mesure dans la création de ces derniers. À tous, il prête des intentions et fait exécuter des méfaits qui, par leur cruauté, sortent des limites de la mesure. Que penser de Griffes d'Ours, alias Main Sanglante, qui, dans le *Chevalier de*

41 Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, p. 21.

Mornac, immole aux mânes d'un frère tué, en les brûlant à petit feu, quatre-vingts hommes⁴² et qui, insatisfait, en massacre soixante autres de sa main ! Et que penser également des tortures qu'il fait endurer à Mornac et à Vilarme ? C'est aussi ce même Indien qui scalpe Jean Couture⁴³. Quant à Renard-Noir, tout gagné qu'il est au mode de vie et aux idées des Européens, il n'hésite pas, alors qu'il se rend à Montréal avec Blanche et Mornac, à se tailler quelques scalpes. La frustration de Marmette va s'exprimer par une agressivité, une cruauté qui s'accroît d'un roman à l'autre. Ainsi, dans le *Chevalier de Mornac*, des personnages sont livrés à la torture. Dans la *Fiancée du rebelle*, Gauthier tue tous les membres d'une famille. Sans compter que l'auteur abandonnera parfois ses personnages à des supplices assez inusités mais très révélateurs sur le plan de la psychanalyse. Que penser des malheurs de Cognard ? Blessé par une balle qui l'atteint en pleine poitrine, il tombe d'un deuxième étage sur la baïonnette d'un soldat qui passe !

C'est peut-être dans l'élaboration de ces personnages d'Indiens que Marmette a été le plus influencé par Fenimore Cooper. En effet, ceux-ci ne rappellent-ils pas les Magua, Mahtoree et Arrowhead⁴⁴ ? Sans doute, les Indiens existaient-ils dans la littérature française, depuis les récits des explorateurs des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, mais il y a loin des Indiens paisibles que ces œuvres décrivent aux personnages sanglants de Marmette. Ce dernier ne semble pas admettre l'existence du personnage du bon sauvage !

Mais il n'y a pas que les Indiens qui soient cruels et malhonnêtes. En effet, comment qualifier autrement la conduite de Sournois ? D'abord tout dévoué à son maître Bigot pour lequel il commet les pires méfaits, il n'hésite pas ensuite, malgré tout ce qu'il en a reçu, à le trahir auprès des Anglais et à essayer de le voler.

Heureusement, les méchants personnages ne sont pas les seuls à se faire aider d'acolytes. Il en est de même pour les honnêtes gens qui sont admirablement secondés par des serviteurs comme Fournier, Bras-de-Fer, Tranquille, ou encore par des

42 *Ibid.*, p. 12.

43 *Ibid.*, p. 42.

44 Frère STANISLAS, *op. cit.*, p. 130.

amis comme Lavigne ou Joncas. Le personnage de Fournier est sans doute l'un des plus représentatifs. Combien de fois, dans *Charles et Éva*, ne sauve-t-il pas de la mort son maître ainsi que la future épouse de ce dernier ? Mentionnons aussi Jean Lavigueur qui, dans *l'Intendant Bigot*, devient l'ange gardien de Raoul de Beaulac lors du séjour de ce dernier au régiment de La Roche-Beaucourt. C'est lui aussi qui l'empêche de se suicider. Quant au Tranquille de la *Fiancée du Rebelle* il sort des limites de la vraisemblance par la quantité de ses exploits.

En définitive, Marmette n'a su donner à aucun de ses personnages une philosophie et une psychologie propre. Ils se montrent faibles, dans leurs excès mêmes et peut-être à cause des déficiences de leur créateur. De plus, sauf quelques exceptions, ils nous apparaissent comme des abstractions sans attitudes personnelles. Quant aux acolytes, l'auteur les met en scène de façon trop épisodique pour nous les rendre présents. Peut-être aurait-il gagné à lire avec plus d'attention les grandes œuvres de la littérature romanesque.

Les influences littéraires

C'est sans grande préparation que Marmette s'aventure dans les voies du roman. À vrai dire, au moment de la rédaction de *Charles et Éva*, il n'a à peu près rien publié, et il n'a pratiquement rien ébauché non plus. Il ne s'est pas davantage penché sur l'étude des problèmes de la technique du roman. Il doit ses seules connaissances à des lectures qui, quoique nombreuses ne peuvent pallier à son inexpérience dans le domaine de l'écriture. En 1868, comme nous l'avons déjà écrit, Marmette a déjà lu la plupart des grands écrivains français, et pendant le reste de sa vie il essaiera de se tenir au courant de la production de son temps. Aussi, est-il difficile d'identifier les ouvrages qui ont pu le marquer. Notons, de plus, qu'il ne nous a guère aidé, ni par sa correspondance qui est muette sur ce sujet, ni par ses romans qui ne s'apparentent de près à ceux d'aucun écrivain. Tout au plus discerne-t-on ici et là quelques réminiscences. En faire le Fenimore Cooper^{44B} ou l'Alexandre Dumas canadien nous semble

44B) Frère STANISLAS, « *Joseph Marmette, le Cooper Canadien* », thèse de M.A., Université de Montréal, 1944, 132 p. Les parallèles que l'auteur établit sont assez simplistes. En suivant ses méthodes on pourrait admettre que Marmette a été influencé par tous les écrivains qui ont situé l'intrigue de leurs romans dans la forêt ou qui ont mis en scène des Indiens

beaucoup trop facile. Les influences subies sont, dans l'ensemble, très diverses et suffisamment assimilées pour n'être pas discernables au premier coup d'œil. Sans doute, ses Indiens ressemblent-ils à ceux du romancier américain ; sans doute le coffre-fort de Beaumanoir rappelle-t-il les mécanismes compliqués de certains romans de Dumas. Mais il reste qu'il a su puiser ailleurs. Ses idées sur l'attitude du noble ne rappellent-elles pas celles du Vigny de *Cinq-Mars* ? Quant aux héroïnes féminines, ne correspondent-elles pas, au physique, à celles que préfère le Chavigny d'un *Caprice* ? Et Mornac ne s'apparente-t-il pas à Robert Chevalier dit de Beauchêne ? Notons aussi que l'intrigue est semblable à celle de courtes nouvelles publiées dans le *Coin du feu, recueil de lectures amusantes et instructives*⁴⁵, revue hebdomadaire à laquelle le docteur Marmette était abonné et que la famille conservait.

Mais Marmette fut surtout marqué par les *Chouans* de Balzac. Il a retenu à peu près tous les défauts de cette œuvre. Il y a pris l'habitude d'interpeller le lecteur. De même, il emprunte au grand romancier ce goût pour les digressions moralisantes qui, aujourd'hui, font sourire, et pour les descriptions trop minutieuses qui font perdre le fil de l'intrigue. C'est encore l'influence des *Chouans* qui le pousse à renseigner le lecteur sur le comportement des personnages avant leur entrée en scène, ce qui nous ramène en arrière de plusieurs années. Marmette croit ajouter à la couleur locale en essayant de reproduire, dans les dialogues, la mauvaise prononciation et les tournures syntaxiques incorrectes des gens du peuple. C'est encore le cas dans les *Chouans*. Bien souvent, les personnages portent des surnoms qui définissent leur comportement ou mettent l'accent sur un défaut ou une qualité. Balzac les nomme Marche-à-terre, Clef-des-Cœurs et Beau-Pied. Marmette n'a pas hésité à faire de même. Et c'est pourquoi on retrouve dans son œuvre des personnages qui se nomment Tranquille, Sournois, ou encore, Renard-Noir, Aigle-Noir, Corneille-Noir, Dent-de-Loup, Griffes-d'Ours et Main Sanglante.

De plus, il serait difficile d'expliquer par le hasard cette similitude de construction entre les premières pages des *Chouans* et celles de *Charles et Éva*. Dans les deux cas, on décrit d'abord

⁴⁵ *Le coin du feu, recueil de lectures amusantes et instructives*, Imprimé et publié par Fréchette et cie. A paru du 21 novembre 1840 au 13 novembre 1841.

des soldats qui s'avancent en groupe. On nous explique pourquoi ils se sont réunis, on précise le but qu'ils poursuivent. Ensuite, on nous fait passer des explications de nature historique à l'intrigue proprement dite par la description de l'un des militaires qui deviendra le héros.

En définitive, il est assez difficile de savoir quelles sont les œuvres qui ont exercé une influence sur les romans de Marmette. Le problème est différent dans le cas des *Chouans* puisque les emprunts y sont plus nombreux et plus évidents. D'ailleurs, Marmette a dû être marqué de bonne heure par ce roman puisqu'il décrivait non pas des événements secondaires comme les aimaient certains romanciers, mais les grands faits de l'histoire, ceux que Marmette préférait. Sans compter qu'il se déroulait en partie dans des solitudes qui ne sont pas sans rappeler celles du Canada. Il est cependant regrettable que notre écrivain ait lu en amateur la production romanesque de son temps. Il aurait dû étudier en profondeur les techniques, les intrigues et les personnages. Historien plutôt que romancier, c'est surtout aux œuvres dans lesquelles il puise ses sources qu'il s'attarde.

Les sources

Un des grands problèmes que pose l'étude du roman historique, c'est celui de la recherche des sources de documentation. Chez Marmette, cela présente quelques difficultés. S'il nous est relativement aisé de retracer celles de *Charles et Éva*, celles des autres romans se révèlent plus obscures et plus nombreuses ; en effet, Marmette n'a jamais cessé de pratiquer la recherche historique. Il le faisait à la fois par goût et par métier.

La documentation de *Charles et Éva* est surtout tirée de Charlevoix, Garneau et Ferland. Les trois historiens, avec quelques variantes, racontent cette expédition en Nouvelle-Angleterre. Marmette suit Garneau⁴⁶ et Charlevoix⁴⁷ quant aux détails du trajet de Montréal à Corlar et du choix de ce village comme lieu de la première attaque des Canadiens. Il concilie Garneau⁴⁸ et Charlevoix⁴⁹ dans la description de Corlar⁵⁰. Quand les deux historiens diffèrent, il semble que

46 Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, Montréal, Lumen, 1945, p. 57-58.

47 François-Xavier de CHARLEVOIX, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, Pierre-François Giffart, 1744, tome II, p. 44.

48 François-Xavier GARNEAU, *Histoire du Canada depuis la découverte jusqu'à nos jours*, Québec, John Lovell, 1852, vol. I, p. 308-309.

49 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome II, p. 45-46.

50 Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, p. 61.

Charlevoix, le plus ancien, obtienne la préférence. Ainsi en est-il de la stratégie de l'attaque⁵¹ qui est conforme à la version de cet auteur⁵². Lorsque les trois historiens se complètent, le romancier les utilise tous ; ainsi pour dresser la liste des officiers de l'expédition⁵³. Parfois, l'historien fournit au romancier beaucoup plus qu'un détail. Et c'est ainsi que Marmette va même jusqu'à emprunter des expressions à Garneau. Comparons les deux textes qui suivent :

Garneau

Les Français après avoir reconnu la place, y *entrèrent sans bruit*, vers 11 heures du soir, par une grosse tempête de neige, et investirent toutes les maisons. *Ces hommes, couverts de frimas*, l'œil ardent, la vengeance au cœur, *ressembraient aux terribles fantômes des poésies du Nord*⁵⁴.

Marmette

En effet, il devait être effrayant à voir *ces hommes se glissant silencieusement* dans les rues *comme des fantômes et tout couverts de frimas*. On aurait dit une *légion d'esprits des ténèbres faisant une ronde nocturne*⁵⁵.

Le but de l'expédition⁵⁶ est celui que donne Charlevoix⁵⁷. Garneau fournit les détails sur le nombre d'hommes qui composaient la troupe⁵⁸. Les victimes se conduisent à peu près de la même façon chez Marmette⁵⁹ que chez Garneau⁶⁰. Sauf Charles Dupuis, les membres de l'expédition ont presque tous existé. Ce sont Nicolas d'Ailleboust de Manthet, Jacques Le Moyne de Sainte-Hélène, Pierre Le Moyne d'Iberville, Jean Vincent Le Ber du Chêne, Jacques Testard de Montigny, Pierre Le Gardeur de Repentigny que d'autres appellent Arpentigny ou Repentigny de Montesson, Bonrepos, La Brosse et René Boucher de La Perrière. Si Marmette est fidèle à la liste de Charlevoix⁶¹, il la complète par celles de Garneau et de Ferland. Quant au personnage de

51 *Ibid.*, p. 71-72.

52 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome III, p. 66.

53 *Ibid.*, tome III, p. 63.

François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, vol. I, p. 308.

Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *Cours d'histoire du Canada*, Québec, Augustin Côté, 1861, vol. I, p. 198.

54 François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, vol. I, p. 309.

55 Joseph MARMETTE, *Charles et Eva*, p. 72.

56 *Ibid.*, p. 26.

57 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome III, p. 69.

58 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 26.

59 *Ibid.*, p. 89.

60 François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, vol. I, p. 309.

61 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome II, p. 63.

Charles Couillard-Dupuis, il a été inventé de toutes pièces, puisque le premier Couillard-Dupuis, Paul, enfant de Louis Couillard et de Marie Fortin, ne fut baptisé que le 8 septembre 1707, c'est-à-dire 17 ans après l'attaque de Corlar⁶². Marmette puise ici dans les souvenirs de son enfance puisque les Couillard-Dupuis étaient seigneurs d'une partie de Montmagny.

Les sources de *François de Bienville* sont plus diverses. Marmette emprunte à Garneau⁶³ ses données topographiques sur Québec ; à Charlevoix⁶⁴ et à Ferland⁶⁵ les détails du siège de Québec. La sœur Juchereau de Saint-Ignace⁶⁶ fournit les éléments de la promenade de l'émissaire anglais à travers les rues de Québec et ceux de la capture du pavillon du navire-amiral anglais. La description du château Saint-Louis est tirée de Bacqueville de la Potherie⁶⁷, les notes sur la famille Frontenac proviennent d'une étude en partie inexacte d'Alfred Garneau⁶⁸, et les causes de l'échec de Phipps sont celles que mentionne La Hontan⁶⁹. L'auteur doit à l'abbé Casgrain des renseignements sur le nom et le comportement de l'émissaire anglais⁷⁰. Il a encore consulté le récit du voyage de Per Kalm⁷¹, les *Travaux de Mars*⁷² d'Alain Manesson-Mallet, et l'*Histoire de la vie privée des Français*⁷³ de Le Grand d'Aussy. Quant aux mœurs indiennes et à tout ce qui a trait aux indigènes, il en aura puisé la connaissance dans Sagard⁷⁴ et dans Charlevoix. Il en avait d'ailleurs transcrit des passages dans ses cahiers⁷⁵. De même, a-t-il fréquenté les *Relations* ainsi que le *Journal* des Jésuites.

62 Azarie COUILLARD-DESPRÉS, *La première famille française au Canada*, Montréal, Imprimerie de l'École catholique des sourds-muets, Mile-End, 1906, p. 294-300.

63 François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, vol. I, p. 322-323.

64 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome II, p. 76-83.

65 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, vol. II, p. 220-229.

66 Juchereau de SAINT-IGNACE, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Montauban, Jérôme Légiér, s.d., p. 322-324.

67 Claude-Charles BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Paris, Ninon et Didot, 1722, vol. I, p. 242-243.

68 Alfred GARNEAU, *Les Seigneurs de Frontenac*, dans *La Revue Canadienne*, vol. 4 (1867), p. 136-152.

69 Louis-Armand de LOM D'ARCE, baron de LA HONTAN, *Nouveaux voyages de M. le baron de La Hontan*, tome I, p. 211-218.

70 Les détails qui lui furent transmis lors de conversations avec l'abbé Casgrain sont presque tous faux. Soulignons en passant que l'émissaire ne se nommait pas Harthing, mais Thomas Savage. Cf. B.R.H., vol. XIV, p. 287.

71 Per KALM, *Travels into North America*, London, T. Lowndes, 1772, 2 vol.

72 Alain MANESSON-MALLET, *Les Travaux de Mars*, Paris, D. Thierry, 1684, 3 vol.

73 Pierre-Jean-Baptiste le GRAND D'AUSSY, *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, P.-D. Pierre, 3 vol.

74 Gabriel SAGARD-THÉODAT, *Histoire du Canada*, Paris, Tross, 1866, 4 vol.

75 Joseph MARMETTE, *Cahier*, ASQ-FM, Polygraphie, 228-9.
Joseph MARMETTE, *Cahier*, ASQ-FM, Polygraphie, 228-1.

Quelques erreurs méritent d'être mentionnées. Ainsi, le cœur de Frontenac ne fut jamais envoyé à sa femme qui ne put donc pas le refuser et prononcer le mot qu'on lui prête⁷⁶. Marmette se fait l'écho d'une légende qui avait cours à l'époque. Le nom de l'émissaire anglais n'était pas Harthing⁷⁷. On l'ignorait, en 1870. La publication, en 1902, de la relation de l'expédition faite par le révérend John Wise, aumônier militaire de l'expédition nous l'a appris. Il s'appelait Thomas Savage.

Jamais Marmette n'a autant étudié l'histoire du Canada, n'a autant effectué de recherches qu'au moment de la rédaction de *l'Intendant Bigot*. Il savait sans doute qu'il mettait en scène des personnages historiques très célèbres et que, surtout, il situait son action à une des époques les plus connues de l'histoire du Canada, celle de la Conquête. Peut-être aussi parce que Bigot, le véritable ou le légendaire, est resté présent à la mémoire des Canadiens. De toute façon, la correspondance du romancier, à l'époque, dénote ses préoccupations. C'est ainsi que dans une lettre à Alfred Garneau⁷⁸ il s'inquiète du sort de Bigot après son procès. Nous sommes beaucoup mieux renseignés depuis que M. Jehan-Éric Labignette a découvert et publié, en 1963, l'acte de décès de Bigot⁷⁹. Dans la même lettre à son beau-frère, il craint, à cause de son ignorance du sujet, que son roman ne soit absolument historique. Et Garneau de lui répondre :

En effet, est-il possible qu'un roman soit partout *absolument* historique ? — Cette question te fait sourire. A ton tour tu me demandes si l'histoire elle-même est d'une fidélité bien irréprochable ? Je te répondrai par ces propos de Chateaubriand : « Les historiens mentent un peu plus que les poètes ». Rassurons-nous tous les deux derrière l'auteur des *Etudes historiques*⁸⁰.

La description de Québec, au moment du siège, s'inspire du *Journal* de Jean-Claude Panet⁸¹. L'arrivée de la flotte anglaise⁸²

⁷⁶ Ernest MYRAND, sans titre, dans B.R.H., vol. VIII, p. 98-110.

⁷⁷ Sans auteur, sans titre, dans B.R.H., vol. XIV, p. 287.

⁷⁸ Joseph Marmette à Alfred Garneau, 30 août 1871, ASQ-FM, Polygraphie, 219-115.

⁷⁹ Jehan-Éric LABIGNETTE, *Recherches en Suisse sur François Bigot dernier intendant du Canada (1703-1778)*, dans R.A.P.Q., vol. 41 (1963), p. 203-207.

⁸⁰ Alfred Garneau à Joseph Marmette, 21 juillet 1871, ASQ-FM, Polygraphie, 220-114.

⁸¹ Jean-Claude PANET, *Siège de Québec en 1759*, dans *Historical Documents published by the Literary and Historical Society*, 4e série, 1875, 31 p.

⁸² Joseph MARMETTE, *L'Intendant Bigot*, Montréal, Desbarats, 1872, p. 24.

est décrite dans Ferland⁸³. Il puise⁸⁴ dans l'*Histoire de l'île d'Orléans* de Turcotte⁸⁵ ses notes sur le comportement de Wolfe à cet endroit. Les notes sur les fortifications de Québec⁸⁶ sont tirées en partie de Knox⁸⁷. C'est dans le même ouvrage⁸⁸ qu'il se renseigne sur la stratégie anglaise⁸⁹. Les mouvements des troupes le long de la rivière Montmorency⁹⁰ proviennent de Garneau⁹¹ et Ferland⁹². La description du bombardement de Québec⁹³ et de l'incendie de la basse-ville, les 8 et 9 août, rappelle ce qu'en dit Garneau⁹⁴. Ferland⁹⁵ lui fournit les éléments de la remontée des navires vers la rivière Etchemin⁹⁶. Il met à contribution Garneau⁹⁷, Ferland⁹⁸ et Claude Panet⁹⁹ dans la description du débarquement à Montmorency¹⁰⁰. Le ravitaillement de Québec¹⁰¹ était abondamment raconté dans Garneau¹⁰². Il se base sur Ferland pour rédiger les passages du roman qui racontent la retraite de Boullamaque¹⁰⁴. Enfin, Marmette réussit à décrire l'état de Québec après le siège¹⁰⁵ en s'inspirant des dessins de Richard Short.

Il est assez difficile de savoir où Marmette a puisé ses renseignements sur le personnage de Bigot. C'est à Garneau¹⁰⁶, en tout cas, qu'il emprunte ses détails sur l'accusation portée contre l'intendant et ses complices.

L'*Intendant Bigot* n'est pas exempt d'erreurs historiques. Nous nous contenterons d'en mentionner une qui nous semble d'importance. Le château de Beaumanoir où se déroule une bonne partie de l'action et que Marmette dit appartenir à Bigot,

83 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, tome II, p. 572.

84 Joseph MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 35.

85 L.-P. TURCOTTE, *Histoire de l'île d'Orléans*, Québec, Le Canadien, 1867, 164 p.

86 Joseph MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 36.

87 John KNOX, *An historical Journal of the campaign in North America for the years 1757, 1758, 1759 and 1760*, London Printed for the Author and sold by W. Johnston, 1769, vol. I, p. 317-32.

88 Joseph MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 36.

89 John KNOX, *op. cit.*, vol. I, p. 3.

90 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 40.

91 François-Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, vol. II, p. 301-314.

92 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, tome II, p. 572-573.

93 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 41.

94 François-Xavier GARNEAU *op. cit.*, tome II, p. 306.

95 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, tome II, p. 573.

96 Joseph MARMETTE, *l'Intendant Bigot*, p. 48.

97 François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, p. 309-312.

98 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, tome II, p. 573-575.

99 Jean-Claude PANET, *op. cit.*, p. 18-20.

100 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 43.

101 *Ibid.*, p. 53.

102 François-Xavier GARNEAU, vol. II, p. 331.

103 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, tome II, p. 563-567.

104 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 59.

105 *Ibid.*, p. 82.

106 François-Xavier GARNEAU, *op. cit.*, vol. II, p. 362.

n'a jamais été la propriété de ce dernier¹⁰⁷. Il est même possible que Bigot ne se soit jamais rendu à l'endroit que décrit le romancier. Ce dernier verse dans la légende, sans doute influencé par un récit d'Amédée Papineau intitulé *Caroline, la jeune Algonquine*¹⁰⁸ et par plusieurs nouvelles qui se situent dans le même décor. Quelques-unes ont été publiées par Hawkins en 1844¹⁰⁹. En fait, il doit s'agir de la maison de campagne que l'intendant Bégon s'était fait construire.

Pour être moins nombreuses, les sources de la *Fiancée du Rebelle* n'en sont pas moins importantes. Marmette tire de Garneau et de Ferland son tableau de la situation militaire et politique du Canada, au moment de l'invasion américaine. Les péripéties du duel de Marc Évrard et de James Evil¹¹⁰ rappellent celles du duel de Pierre de Sales-Laterrière¹¹¹. D'ailleurs, Marmette fait allusion aux *Mémoires* de ce dernier. Les détails sur la stratégie de l'armée américaine ainsi que les mouvements de troupes autour de Québec proviennent de diverses sources. Nous nous en tiendrons aux deux principales. Ce sont le *Journal*¹¹² de Badeaux et l'*Album du Touriste*¹¹³ de James Le Moine. Les détails sur l'état des fortifications et la disposition des troupes anglaises au moment du siège proviennent de *Picture of Quebec*¹¹⁴ de Hawkins, ainsi que de journaux comme ceux de Badeaux et de De Lorimier. Ils avaient été publiés dans *Historical Documents* de la Quebec Literary and Historical Society¹¹⁵. Quant au *Journal* de Berthelot¹¹⁶, qui renseigne surtout sur les mouvements de troupes autour de Montréal et de Trois-Rivières, il a été publié dans la même collection.

Dans le *Chevalier de Mornac*, les emprunts sont plus rares, et pour cause ; le roman ne se déroule pas au moment d'une

107 F.-X. MAHEUX, sans titre, dans *B.R.H.*, vol. 9, p. 194.

108 James HUSTON, *Le répertoire national, 1848*, Montréal, Lovell et Gibson, 1848, vol. I, p. 359-365. La première édition est datée de 1837.

109 Alfred HAWKINS, *The Quebec Directory and Strangers, Guide to the City and Environs, 1844-45*, Québec, Cohen, 1844, 252 p.

110 Joseph MARMETTE, *La Fiancée du Rebelle*, dans la *Revue Canadienne*, vol. 12 (1875), p. 30-33.

111 Pierre de SALES-LATERRIÈRE, *Mémoires et Traverses*, Québec, Imprimerie de l'Événement, 1873, 271 p.

112 Jacques BADEAUX, *Journal*, dans *Historical Documents* published by the Literary and Historical Society, 4e série, 1875.

113 James LE MOINE, *L'Album du Touriste*, Québec, Augustin Côté, 2e édition, 1872, p. 15.

114 Alfred HAWKINS, *Picture of Quebec*, Québec, for the proprietor, by Neilson and Cowan, 1834, p. 422-441.

115 *Historical Documents* published by the Literary and Historical Society, 4e série 1875.

116 *Ibid.*

grande bataille, mais plutôt pendant des escarmouches que l'histoire n'a pas retenues, si elles eurent vraiment lieu. Aussi, les emprunts à l'histoire vont-ils servir à décrire la ville de Québec où s'amorce l'action. Marmette prétend se fonder¹¹⁷, pour décrire les principales habitations de Québec, dont celles de Monseigneur de Laval et du conseiller Ruelle d'Auteuil, sur une carte de la ville datant de 1660. Quant à ses pages sur le fort Huron situé en haut de la côte de la Montagne¹¹⁸, et sur le château Saint-Louis¹¹⁹, il a pu les prendre à maints endroits. La description générale de Québec¹²⁰ provient de Ferland¹²¹. À propos des événements qui se déroulent à Saint-Thomas, il affirme¹²² s'être fondé sur un manuscrit intitulé *Mémoires touchant la paroisse de Saint-Thomas, Pointe-à-la-Caille, etc.* qui était alors en possession de Madame Patton, la seigneuresse de la Rivière-du-Sud, et rédigé par un curé de l'île aux Grues. Parmi les autres sources, il mentionne un manuscrit rédigé par l'abbé François de Crépeuil et que possédait l'abbé Casgrain.

Marmette a puisé dans un grand nombre d'ouvrages. C'est indéniable. Mais nous doutons qu'il ait toujours su tirer tout le parti possible de cette abondante documentation. Sans compter qu'il n'a pas toujours réussi à se dégager de ses sources. Cependant, il serait injuste de ne pas noter une évolution. Dans *Charles et Éva*, l'époque est recréée par des descriptions de costume et par l'énumération des membres de l'expédition. Marmette note aussi certains détails stratégiques. Mais cela reste nettement insuffisant. Dans *François de Bienville*, il décrit certains coins de Québec ; de même, il va s'attarder aux détails du siège, à la stratégie de Phipps, aux mouvements de troupes, à quelques habitudes des habitants. Et c'est déjà un progrès appréciable. Dans *l'Intendant Bigot*, il utilise davantage ses sources. Marmette va s'attarder à la description des maisons, à celle de leur intérieur comme de leur extérieur. Ainsi en est-il de Beaumanoir, du château de l'intendant, de la maison de Madame Péan et du château Saint-Louis. Marmette s'attarde aussi à décrire la ville, au moment du siège, le comportement de sa population, l'attitude

117 Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, typographie de *L'Opinion publique*, 1873, p. 7.

118 *Ibid.*, p. 11.

119 *Loc. cit.*

120 *Ibid.*, p. 8.

121 Jean-Baptiste-Antoine FERLAND, *op. cit.*, tome II, p. 37.

122 Joseph MARMETTE, *op. cit.*, p. 30.

de Wolfe, le bombardement de la ville, son incendie, la stratégie des troupes, le débarquement, la retraite des armées françaises et, enfin, le procès de Bigot et sa condamnation. Ce sont là autant d'éléments susceptibles de recréer l'atmosphère. Et sous cet angle, ce roman nous apparaît comme la meilleure réussite de Marmette. Dans la *Fiancée du Rebelle*, l'auteur décrit Québec et l'attitude de la population, un peu comme il l'avait fait dans *François de Bienville*. Mais il n'atteint pas à la qualité de *l'Intendant Bigot*. Dans le *Chevalier de Mornac* les descriptions sont moins nombreuses et aussi moins susceptibles de recréer l'atmosphère de l'époque ; l'action se déroule surtout en pleine forêt. Il y a bien, au début, la description de Québec et, à la fin, celle des villages agniers, mais cela nous semble insuffisant.

En définitive, même si, chez Marmette, l'usage des sources marque un progrès d'un roman à l'autre, il reste que, sauf dans *l'Intendant Bigot*, le romancier ne s'est pas montré capable de les dominer. Dans l'ensemble, toutes ses références historiques ne sont pas intégrées au corps du roman. Elles nous apparaissent comme autant de textes intercalés ici et là.

Le style

Dans les trois derniers romans historiques de Marmette, le métier de l'écrivain s'affirme. Si l'intrigue demeure toujours la même, les personnages sont mieux campés, leur attitude est plus naturelle et ils évoluent dans un décor mieux conçu. Mais ces éléments ne peuvent seuls contribuer au succès d'une œuvre. Celle-ci doit compter sur bien d'autres éléments. Le style nous semble d'une grande importance. Chez Marmette, il est déficient.

La phrase nous apparaît lourde, dans l'ensemble. Parfois, on y trouve un abus de propositions relatives, ce qui dénote un manque de facilité et d'aisance. Parfois aussi, Marmette accumule nombre de détails dans une même phrase, ce qui oblige à effectuer des prouesses qui ne sont pas toujours réussies. Marmette n'emploie jamais, ou à peu près, l'inversion, que ce soit dans les dialogues des personnages ou les descriptions. La phrase est toujours construite de la même façon. On retrouve, dans le même ordre, le sujet, le verbe et le complément, ce qui ne laisse pas d'être monotone. De même, à part la comparaison, il n'a recours à aucune figure de style. Mentionnons encore que la

langue est pauvre ; les noms, s'ils sont bien choisis, sont rarement assortis d'une épithète ou d'une périphrase évocatrices et susceptibles d'étoffer la phrase.

Parfois, lorsqu'il veut rendre ses personnages agréables, Marmette se montre plus prodigue de qualités ; il donne même dans le ridicule à certains moments. C'est ainsi qu'à propos de Blanche de Richecourt, il mentionne les

abondants cheveux noirs, artistement frisés [qui] après s'être joués sur le sommet du front et sur les tempes en arabesques capricieuses où l'art se montrait pourtant, jaillissaient en cascades et s'en allaient ruisseler sur les épaules ¹²³.

Au milieu de l'action, il nous décrit ainsi Couillard-Dupuis :

Le sabre d'une main, un pistolet de l'autre, il était beau à voir notre héros, la figure noircie de poudre et les yeux semblables à deux charbons ardents ¹²⁴.

Par contre, Marmette n'est guère moins prodigue lorsqu'il s'agit de noircir un personnage malhonnête. Et c'est ainsi qu'il voit Vilarme :

[Il est] petit, gros, rouge de figure, de barbe et de cheveux. Sa bouche était épaisse et son nez camus. Ses yeux d'un gris sale louchaient affreusement sous un front bas et ridé. Rien de franc ni d'ouvert dans ce vilain visage, qui ne trahissaient au contraire que fourberie et méchanceté ¹²⁵.

Dans la conversation, les personnages emploient un langage identique. Bien qu'ils appartiennent pour la plupart au même milieu, ils auraient quand même dû user de tournures qui témoignent de l'originalité du caractère. Malheureusement, tel n'est pas le cas. Seul le langage des Indiens fait exception. Dans le but de le rendre typique, Marmette emploie un vocabulaire et des tournures qui avaient été mises à la mode depuis longtemps. Voici, par exemple, comment s'exprime Loup-Cervier, dans *Charles et Éva* :

123 Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, Montréal, *L'Opinion publique*, 1873, p. 20.

124 Joseph MARMETTE, *Charles et Éva*, Montréal, Lumen, 1945, p. 85-86.

125 Joseph MARMETTE, *Le Chevalier de Mornac*, *op. cit.*, p. 21.

Chiens de visages pâles!... Bientôt vos chevelures orneront les ceintures de nos guerriers et les chefs agniers boiront dans vos crânes desséchés¹²⁶.

En définitive, Marmette n'a pas pu enrichir des ressources de son style une œuvre déjà déficiente. Et pourtant, nous savons combien cet apport aurait pu être utile.

Conclusion

Dans ses romans, Marmette s'est permis des invraisemblances et a commis quelques erreurs mais il ne faut pas lui en tenir rigueur. N'oublions pas que le roman historique et le roman d'aventures, à l'époque, n'en étaient pas exempts. Nous nous contenterons de noter les principales. Mornac, à peine remis de ses tortures et sa fiancée, encore toute affaiblie par une récente maladie, effectuent à pied et en quelques jours le trajet entre le lac Champlain et Montréal. Dent-de-Loup et Harthing, malgré les sentinelles en alerte, pénètrent ou sortent très facilement de la ville de Québec qui est assiégée. Les grilles mécanisées de Beaumanoir et le système de pistolets automatiques installés par Bigot nous semblent un peu trop perfectionnés pour l'époque. L'évasion de Berthe est surprenante. Et dans le *Chevalier de Mornac*, le tremblement de terre et ses effets relèvent du merveilleux.

Cependant, il est possible de discerner une évolution à travers les cinq romans de Marmette. Sans doute l'intrigue est-elle sensiblement la même ; sans doute les personnages se ressemblent-ils tous, mais le décor se transforme peu à peu ; il devient à la fois plus savant et moins livresque. Les romans se compliquent d'événements secondaires qui, parfois, nous font mieux saisir l'intrigue principale. Ainsi, comment pourrions-nous comprendre l'intérêt soudain que Lisette porte aux événements, dans la *Fiancée du Rebelle*, si nous ne savions qu'elle aime Tranquille, le valet de Marc Évrard ? De même, les personnages sont mieux campés. Si ceux de *Charles et Éva*, et aussi ceux de *François de Bienville* sont fades, ceux des derniers romans nous semblent plus vivants. On pourrait en dire autant de leur façon de s'ex-

126 Joseph MARMETTE, *Charles et Éva*, op. cit., p. 103.

primer. Et cette évolution est sensible non seulement chez les personnages principaux, mais aussi chez les autres.

Sans doute, l'œuvre de Marmette est-elle relativement médiocre. Il serait cependant inopportun de la condamner. Elle se situe au début de la production littéraire québécoise. En 1868, qu'a-t-on publié dans le genre romanesque? Moins de dix romans qui, sauf les *Anciens Canadiens*, *Jacques et Marie* et *Charles Guérin* sont bien inférieurs à ceux de Marmette. Sans compter que ces cinq romans représentent l'effort le plus considérable fait jusqu'à ce moment par un romancier canadien. D'ailleurs, à part Laure Conan, il faudra attendre bien des années pour qu'un auteur du pays atteigne à ce nombre d'œuvres et, sans aucun doute, à cette qualité.

LES DERNIÈRES ŒUVRES

Après la parution de son cinquième roman historique, Marmette ne cesse pas de publier. Son labeur n'est cependant pas aussi soutenu car, au lieu d'œuvres nouvelles, il va surtout livrer au public des extraits de ses écrits antérieurs. Parfois il se servira, aussi, de notes inutilisées. Mais rares sont, à cette époque les productions originales.

Cette carence n'est pas, comme on pourrait le croire, l'effet de la paresse ou d'une certaine désaffection en face de la littérature. Il faut plutôt en voir les causes ailleurs : Marmette est accaparé par son travail de fonctionnaire ; la maladie et les voyages le privent de loisirs précieux et nécessaires. Aussi, faut-il l'avouer, il est en butte à l'hostilité d'une femme à qui, bientôt, une belle-mère viendra prêter main-forte. Pareil climat n'est guère propice à la création littéraire.

Marmette aurait mieux fait de ne rien publier. À part *À travers la vie*, les œuvres postérieures à *La fiancée du rebelle* n'ajoutent rien à sa renommée. Elles nous poussent à croire que l'auteur a voulu monnayer son talent. Sans doute, cette impression n'est pas entièrement fautive quand on considère sa situation financière et les coutumes alors en usage chez les écrivains.

En 1877, Marmette publie *Le Tomahawk et l'Épée*. C'est un mince ouvrage qui se compose de deux études. La première, intitulée *Le Tomahawk*, porte sur la dispersion des Hurons par les Iroquois et elle est extraite du *Chevalier de Mornac*. La deuxième, intitulée *L'Épée*, reproduit la description du siège de Québec par Phipps que l'on retrouve dans *François de Bienville*.

L'année suivante, Marmette publie *Héroïsme et Trahison*. L'auteur se montre ici plus original, car la première partie, intitulée *Héroïsme* est inédite. Elle raconte l'aventure de Madeleine de Verchères. Mais Marmette suit de trop près l'un des deux récits que l'héroïne elle-même fit de son exploit et dans lequel elle exagère singulièrement son rôle. Marmette pêche par naïveté et cette œuvre ne saurait être consultée avec profit. La deuxième partie, qui s'intitule *Traîtres et Braves*, reproduit les passages historiques de l'*Intendant Bigot* auxquels s'ajoutent certains éléments empruntés à l'étude intitulée *Bigot et sa cour* publiée en 1876.

En 1878, paraissent *Les Machabées de la Nouvelle-France*. Il s'agit d'une narration sans prétention destinée à rappeler les exploits d'une famille qui a joué un rôle considérable sous le régime français, les Le Moyne de Longueuil. Marmette, encore une fois, veut édifier le lecteur, et nous croyons qu'il atteint son but. Après avoir décrit Ville-Marie et nous avoir fait part des craintes et des appréhensions des habitants devant la menace iroquoise, Marmette fait entrer en scène Charles Le Moyne. Puis, nous suivons le futur seigneur de Longueuil dans toutes ses périlleuses entreprises. Ses fils prennent la relève et nous assistons tour à tour aux exploits de l'aîné, Charles, et des cadets. Marmette s'attache surtout aux plus célèbres d'entre eux : Bienville, Iberville, Maricourt et Sainte-Hélène. L'action se termine en 1768, avec la mort du dernier survivant¹. Sans doute l'auteur s'est-il servi d'extraits de *François de Bienville*, mais il a poussé plus loin ses recherches. Il a cru bon de consulter Dollier de Casson, Faillon, Garneau et Ferland, autant d'historiens qu'il avait déjà mis à profit. De même, il s'est inspiré, comme il l'indique², de manuscrits comme le *Journal de M. Baudoin*, récit d'un missionnaire qui fit partie de l'expédition de D'Iberville en 1696 et 1697. Malheureusement, nous ne savons pas où Marmette a pu consulter ces textes. À ce moment, il n'a pas encore commencé son travail d'archiviste ; l'abbé Casgrain les lui a peut-être fournis.

Le Canada et les Basques paraît en 1879. Il s'agit d'une plaquette de 28 pages préfacée par le comte de Premio-Real,

1 Joseph MARMETTE, *Les Machabées de la Nouvelle-France*, Québec, Léger Brousseau, 1878, p. 175.

2 *Op. cit.*, p. 12.

consul de France à Québec, et qui se compose de trois études écrites respectivement par Faucher de Saint-Maurice, Nazaire LeVasseur et Joseph Marmette. Le volume a pour but de réfuter des allégations faites par Francisque Michel sur la découverte de l'Amérique. Les trois collaborateurs ne réussissent pas à confondre leur adversaire. Ils ne connaissent pas suffisamment l'époque et leurs affirmations sont trop souvent gratuites.

L'année 1891 fut plus fertile que les précédentes. En effet, Marmette publie *Récits et Souvenirs*. La première partie se compose de deux nouvelles intitulées *Le dernier boulet* et *Kirouet et Cantin*. La première de ces nouvelles avait déjà paru, en 1885, dans les *Procès-verbaux et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, ainsi que dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes* de la même année. Elle raconte une histoire qui se situe au moment du siège de Québec : Jacques Brassard prend part au combat, comme canonnier. Son père va le rejoindre, ainsi que sa femme et son fils. Un boulet ennemi frappe mortellement Jacques Brassard et son père qui mourront sous les yeux de la jeune femme et de l'enfant. La seconde, intitulée *Kirouet et Cantin*, est originale. Pierre Kirouet³, jeune homme pauvre, ne peut, à cause de sa condition sociale, épouser Hélène Gérard. De là son désir de faire fortune et de la demander ensuite en mariage. Dans ce but, il fonde, avec Louis Cantin, un commerce qui devient vite prospère. Au moment où il s'apprête à demander la main d'Hélène, il apprend qu'elle est déjà fiancée. C'est le début de la déchéance. Kirouet mourra poitrinaire et complètement ruiné.

Nous avons vu que les intrigues des cinq romans de Marmette sont quasi identiques. Celles des nouvelles intitulées *Dernier Boulet* et *Kirouet et Cantin* sont différentes. S'agit-il de la part de Marmette, d'une volonté de se renouveler ? Nous ne croyons pas. Il semble plutôt qu'il se soit rendu compte que l'intrigue de ses romans était trop compliquée pour convenir à des œuvres plus courtes.

La première partie des *Récits et Souvenirs* se termine par une étude intitulée *Bigot et sa cour* qui avait paru dans *L'Opinion*

³ Marmette songeait peut-être, en créant ce personnage, à un marchand de Saint-Gervais de Bellechasse, Quirouet, qui siégea du côté des patriotes, au début du XIXe siècle, et fut, vers 1825, acculé à la faillite (voir *R.A.P.Q.* vol. 34-35 (1953-55), p. 246, 253 et 317).

publique de 1876. Elle s'inspire du roman portant sur le même personnage. Marmette y a cependant ajouté certains détails sur les déplacements de Bigot, la vie mondaine à Québec, Trois-Rivières et Montréal, qui sont empruntés à un manuscrit de Franquet conservé aux archives du ministère de la Guerre, à Paris, et dont une copie faite par P.-L. Morin, en 1854, avait été déposée à la bibliothèque du Parlement canadien⁴. L'auteur emprunte au même texte ses détails sur les personnages importants de l'époque. Cette étude n'apprend rien à ceux qui ont lu Franquet. Elle est même assez mal construite, puisque Marmette n'a fait que suivre la narration de Franquet et l'on sait que celui-ci notait ses observations au hasard de ses voyages.

Dans la deuxième partie de l'ouvrage, Marmette a publié, soit en entier soit en partie, des articles parus dans *l'Opinion publique* de 1882, 1883 et 1884, ainsi que dans les *Procès-verbaux et comptes rendus de la Société Royale du Canada* de 1884 et 1888. Ces articles racontent des épisodes de ses voyages aux États-Unis et en Europe. Les titres en sont : *De Windsor à Saint-Augustin, Washington, La vie à Saint-Augustin, M. Xavier Marmier, Un déjeuner chez M. Marmier, Un dîner chez M. Jules Claretie, Paris en liesse, Promenade dans Paris, Trois mois à Londres*.

L'année 1895 nous réservait pourtant une œuvre importante. Il s'agit d'un roman autobiographique resté inachevé et qui s'intitule *À travers la vie*. Quoique Marmette n'en ait rédigé que la partie portant sur les vingt premières années de son existence et qu'il s'y soit glissé certaines inexactitudes, *À travers la vie* demeure le meilleur témoignage que nous possédions sur l'enfance et l'adolescence de Marmette. Les autres documents qui datent de cette époque, surtout des lettres, sont peu nombreux. *À travers la vie* nous permet de reconstituer l'atmosphère du milieu familial, le mode de vie de notre personnage, ses occupations à Montmagny. C'est là aussi qu'il faut puiser les renseignements sur son séjour au Séminaire de Québec, sur les amis qu'il s'y fit, ainsi que sur les réunions de la « mansarde du palais ».

À la lecture de ce roman, l'on sent que Marmette n'oublia jamais les années passées à Montmagny. Elles sont pour lui synonymes de quiétude. En rédigeant ce roman, il répond à une

⁴ Joseph MARMETTE, *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, p. 63.

sorte de besoin. Cette évocation du passé lui permet d'oublier la dure réalité, ses soucis d'argent, l'éloignement de Marie-Louise, l'incompréhension de sa femme et la présence de sa belle-mère. De plus, *À travers la vie* nous semble assez révélateur de l'attitude de Marmette envers sa femme. S'il narre avec une certaine complaisance ses fréquentations avec Charlotte de Martigny et avec Emma Nault ; s'il décrit les chagrins profonds qu'il éprouva au moment des ruptures, il ne fait nulle part mention de Joséphine Garneau. Et nous savons, par les brouillons retrouvés par Louis Fréchette, que l'auteur avait l'intention de faire mourir ce personnage principal qui est lui-même, à peu près au moment où, dans la réalité, il rencontra celle qu'il devait épouser. Comment interpréter ce silence ? Refusait-il par délicatesse d'évoquer leurs amours ? Nous y voyons plutôt l'expression d'une vengeance teintée de mépris envers celle qui ne sut jamais le comprendre.

Si on fait exception de ce roman autobiographique, les œuvres de cette époque de la vie de Marmette reflètent la même discrétion que les productions antérieures. En effet, l'auteur ne se livre pas davantage et nous devons déplorer que, par exemple, dans la narration de ses rencontres avec des écrivains comme Anatole France, Xavier Marmier ou Jules Claretie, il ne nous ait pas tout au moins renseigné sur l'attitude de ses interlocuteurs en face des problèmes qu'ils ont discutés. Il ne nous indique pas non plus leurs sujets de conversation. Ce mutisme ne laisse pas de nous décevoir.

Marmette met à profit, dans ses essais historiques, les mêmes sources que celles dont il s'était servi dans ses romans. À l'occasion, et surtout après 1882, il a pu se fonder sur des documents que ses fonctions l'obligeaient à lire. Mais nous estimons qu'il eût pu en profiter bien davantage.

L'effort de Marmette, dans cette période de sa carrière littéraire, serait assez faible s'il ne se fût soldé par *À travers la vie*. N'eût été cette œuvre, la carrière de l'écrivain se serait pour ainsi dire terminée avec la parution, en 1875, de *La Fiancée du Rebelle*. Nous ne pouvons cependant que déplorer le fait que Marmette n'ait pu, après la publication de ce roman, continuer sa production d'œuvres d'imagination. Bien sûr, l'expérience qu'il avait accumulée lui fut utile au moment de la rédaction d'*À travers la vie*. Mais il aurait pu en faire un bien meilleur usage s'il avait pu

écrire un sixième roman historique dégagé cette fois des idées aberrantes de l'École littéraire de Québec.

Il n'est pas de la vie et de l'œuvre de Joseph Marmette des
indépendance sans notes.

Quand tout son existence, Marmette n'a cessé de déplorer
la déposition de sa mère et l'époque heureuse de son enfance à
Saint-Thomé. Cette attitude explique ses comportements. Il
fut victime d'une erreur de jugement, entraîna une
trop grande influence sur le caractère de son fils. De là, ce
désaccord qui l'empêcha de lui lorsqu'elle mourut. Et c'est un vain
qu'il tenta de s'efforcer par la suite.

CONCLUSION

Improbable d'effrayer le monde, il cesse de s'abriter derrière
un fils capable de le protéger. C'est ce qui explique sa présence
pour les jeunes filles autocrates et son rapide mariage. Espérons
seulement jusqu'à quel point il est à souligner en sa précipitation.
En effet, lorsque Marmette ne sympathise jamais avec son mari.

Tout cela qu'il est, Marmette tente quand même de remédier
à la situation en voulant sa femme jalouse. C'est la raison
de son alliance avec les deux filles Hortens. Mais le mariage
de François de Bléville agit malheureusement dans le sens
inverse et il en manque d'explication et de sincérité. On dirait
d'un adolescent à peine sorti du pensionnat. Et le mariage
conclut sur les déceptions souffertes par son mari. Marmette
se moque de son mariage.

L'expérience de sa vie ne semble pas, elle non plus. Strangely
à ce titre de se dégrader des contraintes matérielles et conjugales.
Elle y est, comme nous, l'homme est lié. Le mariage dit à
Marmette l'existence de s'efforcer. Mais même là, l'homme

Il est à regret que les documents relatifs à son œuvre
publiée par l'Institut de France n'aient pas été

CONCLUSION

Il ressort de la vie et de l'œuvre de Joseph Marmette des indications assez nettes.

Durant toute son existence, Marmette n'a cessé de déplorer la disparition de sa mère et l'époque heureuse de son enfance à Saint-Thomas. Cette attitude explique son comportement. Il fut victime d'une mère qui, sans s'en rendre compte, exerça une trop grande influence sur le caractère de son fils. De là, ce désarroi qui s'empara de lui lorsqu'elle mourut. Et c'est en vain qu'il tenta de s'affirmer par la suite.

Incapable d'affronter le monde, il essaie de s'abriter derrière un être capable de le protéger. C'est ce qui explique sa préférence pour les jeunes filles autoritaires et son rapide mariage. Et nous savons jusqu'à quel point il eut à souffrir de sa précipitation. En effet, madame Marmette ne sympathisa jamais avec son mari.

Tout faible qu'il est, Marmette tente quand même de remédier à la situation en rendant sa femme jalouse. C'est la raison de son aventure avec les demoiselles Howells. Mais le romancier de *François de Bienville* agira malheureusement d'une façon qui laisse croire à un manque d'expérience et de maturité. On dirait d'un adolescent à peine sorti du pensionnat. Et la tentative n'obtient pas les résultats souhaités puisque madame Marmette ne modifie en rien son attitude.

L'expérience littéraire ne semble pas, elle non plus, étrangère à ce désir de se dégager des contraintes maternelles et conjugales. Elle y est, croyons-nous, intimement liée. La littérature offre à Marmette l'occasion de s'affranchir. Mais encore là, l'écrivain

ne réussit pas à se dégager de l'éternelle présence de sa mère car il la fait revivre dans ses héroïnes. La littérature permet également au romancier de rencontrer plusieurs écrivains dont l'abbé Casgrain. Et faut-il le noter, il recherche beaucoup plus la protection de ce dernier que son amitié. C'est un nouvel échec, non pas tant cette fois, à cause des défauts de notre personnage que de la mesquinerie de Casgrain. Il est inutile de rappeler les pitoyables résultats de cette autre tentative.

Marmette ne s'avoue pas vaincu pour autant puisqu'il se tourne ensuite vers sa fille. Mais, ne pouvant s'appuyer sur elle comme sur sa femme, les demoiselles Howells ou l'abbé Casgrain, il se trouve désemparé. La correspondance des années passées à Ottawa en témoigne.

Pendant les dernières années de son existence, Marmette ne semble pas s'être affranchi davantage des influences de son enfance. Sa dernière œuvre nous paraît même assez révélatrice. En effet, dans *À travers la vie*, il revient à la description de cette période de son existence qu'au fond, il a toujours regrettée. C'est dans cette évocation qu'il retrouve la paix. Toute sa vie, Marmette aura tenté sans succès de rencontrer quelqu'un qui puisse remplacer sa mère ; c'est dire que, sur ce point, il en était resté au stade de l'enfance.

Toutes ces vicissitudes n'empêchent pas notre personnage d'avoir développé de grandes qualités, comme la patience envers une femme qu'il n'a jamais aimée et qu'à la fin il pouvait difficilement souffrir. De même va-t-il faire preuve d'énergie dans l'exercice d'un emploi pour lequel, à cause de sa santé et de ses aspirations, il n'a éprouvé que de la répugnance. Écrire, dans de pareilles circonstances, semble quasi-héroïque.

Marmette est né dans un milieu familial qui a imprégné de distinction toute son attitude. Ses lectures lui ont apporté une solide culture. Mais le bon écrivain doit encore être doué d'une intelligence fort au-dessus de la moyenne. Tel n'était pas le cas de Marmette. Aussi, n'était-il pas appelé à laisser une grande œuvre. Mais il serait cependant injuste de juger celle-ci selon les critères d'aujourd'hui. Il faut plutôt se replacer à l'époque de la parution de *Charles et Éva*. La littérature canadienne-française vient à peine de naître et ne compte, à vrai dire, qu'une demi-douzaine de romans qui ne sont pas sans défauts. Il nous semble inutile de rappeler les faiblesses de l'intrigue de *L'Influence d'un*

livre ou des *Anciens Canadiens* et les invraisemblances des *Fiancés de 1812*.

Les contemporains qui connaissaient la production de l'époque jugèrent très favorablement l'œuvre de Marmette ; les critiques qu'ils formulèrent ne s'attaquent ni au style, ni à l'intrigue, ni aux personnages. Celles de Fontaine et de Routhier par exemple, sont d'un caractère strictement moral⁷. Les éloges n'incitent cependant pas un écrivain à travailler son œuvre. Une critique constructive aurait pu pousser Marmette à le faire et il ne serait peut-être pas tombé dans l'oubli où il se trouve maintenant. Mais, tel ne fut pas le cas ; la plupart de ceux qui au Canada français se sont adonnés à cette tâche, n'en possédaient ni les capacités ni les qualités. Pour s'en rendre compte, il suffit de lire les propos de Crémazie.

Marmette nous apparaît comme un représentant de ce groupe d'intellectuels qui, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et à la suite des littérateurs des *Soirées canadiennes*, ont pensé doter le Canada français d'une littérature nationale. Malheureusement, leurs œuvres ne sont pas à la mesure de leurs beaux sentiments.

The first of these is the fact that the University of Chicago has a long and distinguished history of research in the field of the history of ideas. This research has been carried out in a variety of ways, including the publication of books and articles, the holding of conferences, and the establishment of research centers. The University of Chicago has also been a major center for the study of the history of ideas in the United States and abroad.

The second of these is the fact that the University of Chicago has a long and distinguished history of research in the field of the history of ideas. This research has been carried out in a variety of ways, including the publication of books and articles, the holding of conferences, and the establishment of research centers. The University of Chicago has also been a major center for the study of the history of ideas in the United States and abroad.

The third of these is the fact that the University of Chicago has a long and distinguished history of research in the field of the history of ideas. This research has been carried out in a variety of ways, including the publication of books and articles, the holding of conferences, and the establishment of research centers. The University of Chicago has also been a major center for the study of the history of ideas in the United States and abroad.

PREMIÈRE PARTIE. — CHAPITRE PREMIER.

En 1884, Marquette s'étant mis à la rédaction d'un roman qui commença à paraître dans le numéro d'avril 1885 de la Revue Canadienne. Il s'agit de travers la vie, grand roman de mœurs canadiennes. La note introductive mentionne la réalisation de ce projet. Nous reproduisons, dans les pages qui suivent, le texte déjà publié dans la Revue Canadienne et nous le faisons suivre de l'épilogue que Louis Fréchette prépara en se servant comme il l'indique, des papiers du défunt.

À travers la vie raconte l'histoire de Louis Rivard, c'est-à-dire celle de Marquette, à Saint-Ours, puis de son mariage avec Marie-Thérèse de Montigny. Ensuite, on le retrouve au Collège de Saint-Joseph de Québec et à l'Université Laval. On voit les débuts de sa carrière de journaliste et de romancier. On le voit puis dans une autre partie de son œuvre, qui sera intitulée : À TRAVERS LA VIE.

À TRAVERS LA VIE

grand roman de mœurs canadiennes

— C'est un roman de mœurs canadiennes, c'est-à-dire un roman qui se passe dans le Canada, et qui a pour héros des Canadiens. C'est un roman de mœurs, c'est-à-dire un roman qui a pour objet de peindre les mœurs d'un peuple, et qui a pour but de les faire connaître et de les améliorer. C'est un roman de mœurs canadiennes, c'est-à-dire un roman qui a pour héros des Canadiens, et qui a pour objet de peindre les mœurs d'un peuple, et qui a pour but de les faire connaître et de les améliorer.

— C'est un roman de mœurs canadiennes, c'est-à-dire un roman qui se passe dans le Canada, et qui a pour héros des Canadiens. C'est un roman de mœurs, c'est-à-dire un roman qui a pour objet de peindre les mœurs d'un peuple, et qui a pour but de les faire connaître et de les améliorer. C'est un roman de mœurs canadiennes, c'est-à-dire un roman qui a pour héros des Canadiens, et qui a pour objet de peindre les mœurs d'un peuple, et qui a pour but de les faire connaître et de les améliorer.

En 1894, Marmette s'était mis à la rédaction d'un roman qui commença à paraître dans le numéro d'avril 1895 de *La Revue Nationale*. Il s'intitule *À travers la vie, grand roman, de mœurs canadiennes*. La mort interrompit malheureusement la réalisation de ce projet. Nous reproduisons, dans les pages qui suivent, le texte déjà publié dans *La Revue Nationale* et nous le faisons suivre de l'épilogue que Louis Fréchette prépara en se servant, comme il l'indique, des papiers du disparu.

À travers la vie raconte l'enfance de Lucien Rambaud, c'est-à-dire celle de Marmette, à Saint-Omer, paroisse qui n'est autre que Saint-Thomas-de-Montmagny. Ensuite, on le retrouve au Collège de S*** (le Séminaire de Québec) et à l'Université Laval. Comme les personnages que l'auteur a campés dans le roman ont à peu près tous existé, nous avons pensé qu'il serait intéressant de les identifier, d'autant plus que plusieurs d'entre eux devaient entreprendre une carrière littéraire ou politique. Les parents du narrateur, c'est-à-dire le docteur Joseph Marmette et sa femme, née Claire-Geneviève-Élisabeth Taché, sont dépeints sous les traits de monsieur et madame Rambaud. Charlotte-Louise Le Moyne de Martigny porte le nom de Caroline de Richemond et Emma Nault de Fossambault, celui d'Alexandrine Duverdier. Les amis Louis et Edmond Fréchette, Alphonse Lusignan, Arthur Cassegrain, Joseph Cauchon et Faucher de Saint-Maurice deviennent Émile et Edmond Franchères, Marignan, Arthur Graind'orge, Célestin Vachon et Étienne Franquart. Monsieur Bergevin, « ministre dans le gouvernement fédéral », n'est autre que Hector Langevin.

R. L. M.

PREMIÈRE PARTIE : AU COLLÈGE

CHAPITRE I

SOUVENIRS DU JEUNE ÂGE

Parmi les deux cents élèves qui, en 1860, étaient internes au collège de S***, se trouvait un camarade dont la vie m'a paru assez intéressante pour en faire le sujet d'une étude de mœurs contemporaines.

Lucien Rambaud, qui faisait cette année-là sa quatrième, était, je dois l'avouer, un assez médiocre élève.

Cette classe, dans laquelle on commence à s'imprégner la cervelle des rudiments de la langue d'Homère, est sans conteste la plus ingrate, la plus ennuyeuse de tout le cours d'études classiques. Comme la majeure partie du travail y consiste dans un effort constant de la mémoire, cette année-là est extrêmement redoutée du liseur et des paresseux. Aussi notre ami Rambaud, qui préférait de beaucoup lire et rêver que passer des heures en tête-à-tête avec les maussades verbes contractés, ou déterrer le sens des racines grecques sous un fratras de mots quelquefois apparemment contradictoires, passa-t-il *en silence* la plus grande partie de ses récréations. Il avait, du reste, pris l'immuable détermination de ne travailler que tout juste assez pour ne pas doubler sa classe.

—Tu ne saurais croire comme j'aime lire, me disait-il un jour où son professeur, habituellement impitoyable envers lui, avait sans doute oublié de le mettre en retenue. Or, comme je lis et à l'étude et en récréation, au lieu d'y apprendre bêtement la leçon qui m'a valu mon pensum, ce n'est pas moi qui suis le volé, c'est le professeur.

Lucien avait seize ans. Il était petit, frêle ; il avait les yeux noirs, vifs, le front haut, le teint pâle. Autant par suite du repos forcé où le tenait son maître, que par indifférence pour les amusements du collège, il jouait peu. Quand il lui arrivait de prendre part aux exercices violents auxquels les autres enfants se livraient avec tant d'ardeur, c'était par caprice passager, tout d'un coup, pour une demi-heure ; puis, il allait tranquillement reprendre le fil de ses rêveries.

Né à Saint-Omer, bourg situé sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent, quelques lieues en aval de Québec, il appartenait à l'une des bonnes familles du pays. Son père était avocat ; par sa mère, il tenait des Beaupré, qui, depuis et même avant la cession du Canada, y ont joué un rôle considérable dans le commerce, au barreau et dans la politique. De sa mère, il tenait beaucoup d'imagination et une extrême sensibilité, ce qui fait les poètes ; de son père, de la volonté et de l'énergie, trop souvent affaiblies pourtant par le tempérament nerveux, mélancolique et timide qu'il devait à sa mère.

Quand il ne lisait pas à l'étude, il rêvait, et, comme nous étions voisins et même intimes, il me faisait part de ses rêveries. . . .

Lucien avait pour sa mère une affection très vive ; il était l'aîné, elle l'avait gâté plus que ses autres enfants. Dans ses ressouvenirs, il la revoyait souvent : malade, pâle, blonde, elle lui apparaissait dans son attitude favorite du soir, douillettement enfouie dans un grand fauteuil et lisant, tandis que là-haut, dans le salon, M. Rambaud jouait de la flûte.

Parmi les morceaux que son père affectionnait, il y avait un certain boléro qui avait beaucoup frappé Lucien. —

« Un très curieux air, me disait mon compagnon qui était quelque peu musicien et avait une fort jolie voix de ténor. Figure-toi un air de danse très-vif, écrit en mineur. Le ton plaintif de ce mode musical avec le rythme alerte du boléro forment le plus étrange contraste. Cet air me frappa tellement, la première fois que je l'entendis, que je me rappelle encore ce que je lisais ce soir-là ; il y a sept ans de cela et j'en avais neuf. C'est une étude historique de Henri Berthoud, dans le *Musée des Familles*, intitulée *La Madone de Torquato Tasso*. Les personnages qui s'agitent dans cette nouvelle imprégnée de tristesse, comme le sont du reste tous les écrits du sympathique Berthoud, sont le Tasse, l'illustre poète, le grand peintre

flamand Rubens, et le philosophe Michel de Montaigne. Chaque fois que je me rappelle ce boléro, je me revois à côté de ma mère, regardant à la lumière d'une bougie, dont la lueur brille douce entre nous deux, une gravure qui représente le cadavre du Tasse porté au capitole sur un char triomphal. Il passe, traîné par quatre chevaux richement caparaçonnés, revêtu de la toge romaine, le front ceint de laurier, le poète immortel, tout roidi par la mort, l'amant infortuné d'Eléonore, sa barbe noire se découpant en pointe sur le ciel clair de Rome ; il dort enfin d'un sommeil éternel et dont les fiévreux transports d'une passion malheureuse ne doivent plus le réveiller. Hier encore, pauvre, emprisonné, fou, maintenant mort, on le mène au capitole en triomphateur. Quelle ironie du sort que ces honneurs tardifs au cadavre du sublime auteur de la *Jérusalem délivrée* ! Je revois cette gravure et j'entends le boléro qui jette dans la maison, d'ailleurs silencieuse, ses notes à la fois sautillantes et tristes ».

En dépit de ces impressions mélancoliques, autant dues à ses lectures, considérables pour un adolescent, qu'à son organisation de poète, Lucien n'était pas sans avoir des réminiscences plus gaies et plus communément de son âge.

Alors, dans son imagination si vive revenaient en foule les souvenirs joyeux de ses plaisirs d'enfance, et, suivant la saison, il se remémorait les différents jeux qui avaient marqué ses premières années.

Souvent, l'automne, peu de temps après la rentrée, pendant l'heure et demie d'étude qui précède le souper, quand il n'avait rien à lire qui l'intéressât, le front perdu dans la main, il pensait :

— Voici le temps de la cueillette des prunes. Autrefois, quand, à quatre heures, je sortais de l'école, mon père me disait :

— « Lucien, le temps est venu de cueillir les prunes, allons ! »

Balançant au bout de mon bras un fort panier d'osier, je partais derrière lui, faisant de grandes enjambées pour le suivre.

Et nous allions dans le verger, tandis que sous nos pas criaient les feuilles jaunes que le vent d'automne avait arrachées des arbres.

« — Tiens, commençons par les plus mures, » me disait mon père en s'approchant d'un prunier couvert de beaux fruits bleus. Et, moi dessous, il donnait, de son bras vigoureux, une forte secousse à l'arbre. Il me tombait sur tout le corps une abondante pluie de prunes ; ce qui me faisait rire aux éclats et mon père

aussi. Alors, tout en croquant les plus appétissantes, j'en jetais à pleines mains dans le panier. Quand notre arbre était épuisé, nous passions à un autre, et la joyeuse averse de recommencer, et nous de rire, lui de plaisir à la vue de son fils, autre lui-même, croissant en âge, et de son verger qui, planté par ses mains, produisait une belle moisson de fruits. Une fois le panier rempli et devenu trop lourd pour mes bras, mon père s'en emparait et le portait à la maison, tandis que mes pas s'efforçaient de s'emboîter dans les siens et que j'attrapais au vol, gourmand insatiable, les plus beaux fruits de la cueillette, le dessus du panier. »

Quand les premiers froids de l'hiver venaient faire geler les eaux de la rivière du Sud, auprès de laquelle M. Rambaud avait sa résidence, Lucien exhumait ses patins de la vieille armoire en chêne, et après en avoir bien lié les courroies à ses pieds, il s'élançait avec un long cri de joie sur la glace polie comme un miroir.

C'était surtout les jours de congé que lui et ses camarades d'école s'en donnaient à cœur joie. Du matin jusqu'au soir, tous ces infatigables petits pieds, couraient, glissaient, tournaient en capricieux zigzags. C'était à qui ferait les plus hardies voltiges. Ou bien on allait à toute vitesse, les uns poursuivant les autres qui s'efforçaient de leur échapper par mainte ruse, par des écarts imprévus.

Quelquefois, quand la rivière était tout arrêtée et qu'il n'était pas tombé encore assez de neige pour empêcher le patin de glisser sur la glace, on remontait un mille ou deux en amont, s'arrêtant de ci et de là pour examiner les curieux caprices de la gelée, selon les remous, les courants ou les rapides.

Dans les endroits où la glace était le plus mince, souvent on faisait halte, on se couchait à plat ventre, pour mieux voir, à travers le transparent cristal, s'agiter les petits poissons ; l'on s'émerveillait que ces pauvres bêtes pussent vivre dans cette eau si froide et ne pas étouffer sous la couche de glace qui pesait sur les eaux.

Et puis, l'on se remettait en marche en échangeant ces singulières réflexions ; et, à droite, à gauche, défilaient les champs dénudés et saupoudrés d'une légère couche de neige, pendant que, sur les bords, les saules dénudés laissaient pendre leurs branches noires, sur lesquelles on voyait parfois se balancer un nid depuis deux mois abandonné.

Tout au fond s'élevaient les montagnes, dépouillées de leur manteau de verdure et maintenant d'un bleu rougeâtre avec des taches blanches sur les plateaux défrichés.

Le silence de la campagne déserte n'était troublé que par les aboiements lointains d'un chien qui jappait à la lune, dont le disque pâle commençait à monter dans le ciel assombri par le jour fuyant. On s'en revenait alors, l'estomac sonnante l'heure du retour et du souper.

Lorsqu'une épaisse couche de neige avait rendu impraticable l'exercice du patin, venaient les plaisirs de la glissade.

Le jeudi, surtout, les enfants du village qui possédaient un traîneau se dirigeaient tous vers la grande côte du moulin, et, là, toute la journée, le soir même, il fallait voir comme ils allaient, glissant avec une rapidité d'éclair sur la pente raide de la côte et gravissant la rude montée durant des heures, infatigables gaillards, couverts de neige, les joues rougies par le mouvement et l'air vif, sans se lasser jamais.

Ou bien encore, on creusait des cavernes dans les bancs de neige ; on élevait des forteresses et alors il y avait bataille pour les prendre et les défendre.

Et les yeux pochés, les nez déformés que plusieurs combattants rapportaient le soir à la maison, témoignaient qu'il y avait eu rude jeu de guerre.

Enfin, le soleil finissait par avoir raison de l'hiver. La rivière du Sud, gonflée par les torrents de neige fondue qui s'échappaient des montagnes, soulevait, broyait son fardeau de glace avec de rauques grondements de joie et le jetait dans le grand fleuve, où ces débris épars finissaient par s'émietter et se fondre au soleil en descendant à la mer.

C'est alors, avant que les jours chauds fussent revenus que le père Pigeon, le tourneur, avait de la besogne ! Il ne suffisait pas à fournir de toupies toute la marmaille de Saint-Omer. Quoiqu'il se fût mis à l'ouvrage bien avant Pâques, sa provision s'épuisait dès les premiers jours.

« — Une toupie, monsieur Pigeon ? demandait un retardataire qui n'avait pu se procurer plus tôt les trois sous que coûtait l'objet de sa convoitise. »

— Eh ! petit, il n'y en a plus.

« — Ah ! faisait le gamin en se passant sous le nez la manche de sa blouse ; et demain qui est jeudi ! »

Il y avait tant de regret douloureux dans cette exclamation, que le père Pigeon se laissait attendrir, et défaisant de son tour un pied de couchette qu'il était en train de tourner pour quelque jeune gars qui devait se marier après les semailles, il ajustait au tour un bon morceau de cœur de merisier en disant au gamin :

— Petit, reviens demain, tu l'auras, ta toupie.

— Vrai ! s'écriait l'enfant qui sortait radieux, tandis que le bon vieux homme mettant la lourde roue de son tour en mouvement, grommelait à part soi :

— Après tout, il n'est pas si pressé que ça avec sa couchette, le petit Louison Minville !

Et dans son petit œil, aux paupières toutes ridées dans les coins, se reflétait un sourire égrillard, tandis que les copeaux se tordaient sous le tranchant de sa gouge qui mordait dans le bois.

Le jeudi matin, sur les neuf heures, les bambins des environs, tous amis de Lucien, se réunissaient auprès de la maison de M. Rambaud.

Sur un plateau d'où la neige avait disparu plus tôt qu'ailleurs et que le soleil avait déjà séché, on traçait un grand cercle avec le clou d'une toupie et le jeu commençait.

Le moins impatient de la bande se résignait à mettre au blanc, dans le cercle, sa toupie que chacun des joueurs visait à tour de rôle. Les toupies qui ne touchaient pas la sienne, il les étouffait dans le rond ou les attrapait au vol en les lançant en l'air avec sa corde et les plaçait prisonnières à côté de la sienne, jusqu'à ce qu'un autre joueur la fît sortir du cercle et lui rendît la liberté.

Comme l'on riait de bon cœur lorsqu'un joueur adroit faisait sauter un éclat de quelque toupie !

Il y avait surtout le grand Thomas Fournier avec sa grosse toupie de gaiac, chaque fois qu'il frappait en ahanant, il y avait plaie ou trou dans le tas. Aussi restait-il longtemps dans le cercle quand une fois on l'y avait pris ! Tous se liguèrent contre lui ; et, l'une après l'autre, les plus habiles joueurs allaient cueillir les toupies qui environnaient la sienne.

— Attends un peu, Thomas, lui disait-on, tu vas tout nous payer à la fois !

Et lui riait de sa bonne et large face rouge épanouie !

Ça n'a l'air de rien ces jeux de l'enfance, tant ça tient à

peu de chose ; et pourtant comme les heures s'enfuient rapides à ces simples amusements, et quelle santé tous ces enfants aspirent à pleins poumons, dans une pareille journée d'exercice, sous le bienfaisant soleil du bon Dieu !

Les bourgeons des peupliers et des trembles faisaient éclater leur enveloppe duveteuse ; les feuilles perçaient et se développaient ; les branches se couvraient de verdure et les arbres fruitiers de fleurs blanches ; les oiseaux, revenus des régions du midi, construisaient avec des cris de joie, sous ces ombrages odorants, des nids nouveaux pour abriter leurs amours nouvelles ; les champs ensemencés peu à peu se couvraient d'herbe fine, et sur la campagne ensoleillée se promenait le souffle fécondant de la nature en travail.

C'est alors que se réchauffaient les eaux de la rivière et que le poisson se remettait à mordre.

Près du pont rouge, tout à côté de la maison de M. Rambaud, Lucien donnait ses premiers coups de ligne. Alors que la rivière était encore gonflée par la crue des eaux du printemps, le goujon et la carpe abondaient dans le grand remous formé par le premier pilier, à l'entrée du pont.

A tour de bras, comme les enfants, Lucien lançait sa ligne qui sifflait avant de s'enfoncer dans l'eau ; et, les jambes écartées, serrant sa perche, la tête penchée, il attendait.

— Toc, toc, la ligne se raidissait avec deux petits coups secs.

— Ça c'est un « gardon, » pensait Lucien.

— Toc, toc, répétait le goujon, que Lucien lançait à tour de bras sur la berge.

Le pauvre poisson tressautait convulsivement, laissant sur les cailloux quelques-unes de ses écailles argentées ; le petit pêcheur l'embrochait sans pitié sur une branchette coupée *ad hoc*, mettait un nouveau ver sur l'hameçon et rejetait sa ligne à l'eau. Quant le fil s'agitait avec une tension douce et régulière :

— C'est une carpe qui suce mon appât ! se disait Lucien.

Il laissait faire. Lorsqu'il sentait la traction devenir plus pesante, il donnait un bon coup, et tout son être tressaillait d'aise à la vue d'une grosse carpe rougeâtre qu'il sortait bruyamment de l'eau et qu'il envoyait tomber loin derrière lui, pour ne pas la manquer.

Du haut du pont, son bonnet bleu sur la tête, le brûlegueule aux lèvres, le père Normand, le gardien, appuyé sur le

garde-fou, souriait, tout en chauffant ses vieux membres au bon soleil de juin.

Mais les vraies parties de pêche se faisaient l'été, durant les vacances.

Alors, on partait trois ou quatre, la ligne sur l'épaule, et l'on remontait la rivière, courant les fossés, cherchant les bons trous, les endroits connus pour être poissonneux.

Lucien se rappelait bien le jour et l'endroit où il avait manqué son premier *achigan*.

C'était dans la grande fosse, vis-à-vis le champ de Joseph Nichol, dont la maison blanchie à la chaux se dressait en face, de l'autre côté de la rivière, avec son toit rouge et ses contre-vents verts.

On était en août et le soleil dardait tous ses feux sur les champs jaunis. Assis sur une grosse pierre, au bord de l'eau, sous un orme gigantesque dont l'ombre se projetait jusqu'au milieu de la rivière, Lucien attendait patiemment, sa perche appuyée sur le genou gauche, que quelque poisson voulût bien mordre ; ce qui, ce jour-là, se faisait attendre. Lassé de regarder la ligne qui s'enfonçait immobile dans l'eau, profonde à cet endroit, il examinait avec curiosité tout un tableau qui se reflétait sur la surface calme de la rivière.

De l'autre côté, sur la rive opposée, une femme et deux hommes, en retard dans la fenaison, chargeaient de foin une charrette. Comme ils se trouvaient sur le point culminant de la rive, et tout près du bord, les travailleurs, la voiture et le cheval étaient réfléchis dans l'eau. Seulement, les gens et l'animal s'y mouvaient la tête en bas, près d'un gros nuage blanc qui, du fond du ciel, se mirait aussi dans l'eau couleur d'acier bruni. À droite, une clôture dévalait sur la grève, suivant la pente abrupte de la berge, et, sur un pieu dont la base trempait dans l'eau, une corneille lissait ses plumes en poussant de temps à autre un rauque croassement ; vers la gauche, une vache, la tête passée par-dessus la clôture du champ voisin, ruminait lentement et de ses grands yeux paisibles observait les travailleurs.

La chaleur du jour, le cri monotone et continu des cigales et des sauterelles qui chantaient à côté de lui, plongeait Lucien dans un engourdissement semblable à celui du sommeil. Il oubliait qu'il tenait une ligne entre ses mains, quand il fut soudain rappelé à la réalité par une brusque secousse qui fit tremper dans

la rivière le petit bout de sa perche. Vivement il la raidit, et tout en voyant la ligne courir dans l'eau, il sentit qu'il y avait au bout quelque chose de lourd. Un bond le mit sur pied.

Le poisson était enferré et entraînait avec lui l'hameçon en tournant éperdument.

— Un achigan, et un gros ! se dit Lucien qui connaissait la manière vorace avec laquelle attaque ce poisson.

Il se mit à tirer de toutes ses forces en faisant quelques pas pour remonter la berge. Il entrevoyait sa proie dont le ventre brillait entre les cailloux du bord. Il lâcha sa perche et se mit à tirer sur la ligne. Déjà l'animal touche terre, lorsque, d'un vigoureux coup de queue, il casse l'empile, et, en deux sauts, se rejette à l'eau. Lucien se précipite pour le retenir, glisse sur une roche couverte de limon et tombe à plat ventre dans la rivière.

Comme il se relevait tout navré, penaud, la corneille s'envolait de l'autre rive en jetant un cri moqueur.

CHAPITRE II

EN VACANCES

Nous avons déjà dit que la quatrième fut pour Lucien la classe la plus ennuyeuse, la plus dure de tout son cours d'études. Aussi vit-il arriver le temps des vacances avec une satisfaction facile à comprendre. Avec sa paresse systématique, il avait su conserver assez de points dans ses compositions de l'année pour passer en troisième au mois de septembre.

Ce modeste succès suffisait à son ambition, et il n'envia nullement la gloriole de ses condisciples qui remportèrent les prix de thème et de version grecs.

Quoique le bulletin de fin d'année fût assez peu satisfaisant, M. Rambaud, qui avait promis un fusil à Lucien s'il travaillait bien, ne put s'empêcher d'écouter ce que lui disait son cœur de père, et, quand il alla chercher son fils au collège, il lui acheta l'arme que celui-ci convoitait depuis longtemps.

À peine arrivé à la maison, Lucien voulut essayer son fusil, malgré les protestations de sa pauvre mère, qui, les larmes aux yeux, reprochait à son mari de permettre à un enfant un jeu aussi dangereux.

— Bah ! un enfant ? repartit M. Rambaud, Lucien a seize ans ; sais-tu bien que c'est un homme à présent ?

Lucien se rengorgeait et regardait, enchanté, son père qui n'avait pas l'air moins heureux que lui. Autant pour rassurer sa femme que pour éviter un accident, M. Rambaud apprit à son fils la manière de se servir de son fusil, de façon à ne blesser ni lui-même ni ceux qui seraient avec lui.

À Saint-Omer habitait un cousin de Lucien, Paul Morel. D'un an moins âgé, Paul faisait aussi ses études à S. . et allait entrer en quatrième. C'était un gros garçon, rougeaud, blond, remuant, aimant le rire et le bruit ; quelquefois cependant rêveur aussi. L'on comprend que Paul étant l'ami, le compagnon naturel de Lucien, il lui fallut bien, lui aussi, avoir un fusil cette année-là.

Par une journée torride de juillet, le sac à plomb et la poire à poudre en sautoir, le fusil crânement jeté sur l'épaule droite, nos deux héros se mirent en marche pour gagner un petit bois voisin. Ils faisaient résonner sur le trottoir les lourdes bottes qu'ils avaient cru devoir chausser pour la circonstance, et regardaient d'un air vainqueur les fillettes qu'ils rencontraient.

Bientôt ils arrivèrent en rase campagne, et, quoiqu'il fût une chaleur de quatre-vingt-dix degrés, ils allaient à grandes enjambées, soulevant la poussière du chemin sous laquelle disparut en un moment le vernis de leurs belles bottes de chasse.

Les foins mûrs jaunissaient à perte de vue dans la plaine, et on aurait cru que les champs allaient flamber au feu du soleil.

À cette époque de l'année le gibier est plus que rare ; aussi nos deux chasseurs ne se firent-ils aucun scrupule de tirer sur les pauvres oisillons qui, posés innocemment sur les clôtures ou sur quelque épis de blé, eurent le malheur de se trouver à portée de fusil.

À l'entrée du bouquet de bois, isolé comme un îlot au milieu d'une mer de champs, Lucien dit sérieusement à Paul :

— Si nous allions rencontrer un ours ? . .

— Mais, fit Paul d'un air décidé, n'avons-nous pas nos fusils ?

— Et tu crois pouvoir tuer un ours avec du petit plomb ? . .

— Ah ! c'est vrai ! . .

— Eh bien ! j'ai prévu le cas, moi ! Tiens, fit Lucien, en sortant de sa poche deux balles de calibre. Si nous en voyons *un*, je glisse une balle dans mon fusil, et l'ours n'a qu'à bien se tenir ! . .

Ils entrèrent dans le bocage à la recherche de quelque aventure terrible, rêvant d'un formidable massacre de bêtes fauves.

Le soir, couverts de poussière et de sueurs, traînant le pied, ils revenaient au logis avec une demi douzaine de tout petits oiseaux, plus un malheureux écureuil, qu'ils tirèrent

triomphalement de leurs poches, comme preuve de leur adresse. Ce carnage avait bien exigé vingt coups de fusil.

M. Rambaud leur reprocha de tirer ainsi de pauvres petits êtres qui ont leur utilité en débarrassant les champs d'insectes nuisibles, et qui n'ont pas été faits pour la nourriture de l'homme. — Autant de nids déserts qui ne retentiraient plus des joyeux chants que modulaient naguère encore ces gosiers délicats maintenant éteints par la mort.

Les deux cousins eurent honte de leur cruauté et décidèrent qu'en attendant l'arrivée des alouettes de grève, aux premiers jours d'août, ils tireraient à la cible.

Et pendant plusieurs jours les champs qui avoisinaient le village retentirent d'une fusillade des mieux nourries.

L'exercice du fusil ne devait pourtant pas absorber tout leur temps.

Entre autres enfants que les vacances avaient amenés à Saint-Omer, se trouvait une cousine de Lucien et de Paul et dont les parents habitaient la ville. Madame Morel avait invité sa nièce, Alphonsine Ménard, à venir passer quelque temps chez elle.

Âgée de treize ans, Alphonsine était blonde, toute mignonne, avec de grands yeux bleus déjà rêveurs. Elle avait, avec ses robes courtes et ses jambes encore grêles, cette gaucherie qui n'est pas sans charme chez les fillettes et les fait ressembler aux jeunes oiseaux à qui les plumes viennent de pousser. Sa voix, qui n'était pas encore faite, avait parfois des inflexions rudes comme celle des garçons. Mais en dépit de ces imperfections — qui, du reste, allaient bientôt disparaître, — la délicatesse de ses traits, la gentillesse de ses manières, ses câlineries, une étincelle qui scintillait parfois dans son œil bleu profond, laissaient déjà percer la femme qui avant longtemps aimerait.

Paul avait une sœur, Juliette, son aînée de deux ans, et qui en comptait seize. Comme sa cousine elle était blonde, mais grassouillette et potelée déjà comme une caille bien à point. Douce et franche était sa figure, avec des lèvres un peu fortes, mais appétissantes, comme cerises de France.

Naturellement, les deux jeunes filles étaient inséparables, et du matin au soir on les voyait se promener, les bras entrelacés, du parterre au jardin, et, le soir, sur le large trottoir qui avoisine l'église. Très souvent, durant la journée, Juliette et Alphonsine se rencontraient avec Lucien et Paul ; mais les jeux

bruyants de ces messieurs qui avaient presque toujours entre les mains fusils, pistolets, poudre et balles, effrayaient les deux jeunes filles qui se sauvaient en jetant des cris d'oiseaux effarouchés, quand l'un des deux cousins faisait mine de les coucher en joue.

Car c'était la manière de ces gamins de se venger des airs mystérieux qu'avaient habituellement ces demoiselles, de leurs confidences échangées à voix basse, de leurs chuchotements, de leurs éclats de rire à tout propos.

Un jour qu'Alphonsine lui avait gentiment ri au nez, en passant près de lui avec Juliette, Lucien lui cria en courant après elle :

— Ah ! tu te moques de moi ! Eh bien, je vais t'embrasser.

Et il poursuivit Alphonsine qui s'enfuit, criant, tandis que Juliette entraînait sa cousine en riant à tue-tête, et faisant un grand froufrou de soie avec sa robe longue qui s'embarrassait autour de ses pieds.

Lucien n'eut pas de peine à rejoindre son espiègle cousine qui, se cachant la figure dans les deux mains, reçut un gros baiser dans le cou.

À partir de ce jour-là, il y eut entre eux plus de contrainte que par le passé. Ce baiser, appliqué par Lucien, tout comme il aurait donné une poussée amicale à un camarade, l'avait laissé penaud, après qu'il eut senti ses lèvres effleurer le cou tiède et parfumé de sa cousine, tandis que celle-ci, sous l'étreinte et le baiser de Lucien, avait tressailli par tout son être d'un frisson étrange.

Aussi, quoique se recherchant plus que par le passé, se sentaient-ils embarrassés, maintenant, quand ils se trouvaient en présence ; et, souvent, lorsqu'ils cueillaient des fruits dans le verger où le soleil, qui tombait d'aplomb sur les arbres immobiles, mûrissait les cerises et les prunes, leurs mains venant à se toucher, le sang affluait aux joues des deux enfants, qui allaient cesser de l'être.

Ces jours-là, il leur semblait que le chant des oiseaux était plus doux et que les bouffées de brise qui passaient à travers le jardin étaient plus chaudes et plus embaumées. En même temps, des voix inconnues jusqu'alors murmuraient en eux des mélodies indéçises qui les plongeaient dans une langueur et une tristesse pour eux indéfinissables.

C'est que leur enfance insoucieuse prenait fin et que pour eux commençait l'adolescence avec le pressentiment des joies troublées, des amertumes de la vie.

On commence toujours par aimer sa cousine, a dit quelqu'un bien longtemps avant moi. Alphonsine et Lucien s'aimaient donc d'un amour encore enfantin, il est vrai, et qui s'ignorait presque lui-même ; mais enfin ils sentaient qu'un grand travail se faisait en eux, et tout un monde nouveau, immense, rayonnant de charmantes chimères, s'ouvrait à leur pensée dans une lointaine perspective.

Mais, comme depuis l'enfance jusqu'aux derniers jours de la vieillesse, l'homme ne saurait goûter un plaisir pur, Lucien sentit aussitôt la dent venimeuse de la jalousie le mordre au cœur.

Un jour, Paul Morel arriva chez M. Rambaud avec un portefeuille que lui avait cédé Alphonsine, en échange d'un canif qu'il lui avait donné.

Plus jeune d'un an que Lucien, Paul n'éprouvait que de l'amitié pour sa cousine et lui préférait certes de beaucoup son beau fusil tout flamboyant. Alphonsine n'était pour lui qu'une sœur, qu'un camarade de jeu.

Apparemment pourtant que Lucien n'en jugeait pas ainsi ; car, en apercevant le portefeuille qu'il avait souvent remarqué aux mains de sa cousine, il s'écria :

— Oh ! donne-le moi ? Veux-tu ?

— Non, fit Paul, qui avait longtemps convoité l'objet, parce qu'il le trouvait gentil.

— Tu ne veux pas ? . . . fit Lucien dont l'œil brilla de colère.

— Non, non !

Lucien, pour lui enlever le portefeuille, s'élança sur Paul.

Celui-ci poussé brusquement en arrière, tomba dans une tranchée profonde de cinq à six pieds, et qui avait autrefois servi de pertuis à un moulin. Heureusement qu'il y avait au fond un lit de branches sèches et de terre molle que l'on y jetait tous les ans pour combler peu à peu l'excavation, et que la chute de Paul en fut amortie.

Il n'en sortit pas moins un peu meurtri mais beaucoup sali, et s'en alla furieux chez son père. Les deux cousins furent huit jours sans se voir, Paul, irrité, ne voulant plus parler à Lucien et celui-ci, tout honteux, n'osant pas se montrer chez M. Morel.

Les parents s'aperçurent bien de leur bouderie, mais se gardèrent d'intervenir, et leur laissèrent le soin de régler à l'amiable une querelle dont ils étaient loin du reste de soupçonner la cause.

Vers la fin d'août, Alphonsine Ménard dut retourner à la ville. Pendant les deux jours qui précédèrent le départ de sa cousine, Lucien devint tout mélancolique et parut dégringoler dans un abîme de réflexions. Quand il se trouvait seul, il tirait de sa poche un crayon, avec un chiffon de papier, et, le front soucieux, l'air profondément absorbé, il griffonnait quelques lignes, jamais plus de quatre, qu'il raturait sans cesse.

Enfin, le jour où elle devait quitter Saint-Omer, Lucien, se trouvant un moment seul avec Alphonsine, lui glissa dans la main une petite enveloppe contenant une feuille de papier à billet, à tranche dorée — c'était alors d'usage — sur laquelle il avait écrit de sa plus belle main le quatrain suivant :

« Tu vas partir, chère Alphonsine,
 Pour le couvent ;
 A ton cousin, chère cousine,
 Pense souvent ¹ ».

Tel fut le premier et bien modeste fruit qui naquit du commerce de Lucien avec la Muse.

Alphonsine rougit jusqu'au front, et cacha l'innocent papier dans la petite poche de son tablier. Elle partit le lendemain.

Lucien s'ennuya bien d'abord de ne plus la voir chaque jour ; mais les plaisirs excitants de la chasse aux alouettes dissipèrent bientôt ses regrets, et remplirent bruyamment les dernières journées de cette vacance.

Tant à cet âge les impressions sont aussi promptes à s'effacer qu'à naître !

¹ Ces vers de haute envolée ne sont pas de moi. Ils appartiennent, en légitime propriété, à un grand poète contemporain. S'il les réclame pour siens publiquement, je les lui abandonne volontiers. Mais, vrai, je ne crois pas qu'il l'ose !
 J. M.

CHAPITRE III

LA VIE AU COLLÈGE

Après ces vacances bien remplies, nous retrouvons Lucien Rambaud au collège de S***, sur le déclin d'une des premières journées de septembre, 186*. Depuis deux mois, les échos, endormis dans ces murs séculaires et maussades, n'ont pas été réveillés dans leurs niches poussiéreuses par messieurs les élèves. C'est le jour de la rentrée.

Après nous être frayés un chemin malaisé à travers une infinité de véhicules, remplis d'effets de tout genre, et qui bloquent les abords de la porte d'entrée, après nous être glissés entre des entassements de malles, de matelas, de lits de sangle et de lave-mains, nous parvenons dans le grand corridor, près d'un groupe d'élèves qui s'agitent, parlent, crient et rient tous à la fois.

— Bonjour Lucien !

— Bonjour Jules !

— Tiens, Paul !

— Ça va bien !

— Merci, et toi ?

— Très bien.

À la conversation animée de ces messieurs, à leur désinvolture, au laisser-aller de leur *capot*¹, de leur ceinture et de leur casquette crânement aplatie sur l'oreille droite, nous recon-

¹ Le *capot* fut à l'origine une imitation du costume des coureurs de bois et remonte, avec ses lisérés blancs, à l'époque de Mgr de Laval. Ceci, me dit M. l'abbé H.-R. Casgrain, est mentionné dans l'histoire manuscrite du séminaire de Québec. —J. M.

naissons tout de suite en eux des *anciens* et des *bons vivants*. Le type en est partout le même, classique comme les auteurs sur lesquels ils pâlisent depuis septembre jusqu'en juillet.

Pour être ancien au collège, il faut avoir fait au moins un pèlerinage de deux ou trois années dans les sables arides des déclinaisons et des verbes latins, usé trois ou quatre paires de manches sur l'épitomé, avoir eu enfin les honneurs d'une présentation préliminaire aux héros de l'antiquité par l'entremise de l'assommant auteur du « *De viris illustribus* ».

Mais ces avantages ne suffisent pas à un ancien pour lui mériter le titre de bon vivant. Ennemi du silence et des leçons, cauchemar des maîtres de salle, victime du maître d'étude et souffre-douleur des professeurs, le bon vivant a toujours un pensum en perspective, un pion à ses trousses et un livre prohibé dans son pupitre ou dans la doublure de son capot. Il parle quand il devrait se taire et se tait quand il lui faudrait parler, devenant tout à coup muet à l'heure redoutable de la leçon. Ayant du reste généralement bon cœur, du talent et beaucoup d'amis.

Si le jour de la sortie des classes lui représente l'idéal du bonheur, celui de la rentrée en est bien l'antipode. Pendant deux mois il a nargué la férule, les pensums, le latin et le grec, fait fi des maîtres, des excentricités et des abominations culinaires, ainsi que des odeurs rances du réfectoire ; pendant huit semaines il s'est roulé dans le plaisir et la joie, comme l'abeille dans le calice et le pollen d'or des fleurs, et, le dernier jour des vacances arrivé, il lui faut brusquement tourner le dos à toutes ces jouissances et reprendre mélancoliquement le chemin cahotant qui mène à la science entre deux haies épaisses dont l'une est faite toute d'abnégation, tandis que l'autre laisse pendre aux bords de la route quelques fleurs souvent, hélas ! trop près des épines.

Deux mois de vacances ! Que c'est long avant la sortie, mais court quand on se retrouve après quelques semaines de francs et joyeux ébats ! Mais le bon vivant a un grand fond de philosophie à lui. Ça l'ennuie ferme la rentrée, mais il n'en laisse rien paraître. Aussi semble-t-il déjà tout entier à ses amis qu'il revoit avec plaisir, et aux *nouveaux* qu'il va bien taquiner un peu pendant quelques jours.

Le nouveau ! En voici un dont l'existence n'est pas rose aux débuts de la vie collégiale ! Voyez cet adolescent au teint

rosé, aux cheveux fraîchement coupés sur un front candide. Le *capot* boutonné jusqu'au menton, la ceinture de laine verte, vierge de plis et de taches et dont les franges lui descendent modestement sur la hanche gauche, la casquette roide sur la tête comme le couvre-chef d'un pompier, il passe sans bruit entre les groupes d'anciens, les regarde étonné, va furtivement de ci, de là, hésitant, sans trouver ce qu'il cherche. Enfin il se hasarde à demander en rougissant où se trouve le dortoir. — La première chose à faire pour l'élève est d'aller placer son lit et ses effets dans cet entrepôt du sommeil, endroit chéri des paresseux.

Par malheur, notre ingénu s'est adressé à Paul Morel, grand joueur de tours, et qui lui indique la première porte en vue. Le nouveau s'y dirige, traînant son lit de sangle à la remorque. Il ouvre la porte et va entrer quand de grands éclats de rire l'arrêtent sur le seuil. C'est la salle d'étude.

— Ah ! ah ! s'écrie Paul en s'esclafant de rire, tu n'as pas besoin de porter ton lit à l'étude. On y dort assez bien sans cela !

Grâce à quelque camarade moins facétieux, le nouveau trouve enfin le dortoir, habituellement situé sous les combles et où il place naturellement son lit dans un endroit bien exposé aux regards du maître : les anciens, le bon-vivant surtout, plus expérimentés, ayant eu soin de s'emparer tout d'abord des meilleurs postes, de ceux où l'on est caché par une cheminée, par l'angle d'un mur et derrière lesquels on peut s'ébaudir et se livrer à quelque gaminerie sans être aperçu du maître qui surveille le coucher.

Laissons le dortoir, où il reste à peine assez de place entre chaque lit pour y laisser passer un maigre écolier, et descendons rejoindre le gros des élèves.

La cloche se fait entendre. Il est six heures du soir, heure néfaste où prennent fin les jeux non-interrompus de huit semaines de liberté, pour commencer les dix longs mois de contrainte qui composent l'année scolaire. À ce signal, auquel ils sont habitués d'obéir comme des troupiers au clairon, les anciens prennent le chemin de la salle. Les nouveaux suivent, emboîtant le pas derrière leurs aînés.

Pour donner une idée du contraste qui devait si désagréablement frapper Lucien, entre la vie libre qu'il menait au grand air pendant les vacances et la réclusion pénible dans laquelle il lui fallut, durant sept années, passer dix interminables mois, nous

allons résumer la vie d'un interne depuis l'heure du lever jusqu'à celle du coucher. En analyser un jour, c'est faire l'histoire de toute l'année scolaire.

À part un pensum de plus ou de moins, une aile de poulet aux jours de très grandes fêtes, la visite d'un parent au parloir et quelques-unes de ces escapades qui excitent la hire et font redoubler la vigilance des maîtres de salle et d'étude, tous les jours de la vie collégiale sont tissés de la trame la plus uniforme.

À cinq heures du matin, l'été, durant l'hiver, à cinq heures et demie, premiers coups de cloche dont les tintements, désagréablement prolongés, agacent le tympan des dormeurs. Le maître se précipite hors de sa chambre et fait faire un saut de carpe aux plus endormis, en criant d'une voix de stentor :

— *Benedicamus Domino!* . . .

S'il m'en souvient bien, cette injonction de louer le Seigneur rencontre assez peu d'enthousiasme chez le plus grand nombre des élèves qui ont, du reste, pour excuse, d'avoir les idées encore un peu noyées dans les brumes du sommeil. Adieu, repos ! adieu, beaux songes ! et toi, cher bon lit, si douillettement chaud en hiver, il faut s'arracher brusquement de tes enlaçantes couvertures !

Le temps accordé à la toilette est des plus restreints, et si les miroirs sont tolérés au dortoir, c'est qu'il est bien établi que l'élève n'a pas le temps de s'y regarder. Quinze minutes après le réveil, la cloche fait entendre de nouveau sa voix impitoyable et tous doivent être prêts à partir. Malheur à celui dont la main trop empressée a fait sauter le bouton qui retient le faux-col à la chemise ; on ne lui accorde pas dix secondes pour y suppléer ! Il lui faudra remplacer par des épingles, à la salle ou à l'étude, le bouton absent ; opération qui offre le double agrément d'être fort ardue et de gêner les mouvements du cou pour le reste de la journée.

On se dirige vers la salle. Lorsque le bon vivant a décidé de dormir à l'étude du matin, il a soin de s'y préparer de la manière suivante. Il s'habille en deux tours de mains et se jette sur son lit en attendant qu'on laisse le dortoir. Et puis, il se lève bien doucement, ne regarde que d'un œil l'aurore qui flamboie à travers les fenêtres, et marche le plus lentement qu'il peut derrière ses chefs de file ; de cette façon il garde au logis ses

facultés somnolentes qui lui tiendront fidèle compagnie jusqu'à l'heure du déjeuner.

Mais si quelque lecture attrayante, ou une fièvre de paresse, ne lui a pas permis de faire son thème ou sa version aux heures d'étude de la veille, il lui faut se tenir bien éveillé pour réparer tant bien que mal, le matin, tout le temps perdu le soir précédent. À cet effet, il se remue le plus possible en descendant du dortoir. Il donne un croc-en-jambe à celui qui le précède, guette le détour d'un corridor pour pousser brusquement Lucien sur Paul qui dort en marchant, et ne finit ses taquineries que lorsque, la prière du matin terminée, il se voit mis à la question *ubi, quo, quâ, undè*, empêtré dans une tournure latine, tenu en échec par la césure introuvable d'un hexamètre sien aussi boiteux de rythme que dépourvu d'idée.

Cette heure d'étude qui précède le déjeuner est la plus silencieuse de la journée ; chacun s'y occupant, à part les dormeurs obstinés, à errer dans les steppes arides de la syntaxe latine, à brouter les chardons du jardin des racines grecques, à tendre toutes les fibres de son cerveau sur les verbes contractés, ou à élucubrer un thème qui vaudra probablement au moins une heure de retenue à son coupable auteur.

À sept heures, nouvelle volée de cloche qui coupe ici un vers en deux, met là, fin aux divagations d'un traducteur de Platon en train de prendre Criton pour le Christ, arrête plus loin un malheureux fabricant de thème sur l'écueil d'un dix-septième barbarisme, et tire brusquement du sommeil un élève de quatrième endormi par la cadence monotone d'une décade rétive aux freins de la mémoire.

Sautons à pieds joints par-dessus le maigre quart d'heure d'un déjeuner plus maigre encore et dont le pain et le beurre, avec une espèce de liquide rougeâtre désigné sous la dénomination fantaisiste de thé ou de café, faisaient autrefois tous les frais.

Suivent dix minutes de récréation et puis la messe basse, qui se dit habituellement au chant des cantiques. La messe terminée, les internes après avoir été prendre à l'étude leurs livres de classe, se rendent à la grande salle où ils attendent silencieux que l'on appelle à son tour chaque division.

Peu à peu la pièce se vide, et les portes des différentes

classes disséminées dans le vaste édifice se referment sur leurs habitués de tous les jours.

Quelles sont longues pour le bon vivant les soixante minutes qui précèdent neuf heures ! Chacune de ces trois mille six cents secondes renferme ses angoisses et son cauchemar. Heure redoutable entre toutes, pendant laquelle la crainte et l'espérance, l'abattement ou la joie finale tiraillent tour à tour les cerveaux indolents ; temps où l'écolier fautif oublie tout autre chose pour concentrer ses facultés mentales sur une seule et muette interrogation : *me la demandera-t-il ?*, heure plus lourde que le rocher d'Encelade, heure de remords et d'expiation, heure de la leçon, c'est de toi qu'il s'agit enfin !

Le maître et les élèves se sont assis.

Pendant que le professeur range solennellement ses livres sur sa tribune, et met à portée de main son redoutable cahier de notes, avec le crayon qui les doit marquer, tout à côté de sa tabatière et de son mouchoir à larges carreaux rouges, ceux d'entre les élèves qui ne savent pas la leçon du jour se précipitent sur le livre qui la contient et dilatent tout leur être dans les aspirations effrénées d'une mémoire aux abois. Courbés sur le volume, se bouchant les oreilles pour n'être pas distraits par les chuchotements des voisins, les muscles du front saillants par suite d'une immense tension d'esprit, ils sont là immobiles, pompant avec une avidité fébrile tout ce dont leur mémoire — éponge parfois mal formée par la nature et souvent durcie par la paresse — peut s'imprégner en quelques instants.

Hélas ! ce zèle intempestif cause la perte de plus d'un malheureux. Le maître — souvent malin — avise le plus absorbé des étudiants, et, d'une voix qui tonne à l'oreille de celui qui est interpellé, comme retentira la trompette de l'archange au jugement dernier :

— Monsieur Rambaud ! dit-il en se mouchant bruyamment.

La première victime ainsi désignée sent un frisson courir jusque dans la moelle de ses os, et se lève en brûlant du regard les premières lignes à réciter.

Avec quelque assurance, Lucien part, passe sans broncher sur la première phrase, hésite un peu, puis s'embarrasse à travers la seconde, s'arrête, en jetant un regard navrant de détresse sur son voisin pour qu'il lui souffle ce qui doit suivre — tricherie aussitôt prévenue par l'œil d'Argus du professeur — et finit,

après un pénible silence de plusieurs secondes, par retomber sur son banc, écrasé par cette apostrophe terrifiante du maître :

— Vous ne savez pas votre leçon ! Vous me l'étudierez pendant la récréation, *en silence*, jusqu'à ce que vous me l'ayez récitée !

Et le maître passe à un autre cancre qui, ayant eu cinq minutes de plus que le premier, bredouille une phrase en sus et s'assied bientôt à son tour avec la triste perspective d'être privé d'une heure ou deux de récréation¹.

Enfin, l'heure terrible a égrené sa dernière seconde sur la classe silencieuse, et l'on passe à la traduction des auteurs latins ou grecs.

Habituellement, le bon vivant ne fait pas grand effort pour écouter ce que disent ces doctes mais peu récréatifs auteurs, et se livre alors à une foule d'occupations qui n'ont rien de commun avec les graves écrits des anciens. Il lit à la dérobée, orne de dessins fantastiques les marges de ses livres, découpe des hiéroglyphes sur la table avec la pointe de son canif, badine avec son voisin, si celui-ci lui ressemble, ou le fait endêver s'il est soupçonné d'espionnage.

À dix heures, l'on prend un quart d'heure de récréation après lequel on se rend à l'étude. L'heure qui suit voit peu de travailleurs frénétiques ; beaucoup lisent, un grand nombre flânent, et quelques-uns, enfin, mâchent en ruminant l'herbe coriace de l'instruction classique.

À onze heures et quart, on ferme livres et pupitres pour aller marmotter à la salle un court chapelet après lequel a lieu le dîner.

Il paraît que sur ce dernier article, il y a encore eu amélioration dans nos collèges en ces derniers temps. Aussi en offrons-nous nos félicitations cordiales à messieurs les directeurs

¹ Il n'y a pas très longtemps que l'on a changé, dans plusieurs de nos collèges, le genre de punition qui consistait à faire étudier les élèves négligents pendant *toutes* les heures de récréation, ainsi que les jours de congé. Autrefois, pour peu qu'un maître s'acharnât contre un élève — cela s'est vu, je le sais ! — celui-ci pouvait être privé d'exercice durant la plus grande partie de l'année, ce qui était on ne peut plus préjudiciable à la croissance de l'adolescent.

Nous avons connu des victimes de cette absurde et barbare coutume, qui, pendant les dix mois de l'année scolaire, ne prenaient pas quinze jours d'exercice. Aussi ces enfants finissaient-ils par devenir parfaitement abrutis et anémiques, et ni le professeur, ni l'enseignement ne gagnaient rien à une discipline aussi cruelle qu'inconsidérée.

Aujourd'hui, je crois, on se contente, dans la plupart de nos collèges, de faire passer les paresseux trois heures à la salle d'étude pendant les jours de congé ; ce qui est suffisant pour les punir et ne saurait du moins affecter leur santé.

de nos pensionnats, et surtout aux élèves — Car tous ceux de mon temps se rappellent l'abominable cuisine collégiale qui a fait de presque nous tous une génération de dyspeptiques à outrance. — Le coût de la pension n'était pas bien élevé, c'est vrai ; mais vraiment aussi la table ne valait pas cher, et notre estomac justement rancunier a gardé une aversion éternelle pour les infâmes ragoûts *spartiatiques* qui composèrent la pitance ascétique de notre adolescence.

Après le dîner, une heure de récréation, toujours passée dans la cour, les jours de beau temps. L'amusement de fondation est le jeu de balle, et c'est celui que pratiquent le plus grand nombre d'élèves. Quelques-uns, cependant, doués d'une nature moins remuante, se promènent par groupes qui adoptent chacun son coin et n'en sortent pas ; mal reçu serait l'intrus qui oserait s'y aventurer, surtout dans celui des bons vivants qui n'aiment pas les mouchards.

Entre une heure et deux, étude suivie de deux heures de classe dont la première partie est traversée par les mêmes angoisses que l'heure de la leçon du matin.

Après la classe vient une demi-heure de récréation pendant laquelle on grignotte à belles dents autrefois le pain sec de la collation. C'est alors que le liseur fait le tour de la salle pour emprunter un livre amusant. Car l'heure et demie d'étude qui va suivre est pour lui le temps de grande débauche de lecture. Quel plaisir n'a-t-il pas alors, lui, captif, à battre les prairies et les bois avec les héros aventureux de Fenimore Cooper, de Gustave Aymard ou de Gabriel Ferry dont l'admirable *Coureur des Bois* a exalté et fera rêver encore bien des jeunes cervelles.

Un livre qui avait beaucoup de vogue parmi les collégiens de mon temps, c'est le *Siège de la Rochelle*, roman archidémodé de Mme de Genlis. Cette œuvre fadasse a fait soupirer bien des cœurs adolescents et suscité les perquisitions sévères de plus d'un pion flairant quelque brochure suspecte.

Si la surveillance est rigoureuse à ce sujet, les ruses pour la déjouer n'en sont pas moins ingénieuses. Il est très facile au maître de s'apercevoir, de la tribune élevée où il préside, si un élève lit ou étudie. La tension d'esprit étant moins forte chez le liseur, sa physionomie offre une expression plus calme qui le trahirait tout de suite, quand même le mouvement des pages qu'il lui faut tourner souvent ne le dénoncerait pas.

Mais la question est de reconnaître ceux qui font de la lecture de contrebande et de les surprendre en flagrant délit de roman. Là git la difficulté, les liseurs de livres défendus au collègue étant habituellement gens d'esprit fort inventif de leur nature. Aussi se méfie-t-on de ces Machiavel en herbe et les place-t-on sur les bords de l'allée qui coupe perpendiculairement les rangées de pupitres par le milieu, et dans laquelle rôde souvent le pion qui, *sicut lupus, circuit quærens quem devoret*, et jette, en passant, un regard scrutateur sur les livres qui sont à la portée de son regard.

Cependant, comme ce douanier à l'affût de contrebande de brochures prohibées ne saurait rester debout pendant une heure et demie, il faut bien qu'il s'en retourne s'asseoir.

À peine a-t-il tourné le dos pour gravir les trois ou quatre degrés de la tribune que plusieurs délinquants, placés près de l'allée, ont vite fait de replacer par-dessus la grammaire latine ou grecque, ouverte en évidence sur le pupitre, un livre qu'ils avaient fait glisser sur leurs genoux en voyant le gardien descendre de son observatoire.

Une fois là, celui-ci n'est guère à craindre et les coupables s'enfoncent dans la sécurité de leur crime, derrière un rempart de livres de classe savamment élevé sur le point culminant du pupitre, dès le commencement de l'étude, et jetés là avec une négligence que l'on dirait innocente.

Mais, « toujours ce beau désordre est un effet de l'art », d'un art affiné, tout comme ce petit trou de la grosseur d'un pois et percé dans la grande visière verte dont beaucoup d'élèves se coiffent, soit disant pour se protéger la vue contre la lumière du gaz. C'est par ce mâchicoulis que le liseur, sans qu'il y paraisse, observe l'ennemi et fait disparaître d'un coup de doigt félin la pièce du délit, si la sentinelle soupçonneuse vient à descendre de son poste d'observation.

Il en est de plus retors qui feignent l'inquiétude, l'anxiété, pour attirer sur eux l'attention du pion et se faire confisquer quelque production bénigne de la bibliothèque de Mame et qui, tandis que le ravisseur s'en retourne glorieux avec ce trophée dû à sa vigilance et à sa perspicacité, sortent sournoisement de leur *capot*, un vrai roman, recouvert de papier gris, comme un livre

de classe, et le lisent effrontément au nez du maître dont l'âme candide ne saurait soupçonner une pareille dépravation¹.

De six heures à six heures et demie, on dit le chapelet et l'on fait une lecture spirituelle qui souvent ne doit pas l'être outre-mesure, puisque bon nombre s'endorment à la voix monotone du lecteur.

Suit le souper, autrefois composé de pain et de beurre, ainsi que d'un hachis auquel son apparence et sa saveur équivoques ont valu depuis longtemps une dénomination des plus naturalistes.

L'heure de la récréation du soir est surtout celle de la causerie, vu qu'on la passe généralement à la salle. Les plus avancés, les studieux, parlent sciences, lettres ou histoire, tandis que les autres causent des mille et un riens qui peuvent s'ébattre dans la cervelle d'un écolier de douze à dix-huit ans : souvenirs de vacances, récits de niches faites aux maîtres de salle ou d'étude, sourdes imprécations contre la vie d'internat, aspirations à voir se rompre bientôt la monotonie d'une existence détestée de la plupart.

Les trois quarts d'heure d'étude subséquents sont les plus silencieux de la journée. Peu de travailleurs ; quelques-uns lisent ou rêvent, à moitié éveillés, les autres dorment sur les deux poings. Il n'est pas jusqu'au maître lui-même qui ne subisse l'influence de cette atmosphère de somnolence répandue dans la salle et qui ne se surprenne à dodeliner de la tête.

Enfin, neuf heures sonnent et toute la communauté prend le chemin béni du dortoir.

Tandis que chacun se déshabille, il se fait à haute voix une lecture édifiante, tirée de la vie des saints et que personne n'écoute, pas même souvent le maître qui préside au coucher. Ainsi, il me souvient que nous lûmes pendant plusieurs semaines toujours la vie du même saint personnage qui, au dire de son biographe, avait eu la mésaventure de mourir de la pierre. Ce qui, tous les soirs, nous procurait un moment de douce gaieté.

Une facétie de ce genre réussit moins à Lucien Rimbaud qui ayant à dire que saint Benoît passait ses jours entre les jeûnes et les veilles, lut hardiment qu'il les passait entre les jeunes et les vieilles ! Lucien connaissait déjà cette figure du

¹ Que l'on n'aille pas conclure qu'il s'agisse habituellement de mauvais livres. Pendant nos sept années de collège l'un des romans les plus osés qui ait circulé parmi nous fut l'anodin *Siège de la Rochelle* que nous avons mentionné plus haut. On voit qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un maigre chat. — J. M.

discours si drôlement appelée contre-petterie ; mais mal lui en prit de l'avoir trop hardiment appliquée.

— Benêt vous-même ! Allez vous coucher, et vous me copiez mille vers ! hurla le pion, au milieu de l'immense éclat de rire provoqué justement par les prétendues mortifications peu édifiantes du très grand saint.

Les lumières s'éteignent, les lits de sangle craquent sous le poids de ceux qui s'y installent en y cherchant la position la plus agréable. Déjà quelques ronflements grondent dans le vaste dortoir, et puis un rire étouffé s'échappe d'un coin perdu dans l'ombre.

— Silence ! hurle le maître qui se dirige vers l'endroit d'où est parti le bruit. Mais le farceur, qui feint d'abord de dormir du sommeil du juste, finit bientôt par être la propre victime de sa conscience qui, après tout, n'a pas grand'chose à lui reprocher.

Et, tandis que cent bruits divers font encore tressaillir au loin la ville, le silence étend ses grandes ailes d'oiseau nocturne sur le collègue endormi.

D'après cet aperçu de la vie d'interne, l'on comprend combien Lucien Rambaud, avec son tempérament sensible et rêveur, était peu fait pour une existence aussi monotone et d'une rigidité monacale. Aussi, à mesure qu'il croissait en âge et que ses penchants pour les choses miroitantes du monde se développaient en lui, sentait-il s'accroître de jour en jour son aversion pour la vie collégiale.

Pendant l'année qui suivit les vacances où il s'était épris d'Alphonsine Ménard, il chercha à se consoler de l'éloignement de sa cousine en se jetant dans les bras de la poésie. La Muse se vengeait de la violence que Lucien lui avait fait subir, en poursuivant à son tour le jeune homme de ses taquineries.

Il emprunta d'un voisin le traité de versification française que l'on n'étudie qu'en seconde — il n'était encore qu'élève de troisième — et se mit à chercher en tâtonnant l'art de rimer en français cadencé. Pour ce qui est des vers latins, il en évitait la fréquentation avec une terreur profonde, ne se sentant jamais si malheureux que lorsque le devoir du jour consistait à aligner une douzaine d'hexamètres.

En cachette, — il était sévèrement défendu de faire en français la cour aux vierges du Parnasse — Lucien se mit à rimaiter à toute heure du jour. Il va sans dire que le nom

d'Alphonsine figurait dans la plupart de ces élucubrations remplies d'*yeux bleus comme les cieux*, de *soupirs*, de *zéphirs*, inondées de *pleurs* et de *fleurs*.

Comme ces productions étaient par trop débordantes de sentimentalité et qu'elles auraient pu attirer quelque mauvaise affaire à leur deux fois coupable auteur, il avait soin de les porter sur lui, dans un calepin qui renfermait une rose que lui avait donnée sa cousine.

En dépit de ces incursions furtives, souvent répétées dans les plates-bandes de la Muse Erato, Lucien n'en fit pas moins une assez bonne année ; les compositions françaises que l'on commence à écrire en troisième l'intéressant assez pour qu'il y apportât toute l'attention dont il était capable. Avec ses nombreuses lectures et sa grande imagination, il fut tout aussitôt le premier de sa classe en composition ; succès qui le réhabilita de beaucoup aux yeux du professeur et de ses camarades, car il n'avait guère brillé jusque-là. Aussi cette année lui parut-elle moins désagréable que les précédentes. Ce qui n'empêcha point qu'il vit arriver de nouveau les vacances avec une ultime satisfaction.

CHAPITRE IV

PREMIÈRES AMOURS

Lucien Rambaud avait maintenant plus de dix-sept ans. Quoiqu'il fût encore assez petit de taille, on ne pouvait plus le considérer comme un enfant, dans la supposition même où le léger duvet noir qui se dessinait en accent-circonflexe sur sa lèvre supérieure n'y eût pas encore élu domicile. Il est vrai que ce léger indice de virilité représentait aussi bien des coups de rasoir !

Cette année-là, Alphonsine Ménard ne vint pas à Saint-Omer, ce qui fut cause qu'une autre la remplaça, mais plus sérieusement cette fois, dans les aspirations amoureuses et poétiques de son cousin.

Deux jeunes parentes de M. Morel, invitées au mariage d'une de leurs amies qui habitait non loin de Saint-Omer, profitèrent de l'occasion pour aller passer quelques jours chez leur cousin Morel qui les en avait souvent priées. Celui-ci était l'hospitalité personnifiée, et il faisait bon voir son excellente figure apparaître, lorsqu'il allait au-devant de ses hôtes, dans l'encadrement de la porte au-dessus de laquelle il avait fait graver, en lettres d'or, cette invitation si charmante dans sa simplicité : ASILE CHAMPÊTRE.

Ce fut par une tiède soirée de juillet, que Paul Morel amena chez son père son cousin Lucien Rambaud, pour le présenter aux deux étrangères arrivées durant l'après-midi. Celles-ci, en compagnie de la famille Morel, se tenaient accoudées sur la balustrade d'une terrasse qui s'étend autour de la maison.

L'une des deux jeunes filles, Mlle Julia Beauvais, était brune

et de carnation chaude. Ses yeux étaient noirs, vifs, gais ; et ses lèvres, d'un dessin spirituel, étaient sans cesse caressées d'un sourire qui burinait aux joues de mignonnes fossettes. D'abondants cheveux noirs, frisés, suivant la mode du temps, encadraient de leurs torsades épaisses cette figure pleine de jeunesse, qui respirait le plaisir de vivre et le communiquait.

L'autre, Mlle Caroline de Richemond, était frêle, pâle et blonde. Ses grands yeux bleus étaient pleins de ciel et de rêverie quand elle était au repos ; mais, venait-elle à parler, ils s'animaient soudain, et l'étincelle qui jaillissait des prunelles éclairait d'un vif rayonnement la finesse de la pensée, qui s'élançait ailée de ses lèvres fines contractées alors par une délicieuse moue de raillerie bienveillante. L'apparence générale de sa physionomie était pourtant rêveuse, même un peu triste ; et son nez droit, un peu long, comme celui des statues grecques, accentuait l'expression sérieuse de sa figure. Svelte, mais élégante dans sa démarche, comme dans son langage et dans ses manières, Mlle de Richemond, qui appartenait à l'une des grandes familles historiques du pays, était bien le type qui devait impressionner tout d'abord Lucien le rêveur, le poète en herbe. Aussi s'empressa-t-il de lui adresser la parole après les présentations d'usage.

Quant à Paul Morel, les jeunes filles commençaient à faire chanter en lui une corde qui ne vibrait pas encore dans son organisme, l'année précédente, et la voix cristalline de Mlle Beauvais, ses yeux noirs, ses dents de nacre, ses allures pétulantes, faisaient depuis trois heures frémir l'adolescent, comme une guitare que pince une main savante.

Lucien et Paul s'appuyèrent sur la balustrade, auprès des jeunes filles, et se mirent à échanger avec elles des phrases d'abord insignifiantes mais qui, partant de la bouche de ces demoiselles, résonnaient comme un chant suave aux oreilles de nos deux jounçaux.

Le soleil se couchait, et ses derniers rayons jetaient une poussière d'or sur le faite d'un bosquet d'ormes qui se dressaient à deux cents pieds, en face, au-dessus d'un étang calme comme la nuit tombante.

Sur la gauche, dans un ravin qui sépare l'étang de la maison, s'élevait le moulin seigneurial dont la lourde masse carrée commençait à se fondre avec l'ombre qui envahissait la profondeur du vallon.

Sur les eaux bleues et polies de l'étang, à travers les massifs de feuillage qui vaguement s'y réfléchissaient, se mira bientôt la figure blonde de la lune qui se levait comme le soleil venait de s'enterrer à l'occident, derrière les Laurentides.

Le silence de la soirée n'était troublé que par le sourd grondement des meules du moulin, et par les coassements d'une centaine de grenouilles qui se donnaient, sur le bord de l'étang, l'innocent plaisir d'un concert de famille.

Dans ce calme de la nature assoupie, Lucien sentait la sève de la jeunesse qui fermentait dans son cœur dont les battements devenaient plus vifs. C'est que, tout à son côté, une épaule gracieusement arrondie effleurait son bras, tandis que deux yeux troublants de femme se fixaient par moment sur les siens avec une langueur pénétrante, et que sur le cou blanc de sa compagne, où frissonnait un duvet de follets cheveux blonds, il lui prenait des envies de poser ses lèvres brûlantes.

Mais il sentait bien que si, dans un moment de vertige, il eût eu pareille audace, il serait tombé, là, éperdu de honte, aux pieds de la fière jeune fille.

Comme ses yeux allaient tour à tour de la figure de sa voisine au paysage qui se déployait devant eux, il aperçut, à la surface et au bord de l'étang, la réflexion de l'étoile du soir dont les rais sintillaient sur l'eau brunie, au milieu d'une échancre creusée dans le rocher du rivage.

— Oh ! voyez donc, s'écria-t-il, ne dirait-on pas un diamant dans son écrin de velours bleu ?

— Vous êtes poète ? lui demanda Caroline, après avoir admiré la gracieuse image de l'étoile.

— Malheureusement non, mademoiselle, répondit Lucien. Mais en vous contemplant, il me semble que je pourrais le devenir.

— Savez-vous que ce n'est pas mal tourné, pour un collégien, ce que vous dites-là ? . . .

— Mon Dieu, mademoiselle, il se trouve, au collège comme ailleurs, des âmes pour sentir le beau, des yeux pour l'admirer et des lèvres pour exprimer l'impression qu'ils en ressentent.

— De mieux en mieux ! repartit en souriant Mlle de Richmond. Eh ! savez-vous, ajouta-t-elle, pour corriger l'effet désagréable que le mot *collégien* paraissait avoir produit sur son interlocuteur, savez-vous que l'on rencontre dans le monde, parmi

les beaux moineaux qui daignent nous accorder leur attention, très peu de ces messieurs qui sachent si bien dire ?

Lucien, encore peu habitué à ces joutes de salon qui, la plupart du temps, consistent dans un échange de mots d'autant plus sonores qu'ils sont plus creux, restait un peu confus et à bout de réplique, lorsque M. Morel pria ses hôtes de rentrer pour faire un peu de musique. Chez les Morel, on est musicien de père en fils, et de la bonne école.

Ce soir-là, Mme Morel avait invité une belle jeune femme de passage à Saint-Omer, Mme Desîles, qui chantait à ravir. Elle se mit au piano et chanta cette romance plaintive d'Abadie, alors très en vogue, *Les Feuilles Mortes*, que toute une génération d'amoureux a roucoulée avec langueur et soupirs.

Tout en écoutant la voix chaude et sympathique qui savait ajouter encore à la note si triste de cette composition attendrissante, Lucien regardait à la dérobée Mlle de Richemond assise auprès de lui. Lorsque la chanteuse attaqua pour la dernière fois le refrain :

« Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
« Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! »

leurs yeux attendris se rencontrèrent, et il y eut entre Caroline et Lucien une communion d'âmes dans un même élan de poétique mélancolie.

Lucien n'oublia jamais le souvenir de cette romance ni celui de la jeune femme qui l'avait si bien interprétée. Ce fut même une des impressions les plus douloureuses de sa vie quand il revit cette dame, quinze ans plus tard. Hélas ! ce n'était plus la jolie jeune femme, aux joues rosées, aux yeux rayonnants d'espérance et de vie. Quinze années de ménage, de revers de fortune, de maladies et de douleurs morales avaient flétri ce visage, maintenant parcheminé, qu'avaient creusé les pleurs. Tous les déchirements d'une vie malheureuse avaient passé par là, ne laissant que des ruines à la place des fleurs de la vingtième année. La vue de ces ravages fit monter un sanglot à la gorge de Lucien, tandis que le refrain de la romance qui l'avait autrefois tant ému traversait douloureusement sa pensée :

« Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
« Si vous m'avez aimé, vous prierez Dieu pour moi ! »

Cependant, les autres invités se firent entendre à tour de rôle. Mlle de Richemond, qui avait la voix fraîche et agréable, chanta : « S'il voulait m'aimer un peu ! », romance d'Arnaud. Lucien dut aussi s'exécuter et interpréta la composition du même auteur : « En parlant de ma mère », avec une chaleur qu'il n'avait jamais éprouvée ni fait ressentir, et qui lui valut un long regard des beaux yeux de Caroline.

Mais le succès de la soirée était réservé à Mme Desîles. Priée de charmer encore ceux qui avaient eu la jouissance de l'entendre, elle se recueillit un instant, et, d'une voix frémissante d'émotion, elle chanta cette poignante mélodie : « Le Crucifix », qu'inspirèrent au compositeur Gariboldie les accents profondément douloureux arrachés à Lamartine par la mort d'une femme aimée :

« Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
« Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
« Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
« Image de mon Dieu !

« Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
« Depuis l'heure sacrée où du sein d'un martyr,
« Dans mes tremblantes mains, tu passas, tiède encore
« De son dernier soupir.

« Le vent qui caressait sa tête échevelée,
« Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
« Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
« L'ombre des noirs cyprès.

« De son pieux espoir son front gardait la trace,
« Et sur ses traits empreints d'une auguste beauté,
« La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
« La mort, sa majesté ! »

Cette jeune femme à voix d'ange avait comme un pressentiment de ses futures souffrances. La voix prophétique du malheur se lamentait dans son âme, et voilà pourquoi elle chantait si bien les humaines tristesses !

Lucien retourna chez lui complètement fasciné par les yeux rêveurs de Mlle de Richemond. Une vie chaude, exubérante, courait dans tout son être et bouillonnait dans ses artères. En lui

des voix suaves murmuraient des mélodies étranges qui le ravissaient dans une telle extase, qu'il lui semblait plutôt flotter dans l'air que marcher sur cette misérable terre. Sa tête voyageait dans les nuages, en compagnie des étoiles, dont le doux rayonnement jetait une clarté mystérieuse sur le village endormi.

Morel avait organisé pour le lendemain un pique-nique en l'honneur de ses deux parentes.

À une demi-lieue de Saint-Omer, la petite rivière des Perdrix se jette dans la rivière du Bras, après avoir vagabondé à travers bois et prairies. C'est sur les bords de la première, qui trotte en babillant sur un lit de cailloux fins, que l'on avait décidé d'aller passer l'après-midi. Il y eut de nombreuses invitations faites dans la société de l'endroit, et l'on décida que l'on se rendrait dans des charrettes à foin au lieu fixé pour la fête champêtre.

Sur les onze heures, cinq de ces véhicules primitifs, portant chacun de six à huit personnes, se rencontraient en face du logis de M. Rambaud. Après avoir rangé les provisions de toutes sortes que l'on emportait, chacun se plaça à sa convenance, et la joyeuse bande se mit en marche par la plus claire et joyeuse matinée dont juillet ait jamais ensoleillé la vallée du Saint-Laurent.

Lucien et Paul conduisaient chacun une charrette : le premier ayant naturellement à son côté Caroline de Richemond, et Paul coudoyant Julia Beauvais. Tout le monde était assis à plat sur une couche de foin qui ne laissait pas que de faire rudement sentir à ces demoiselles la dureté du siège et le manque absolu d'élasticité du véhicule, lorsque Lucien et Paul s'avisèrent de faire trotter les chevaux. Il y eut aussitôt un tel concert de plaintes, de cris moitié plaisants, moitié douloureux, qu'entre-coupaient les brusques cahotages des charrettes, enfin des protestations si énergiques, des supplications si attendrissantes, que nos deux écoliers durent mettre leurs chevaux au pas.

On suivit quelque temps les bords du Bras qui serpente à travers prés. Sous les flambées de soleil, les eaux claires étincelaient au milieu des champs comme un ruban d'acier. Dans les touffes d'aulnes qui laissaient pendre jusqu'à l'effleurement de la rivière bleue leurs massifs de feuillage d'un vert émeraude, dans les jeunes seigles et sur les blés non mûris, les oisillons se poursuivaient avec des cris d'amour, tandis que les cigales et les sauterelles, se chauffant avec délice au soleil, chantaient sans se préoccuper si la bise d'hiver allait jamais venir.

Lucien, surchauffé par cette chaleur de vie qui courait dans l'air, sentait vibrer toutes les fibres de son être au contact du bras de Caroline, qui frôlait involontairement le sien à de certains mouvements de la voiture. Il lui semblait que des effluves de vitalité se dégageaient de tous ses pores, et il lui prenait de ces envies folles de chanter à tue-tête qui ont dû inspirer ce beau vers à Sainte-Beuve :

« J'étais un arbre en fleur où chantait ma jeunesse ».

Après une demi-heure de marche, la charrette qui se trouvait en tête s'arrêta près d'un moulin situé sur le bord de la route, et mû par les eaux de la rivière des Perdrix.

L'on fit halte, les jeunes gens offrant la main à leurs compagnes pour les aider à sauter à terre. Quand Lucien sentit le corps souple de Caroline peser au bout de ses bras tendus et lorsqu'il entrevit, dans une envolée de jupes et de dentelles blanches, comme elle allait toucher le gazon, son bas bien tiré au-dessus d'une cheville aux fines attaches, il lui sembla que son cœur faisait le grand écart. La vue d'un tout petit pied de femme cause de si drôles d'émotions chez les tout jeunes gens !

Tandis que les serviteurs descendaient les provisions de voiture et se préparaient à mettre le couvert à l'endroit que l'on avait choisi pour le goûter, les gracieux couples se mirent à dévaler à la file la pente un peu raide qui mène à la rivière.

À part un plateau de quelques arpents qui était ensemencé, les bords de la rivière avaient encore en cet endroit un aspect demi sauvage, il y a trente ans. De grands sapins, des pins noirs hardis, dressaient leur cône dentelé au-dessus de chaque rive, tandis qu'à leur pied des massifs de broussailles défendaient en grande partie l'approche de la rivière à laquelle on ne parvenait que par une trouée d'une trentaine de pas, que la hache d'un colon avait pratiquée dans la futaie.

Mères venues pour exercer une prudente surveillance, jeunes filles et garçons, tous un peu fatigués par le trajet, la poussière et l'ardeur du midi, s'assirent, d'abord silencieux et s'épongeant le front, sous un bouleau qui tout près du bord de la rivière, se dressait coquettement drapé dans son justaucorps de satin blanc, et de ses longs bras frémissants couvrait de son ombrage protectrice cette charmante jeunesse.

Animé par une légère brise, l'arbre faisait bruire au-dessus des couples rapprochés ses feuilles légères, qui murmuraient amoureusement au moindre souffle comme sous l'étreinte d'une caresse, tandis que les sapins et surtout les grands pins d'à côté mariaient leur musique berceuse au gai murmure de l'eau qui gazouillait sur les cailloux, et qu'un pinson des bois jetait au loin ses deux notes uniques dont la dernière, quatre fois répétée, forme avec la première une quarte liée d'une mélancolie pénétrante ¹.

— Voilà un oiseau, dit Lucien à Mlle de Richemond, qui a la voix triste comme celle d'un écolier au collège.

— Vous n'aimez pas ça, le collègue ? demanda Caroline, dont les lèvres dessinèrent un malicieux sourire.

— C'est-à-dire que je l'exècre ! Mais, Dieu merci, je n'en ai plus que pour deux ans. J'ai la promesse de mon père d'en sortir après ma rhétorique.

— Dans deux ans Et que ferez-vous après ?

— J'étudierai la médecine, ou le droit.

— Oh soyez plutôt avocat ! Savez-vous que je n'aimerais pas avoir un mari médecin, moi !

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, fit Mlle de Richemond avec une petite moue, en mordillant son gant.

Lucien prit pour un aveu cette remarque de Caroline qui pouvait bien n'être qu'une réflexion en l'air.

— Elle m'aime ! pensa-t-il : je serai avocat. — Oh ! je vais bien m'ennuyer après les vacances, reprit-il en osant à peine croiser son regard avec celui de Caroline.

— Et pourquoi ? demanda-t-elle d'un air curieux.

— Parce que répondit tout simplement Lucien, qui rougit encore plus que ne l'avait fait auparavant la jeune fille.

Cependant les serviteurs avaient étendu les blanches nappes sur l'herbe fine, à l'abri des rayons du soleil et rangeaient les mets variés. Quand la collation fut prête, les jeunes gens se firent les cavaliers servants des dames dont les dents de nacre se prirent à denteler l'enveloppe croustillante des pâtés de viande froide, ou la croûte dorée des gâteaux dont les femmes sont si friandes.

¹ Cet oiseau, vulgairement désigné en Canada sous le nom de *siffleur*, est le pinson à gorge blanche (*white throated sparrow*), Voir l'*Histoire Naturelle des oiseaux du Canada*, par J.-M. LeMoine. J. M.

Empressé auprès de Caroline, Lucien ne voyait qu'elle et la regardait grignoter avec admiration. Le moindre de ses mouvements, le geste que faisait sa main délicate en allant chercher quelque parcelle de pâtisserie dans un repli de sa robe, son petit doigt qui se relevait sur le verre qu'elle portait à ses lèvres, tout chez elle était pour le jeune homme motif à ravissement. Jamais auparavant il n'avait remarqué autant de grâce poétique dans les actes les plus ordinaires de la vie. Il n'y a pas à se le dissimuler, le pauvre garçon était sérieusement atteint du mal d'amour qui affecte la vue d'une façon toute particulière.

Après les dames, ces messieurs eurent leur tour, et les jeunes filles insistèrent pour les servir ; ce à quoi ils se prêtèrent avec enchantement, après avoir néanmoins mollement protesté par politesse. Lucien insista pour se servir de l'assiette et du verre de Caroline, et, quoi qu'elle fit pour l'en empêcher, il eut l'audacieux bonheur de mettre ses lèvres sur quelques bribes de pâtisserie que Mlle de Richmond avait effleurées de sa bouche.

— Ce n'est pas bien, ce que vous faites là ! lui dit-elle, avec un accent de reproche.

— Pourquoi donc ?

— Cela n'est pas convenable. . Auriez-vous, par hasard, la prétention de connaître mes pensées, comme on dit ?

— Oh ! si je pouvais ! repartit Lucien, qui lui lança un regard brûlant.

— Vous n'en seriez guère plus avancé !

Ceci fut dit si froidement, que les larmes en vinrent aux yeux du jeune homme. Mlle de Richmond s'en aperçut et s'efforça d'atténuer ce que sa répartie pouvait avoir de cruel, en s'asseyant auprès de Lucien qui déclarait ne plus avoir faim. Voyant qu'il restait triste, en dépit des efforts qu'elle faisait pour l'égayer :

— Voulez-vous que nous marchions un peu, comme les autres ? demanda-t-elle en désignant des groupes épars qui erraient lentement sur les bords de la rivière.

— Volontiers, fit Lucien avec un reste de bouderie qui se dissipa cependant presque aussitôt, lorsqu'il lui fallut tendre la main à sa compagne, et qu'il crut sentir une tendre pression de sa main sur la sienne.

L'après-midi s'écoula à se promener sous les arbres, à faire de ces jeux de société qui, pour amuser les gens, exigent qu'ils

soient amoureux ou qu'ils aient forte inclination à le devenir. Il est vrai qu'il y a là dedans une foule de prétextes à de furtifs serremments de doigts, à de petites libertés voilées, qui sont la menue monnaie des amours naïves et qui, ma foi, comme émotions délicatement savoureuses, valent souvent mieux que les autres.

Sur le soir, comme les domestiques attelaient les chevaux la société regagna le moulin près duquel étaient restées les voitures. Dans une partie vaste du moulin, se trouvait un traîneau. Julia et Caroline étant entrées par curiosité, avisèrent le véhicule et s'y assirent en se jouant. Aussitôt Lucien et Paul s'attelèrent aux timons et se mirent à traîner les deux jeunes filles qui faisaient retentir de leurs frais éclats de rire le moulin dont on venait d'arrêter le mécanisme.

Cet enfantillage eut un grand succès, et toutes les jeunes filles voulurent se faire aussi promener par leurs galants respectifs. D'instinct, les femmes aiment à asservir leurs adorateurs, et ceux-ci tendent tout d'abord le cou au joug avec autant d'empressement qu'ils mettront souvent plus tard de persistance à s'en débarrasser.

Leurs frais chapeaux de paille enguirlandés de feuillage, la ceinture ornée d'un gentil bouquet de fleurs des prés cueillies par leurs amoureux, les fillettes s'élançèrent avec la légèreté de jeunes chattes dans les charrettes qui devaient les ramener. Les jeunes gens, une fleurette passée dans la boutonnière par une main adorée, se placèrent chacun à côté de son idole, et toute cette heureuse adolescence reprit gaiement le chemin du village.

Le soleil disparaissait derrière les arbres dont le faite semblait saupoudré d'or fin. Comme on s'éloignait, tout là bas, en arrière, le pinson des bois lançait en signe d'adieu, sous le feuillage immobile, ses deux notes plaintives au soleil couchant.

Le lendemain, vers les onze heures du matin, Lucien et Paul, escortant mesdemoiselles de Richmond, Beauvais et Morel, traversaient la grande place de l'église en face de laquelle ils s'arrêtèrent. Les jeunes gens se détachèrent du groupe et se dirigèrent vers le presbytère pour aller demander la clef de la porte du clocher où ils avaient décidé de grimper en compagnie de ces demoiselles.

Avec la mode d'alors qui voulait que le pantalon, étroit comme un fourreau de parapluie, collât sur la jambe, le chapeau gaillardement penché sur l'oreille, Lucien et Paul avaient l'air

de deux jeunes coqs campés sur leurs ergots et qui commencent à reluquer les poulettes.

Les jeunes filles s'agenouillèrent dans l'église, ainsi que les deux jeunes gens qui demandèrent fervemment à Dieu de vouloir bien leur réserver pour compagnes de leur vie les jolies dévotes agenouillées à côté d'eux.

Quelques minutes plus tard, ils gravissaient tous ensemble les deux longs escaliers qui conduisent au comble de l'église. Lucien introduisit la clef dans la serrure d'une petite porte qui donne accès sous le toit, et tous se trouvèrent au milieu d'une forêt de poutres s'enchevêtrant avec mystère dans une demi-obscurité que traversait une traînée de jour pâle tombant d'un petit œil de bœuf ouvert discrètement dans le mur de façade.

Les jeunes filles hésitèrent tout d'abord et ne purent s'empêcher de frissonner en mettant le pied sur l'échelle raide et grossière au moyen de laquelle il faut monter dans la pénombre pour arriver au clocher. Enfin, elles se décidèrent à s'y aventurer après avoir toutefois enjoint à ces messieurs de passer les premiers, afin qu'elles ne montrassent pas plus qu'il ne fallait de leurs jambes entre les échelons.

Lucien parvint le premier à la trappe qu'il faut soulever avec les mains et la tête pour pénétrer dans le clocher, et que l'on tient fermée pour empêcher la pluie de pénétrer à l'intérieur. Il la leva, la poussa de côté et se hissa dans la tour. Quand Paul eut aussi émergé, apparut la figure pâlie de Mlle de Richemond.

Lucien tendit ses deux mains à la jeune fille et l'attira près de lui. Mlles Beauvais et Morel rejoignirent leur compagne l'instant d'après, et tous, marchant avec précaution sur la dalle de plomb inclinée s'approchèrent d'une des quatre ouvertures qui regardaient les points cardinaux, et s'appuyèrent sur la balustrade.

Tour à tour pittoresque et grandiose est l'aspect que les yeux embrassent de ce point élevé. À cent pieds en bas, autour de l'église, comme des poussins auprès de leur mère, les maisons du bourg se groupent avec leur construction variée, leurs murs de diverses couleurs, brun foncé, gris clair et blanc de chaux, ainsi que leurs toits noirs, rouges ou grisâtres.

De ci et de là, des peupliers de Lombardie se dressent hardiment, pareils à des clochetons gothiques sculptés à jour.

À l'ouest, fuyant le bourg avec le chemin qui monte en pente

douce dans la direction de la ville, une double ligne de maisons s'étend sur un parcours d'une demi-lieue, formant la haie et semblant monter la garde de chaque côté de la route, jusqu'à la Pointe-à-la-Caille qui s'enlève vivement à l'horizon sur le fond brillant du fleuve, avec ses arêtes de sapins et d'épinettes d'un vert sombre.

Sur la gauche, se déploie une partie détachée de Saint-Omer et séparée du bourg par la rivière du Sud sur laquelle est jeté le pont qui sert de trait-d'union entre ces deux divisions du village. En arrière, une mer de champs qui verdoient jusqu'où la vue peut porter, entrecoupés, ça et là, par des îlots de rochers couverts d'une verdure plus foncée.

Au milieu des prés, comme un ruban de satin bleu moiré, serpente la rivière bordée d'une cordelette onduleuse de blanches maisonnettes. Au loin, le clocher de l'église de la paroisse voisine paraît piqué comme une épingle d'argent dans la soie bleue pâle du ciel, tandis que la chaîne sombre des Alleghanys ferme l'horizon.

Vers l'est, la troisième partie du village — séparée des deux autres par la rivière du Bras, qui brille au loin dans la flambée de soleil au milieu des champs, et déverse ses eaux couleur d'acier bruni dans la rivière du Sud, à côté du grand pont — se déroule avec ses constructions un peu plus espacées et entrecoupées de vergers, de jardins et de prés.

Le cours réuni des deux rivières, sur les bords duquel des peupliers et des aulnes se regardent coquettement dans le clair miroir des eaux, borne cette partie du village, tandis que, tout au fond, en arrière de coteaux qui se haussent comme pour mieux contempler la riante vallée, la vue est arrêtée par le flanc à moitié inculte et sauvage des Alleghanys.

Enfin, quand on regarde le nord-est, on a, vers la droite, vue plongeante sur la quatrième partie du village avec ses maisons bourgeoises à demi perdues dans des massifs d'arbres et dégringolant jusqu'au bassin que la rivière du Sud et le fleuve ont creusé de concert dans la côte. Quatre ou cinq bateaux, oiseaux de mer au repos, dorment, leurs ailes repliées, dans ce petit port peu fréquenté à cause de son accès difficile. Sur la droite, une longue file de maisons blanches court et se perd au loin dans la ligne horizontale qui marie les tons éclatants du ciel avec les eaux grisâtres du fleuve.

En remontant, le regard parcourt la vaste portée du Saint-Laurent, large ici de cinq grandes lieues et coupé par un archipel d'îles tantôt verdoyantes, tantôt dressant hors des eaux profondes le dos rugueux de leurs rochers dénudés.

Grands vapeurs d'outre-mer, vaisseaux à voiles, de tout genre, chargés de tous les produits du monde, se croisent sans cesse sur cet immense canal de l'Amérique du Nord creusé par le doigt de l'architecte de l'univers.

Au dernier plan, digue inébranlable à cette artère du globe, les Laurentides se dressent dans leur imposante majesté, et, le front perdu dans les nuages, regardent, impassibles, l'énorme masse d'eau de nos mers intérieures rouler toujours vers l'océan, et voient sans sourciller les habitants des deux rives, une génération poussant l'autre, s'engouffrer avec les âges dans l'éternité.

Après avoir contemplé la grandeur du paysage qui les entourait, Lucien, Paul et leurs compagnes se mirent à déchiffrer les mille et un noms que les visiteurs avaient gravés sur le ferblanc qui couvrait l'encadrement des ouvertures du clocher. Comme presque tous les noms de genre différent étaient réunis deux à deux, l'on comprend que c'étaient tout autant de couples amoureux qui avaient passé par là.

Grand nombre, hélas ! de ceux qui avaient ainsi laissé ce souvenir de leur ardente jeunesse inscrit dans le clocher, dorment aujourd'hui leur froid sommeil au pied de l'église, dans le cimetière du village. Deux noms inscrits, avec une épingle sur un peu d'étain, une vague réminiscence dans la mémoire de leurs proches, une tombe muette, souvent abandonnée, voilà tout ce qui restait de ces amants, pleins d'espérance et de vie, qui échangeaient, il y a cinquante ans, des serments d'amour éternel au-dessus de cette silencieuse cité des morts où ils ont disparu avec leurs illusions même avant eux tombés en poussière¹.

Trop jeune pour ruminer d'aussi lugubres pensées, Lucien imita ceux qui l'avaient précédé en traçant sur la balustrade le nom de Caroline de Richemond avec le sien au-dessous, et les inserra dans un parallélogramme orné d'enjolivures. Caroline le laissa faire ; même, comme le vent soufflait avec force à cet endroit élevé, ce qui, joint à l'attention qu'il apportait à son travail, lui

¹ Depuis que ces lignes ont été écrites, le vieux clocher lui-même a mordu la poussière et avec lui ont à jamais disparu les noms de ces amoureux d'antan.
J. M.

fatiguait la vue, Mlle de Richemond abrita de sa petite main les yeux de Lucien pour les lui garantir de l'air trop vif. Personne ne supposera un instant que notre amoureux se hâta d'en finir ; je le soupçonne, au contraire, d'avoir un peu prolongé le travail de l'inscription ; et je vais jusqu'à croire qu'il eût consenti volontiers à couvrir de son écriture toutes les parois du clocher, s'il eût pu continuer de sentir sur son front le doux contact de cette si mignonne main.

Paul entrelaçait en même temps ses initiales avec celles de la rieuse Julia Beauvais. Ces quatre nouveaux noms inscrits à côté de ceux qu'une semblable pensée avait ainsi réunis sur ce registre ouvert en plein ciel, sous l'œil impassible du temps, on jeta un dernier regard sur le village, sur la campagne environnante et l'on éprouva le besoin de descendre reprendre pied avec les passants qui glissaient, amoindris, sur la place, opération qui, pour les jeunes filles, ne laissait pas que d'offrir plus de difficultés que l'ascension.

Il s'agissait, en s'enfonçant dans la trappe, de poser le pied sur le premier échelon, évolution assez difficile à opérer. Naturellement, Lucien et Paul furent immédiatement priés de laisser d'abord descendre ces demoiselles, lorsqu'ils s'offrirent à passer les premiers pour les recevoir sur le haut de l'échelle ; et je crois, vraiment, que c'était précaution fort sage, les larges crinolines qu'elles portaient alors ne permettant guère aux dames d'assumer une position aussi élevée aux yeux de leurs admirateurs.

Après bien des hésitations et maints cris de frayeur, avec l'aide des deux jeunes gens, qui, prévenances pour eux fort agréables, les retenaient d'en haut par les bras et les mains — doux larcins d'amour — les jeunes filles purent prendre pied sur l'échelle et descendre sans encombre.

Cette matinée fut la dernière que Paul Morel passa avec Julia Beauvais qui, durant l'après-midi, prit le train de la Rivière-du-Loup, paroisse qui était alors le terminus du chemin de fer du Grand Tronc.

Caroline de Richemond ne devait partir que le lendemain pour retourner à la ville.

Tout gonflé de sanglots était le cœur de Paul, comme il voyait fuir le train qui lui ravissait l'être si tendrement aimé. Aussi, deux heures plus tard, comme sa sœur Juliette, Lucien et Mlle de Richemond causaient ensemble sur la terrasse de l'habi-

tation de M. Morel, Paul, qui se tenait un peu à l'écart, fut surpris à pleurer par Caroline.

— Regardez donc monsieur Paul qui pleure, dit-elle à Lucien, avec ce singulier sourire qui lui était particulier quand elle se raillait de quelqu'un.

Lucien ne répondit pas et songea que ce serait à son tour d'être seul et malheureux le lendemain. En attendant, il laissait ses regards se rouler et prendre des bains de félicité dans les yeux bleus de sa nouvelle amie.

Il vint d'autant plus vite ce lendemain, qu'il était plus redouté et que les heures qui le précédèrent s'écoulèrent comme un beau songe.

Lucien escorta Mlle de Richemond jusqu'à la gare, lui serra tendrement le bout des doigts, lui jeta, de ses grands yeux noirs, un dernier regard d'une ardeur à incendier le village, suivit de l'œil le train jusqu'à ce qu'il eut disparu dans l'ondulation des coteaux jaunissants, et s'en revint lentement avec Paul, tous deux ayant le cœur gros de larmes à grand'peine contenues.

Ni l'un ni l'autre n'avait osé faire ouvertement la déclaration de sa flamme à celle qui en était l'objet. Mais leurs attentions constantes, leurs attentives prévenances, une foule d'allusions assez peu dissimulées, les avaient dû trahir.

Quant à ces demoiselles, elles avaient déjà, avec leurs dix-huit ans, trop de connaissance de la vie pour se compromettre un tantet, avec d'aussi jeunes gens. Et, lorsque les deux cousins voulurent s'énumérer les aveux qu'elles avaient pu leur faire d'une affection partagée, ils se trouvèrent en possession d'un bien mince bagage de preuves de l'amour de celles qui, de prime abord, leur avaient mis le cœur en émoi.

Maintenant, Caroline et Julia, personnes d'âge à être recherchées en mariage, eurent-elles un instant de caprice pour les deux jeunes gens, ou ne voulurent-elles plutôt que s'amuser en passant de leurs attentions, c'est ce que ni l'un ni l'autre ne put jamais établir.

Jusqu'à la fin des vacances, Lucien et Paul, avec leur imagination exaltée n'en rêvèrent pas moins de leur amour. À l'heure fraîche du matin, ils montaient à cheval et se dirigeaient invariablement du côté de la rivière des Perdrix. L'air était vivifiant, le ciel, radieux, et le soleil n'avait pas encore ramassé les perles de rosée, ces bijoux de la nuit, oubliés par elle sur sa couche

de gazon. Les oiseaux, secouant leurs ailes humides, chantaient à plein gosier en faisant leurs ablutions matinales dans les feuillages mouillés. À travers champs, les troupeaux regagnaient leurs pâturages, escortés de jeunes gars qui égrenaient quelque joyeuse chanson dans la brise du matin, tandis que, pressant l'allure de leurs chevaux, les deux amis les lançaient à fond de train sur la route déserte, en aspirant à plein poumon cet air sain qui précède la chaleur du jour.

O la bonne chose que d'avoir dix-huit ans avec un jeune amour qui chante éperdûment dans votre âme, et d'être emporté dans une course rapide par un cheval ardent dont vous sentez haleter les flancs contre vos muscles solides. Cette double vie que vous communique le fier animal qui vous enlève avec lui vous donne le vertige de la vélocité.

Plus vite ! plus vite encore ! vous dites-vous, sans jamais atteindre la rapidité que vous désirez. Hé ! n'en est-il pas ainsi de toutes nos aspirations ? À l'heure de jeunesse, nos dix-huit ans nous pèsent aux pieds comme des souliers de plomb ; nous voudrions les jeter sur le chemin pour arriver plus vite à la vingt-cinquième année ; nous allons avec ardeur, arrachant à pleines mains les fruits qui pendent au bord de la route.

Arrivés à cette première étape ardemment désirée, notre main rencontre la pomme provocatrice de l'arbre de l'ambition. À peine en avons-nous goûté que, saisis d'une aspiration nouvelle, nous souhaitons vieillir encore et poursuivons notre course avec une impatience toujours croissante. Tant qu'un jour, fatigués de courir sans avoir atteint l'objet toujours fuyant de nos suprêmes convoitises, nous voulons nous arrêter un peu, pour savourer au moins à loisir les quelques fruits qui nous restent de ceux cueillis en courant.

Mais une force irrésistible d'impulsion nous emporte, nous traîne et finit par nous jeter pantelants sur le bord de la route, d'où nous entrevoyons, à travers les brumes de la mort, tournoyer au loin sur le chemin parcouru, et confondues dans un même tourbillon, les aspirations presque toutes déçues d'une trop courte vie.

Si nos amoureux ne roulaient pas encore des pensées aussi sombres, ils n'en étaient pas moins mélancoliques en arrivant auprès du moulin où ils étaient venus avec ces deux jeunes filles qui, un mois auparavant, n'étaient rien pour eux, et dont le

seul souvenir faisait maintenant circuler plus chaud le sang de leurs artères.

À cette heure, le moulin ne bourdonnait pas encore, et, aux approches, l'on n'y entendait que le murmure de l'eau qui, s'échappant de la vanne, bondissait et retombait avec un chant sonore sur les cailloux qui s'arrondissaient au pied de l'écluse.

Lucien et Paul arrêtaient leurs chevaux, leur laissaient pendre la bride sur le cou pour qu'ils pussent cueillir quelques bouchées d'herbe fraîche, et songeaient aux derniers jours envolés.

C'était bien là qu'ils s'étaient tous rendus ; là, au bord de la rivière, sous ce bouleau dont l'écorce argentée se détachait du fond vert émeraude de la pelouse, qu'ils avaient erré, causé deux à deux. C'était bien la même herbe que les petits pieds de leurs déesses avaient foulé, les mêmes parfums forestiers d'essence surtout résineuse qu'ils avaient tous ensemble respirés. N'était-ce pas aussi le pinson solitaire qu'ils avaient entendu le jour de la fête champêtre et qui, ce matin-là, sifflait encore dans la profondeur du bois ses deux notes mélancoliques ? ...

Quand ils s'étaient bien rassasiés de ces douces souvenirs, ils tournaient bride et s'en revenaient, se détaillant l'un à l'autre les charmes, selon eux plus qu'ordinaires, qui ornaient Caroline et Julia.

O charme de nos amours printanières, qu'est-ce qui peut donc vous remplacer ! Qui d'entre nous, arrivé à l'âge mûr, ne se prend à dire, en soupirant, avec le doux Brizeux ? —

« Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! Dans ma seizième année
A peine entrai-je alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants.
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans reflouriront toujours. »

Pendant la grande chaleur du jour, alors que dans les rues du village soufflait une haleine de fournaise, les deux cousins se réfugiaient dans le salon de Mme Morel où la sœur de Paul, la blonde Juliette — aussi prise du doux mal d'aimer — laissait rêver ses doigts sur le clavier du piano.

Dans cette pièce, tenue fraîche par un jour discret, tandis que la jeune fille jouait ses airs favoris : « Les contemplations »,

par Ascher, les variations de Thalberg sur la « Last Rose » et le « Home Sweet Home », ou bien encore « La Harpe Eolienne » et la « Danse des Fées » de Jael, — ce genre de musique était alors à la mode — Lucien et Paul, à demi couchés chacun dans un fauteuil, le regard tendu vers le fleuve dont un coin, bleu pers, leur apparaissait à travers le feuillage verdoyant des arbres du jardin, se repaissaient de souvenirs et d'espérances.

Ni l'un ni l'autre n'avait conscience de son bonheur présent, et à chacun d'eux ses dix-huit ans pesait comme une armure de fer. Avec maints soupirs ils songeaient aux deux ou trois années de collège qu'il leur restait à faire, ainsi qu'aux quatre ans de cléricature qui les séparaient encore du temps où ils pourraient, sans prêter à rire, faire une cour sérieuse aux jeunes filles de leur choix. Enfin, comme à nous tous, quand nous avons leur âge, la vie leur semblait trop lente et les vingt-cinq ans, qu'ils étaient encore loin d'avoir, les faisaient soupirer, tout comme leur frais souvenir nous fait pleurer, nous, qui ne les avons plus depuis trop longtemps, hélas !

C'est ainsi que pendant ces vacances, le cœur de Lucien s'épanouit de plus en plus aux feux d'une nouvelle et plus sérieuse passion que ne l'avait été la révélation de l'amour que sa cousine Alphonsine lui avait inspirée.

Avec les longues rêveries inhérentes aux jeunes imaginations éveillées par cette charmante époque de transition que l'on nomme adolescence, le talent poétique de Lucien ne pouvait manquer de se développer. La Muse taquine le poursuivant de ses obsessions, il se prit à rimer avec tant d'ardeur que l'année qui suivit, et pendant laquelle il fit sa seconde, vit paraître quelques-unes de ses productions dans le petit journal qui se publiait au collège de S..., ce qui lui valut dès lors le titre prématuré de poète que ses condisciples se plurent à lui décerner.

Il nous faut glisser rapidement sur cette année de l'existence de Lucien, laquelle, à part ces petits succès d'amour-propre, s'écoula avec sa monotonie collégiale ordinaire.

Pendant les vacances qui suivirent, un grand malheur le frappa. Sa mère mourut. D'une santé depuis longtemps chancelante, Mme Rambaud s'éteignit doucement, entourée de ceux qu'elle aimait, amèrement pleurée des siens et regrettée de tous les pauvres du village qui avaient connu son grand cœur.

C'était le premier lambeau arraché aux facultés affectives de Lucien, la première partie de lui-même qu'il sentait s'en aller, le premier et douloureux avertissement qu'il recevait sur l'éphémère durée de sa nature mortelle.

Si le coup fut violent pour Lucien, il ne fut pas moins sensible à M. Rambaud, et tous deux, cherchant l'un dans l'autre une consolation à leur douleur, sentirent le besoin de resserrer davantage les liens qui les unissaient. C'est alors que le père devint un ami, un camarade pour le fils qui, de son côté, se livra avec plus d'abandon à celui que, jusqu'alors, il avait encore plus respecté qu'aimé.

Rien de plus charmant, de plus délicat que ce libre échange de confidences et d'amitié absolues entre un père et son fils qui est à la veille d'atteindre l'âge d'homme. Celui-ci sent instinctivement qu'il ne saurait avoir de meilleur initiateur aux mystères de la vie que cet homme qui lui a donné l'être, et dont il comprend qu'il commence à faire la joie et l'orgueil.

D'un autre côté, quel charme pour le père, qui se voit revivre dans un autre lui-même, d'éclairer cette jeune et curieuse intelligence sur des questions que son âge peu avancé ne permettait pas avant ce temps de lui expliquer, et de les lui développer maintenant en toute franchise, pour le mieux mettre en garde contre les emportements de la jeunesse !

Profondément attristé par la perte de sa mère et plus qu'ennuyé de la vie de collège, Lucien aurait bien voulu n'y pas retourner. Mais M. Rambaud lui fit comprendre l'importance de faire son année de rhétorique, afin de compléter ses humanités, après lesquelles il le laisserait libre de sortir dans le monde et de se livrer à l'étude de la profession qui lui sourirait davantage.

Lucien consentit donc à s'emprisonner encore un an pendant lequel il travailla plus consciencieusement qu'il n'avait jamais fait, pour passer son baccalauréat avec honneur.

Ce n'est pourtant pas qu'il ne fût en cachette un doigt de cour à la Muse et que la blonde Caroline — qu'il n'avait pas revue depuis bientôt deux ans, mais au souvenir de laquelle il était toujours fidèle — ne fût pas la cause inconsciente d'une multitude d'alexandrins et de nombreux vers d'une plus modeste allure.

Enfin, les dix mois de sa dernière année scolaire prirent fin comme les autres, Lucien fut bachelier et remporta le premier

prix de composition française. Ah ! mais, ce fut bien le seul et son dernier thème grec, où le professeur avait relevé cinq solécismes, prouvait que, s'il avait autant négligé la belle langue de Démosthène, Lucien avait dû apporter plus d'application et de goût aux matières de ses dernières classes, pour réussir à doubler le cap des tempêtes du baccalauréat.

Après la distribution des prix, il revit M. Rambaud qui, tout heureux des succès de son fils, l'attendait au parloir.

— Père, lui dit Lucien, c'est entendu, n'est ce pas, que j'emporte tous mes effets et que je ne reviens plus ici ?

— Tu en avais ma parole, lui répondit M. Rambaud, en lui tendant la main.

— Bon ! attends-moi ! fit Lucien avec un cri de joie.

Il partit comme un trait, grimpa en quatre bonds l'escalier du dortoir, déroula en deux mouvements sa ceinture de laine verte, arracha, plutôt qu'il n'enleva, de ses épaules le *capot* aux nervures blanches abhorrées, jeta le tout avec sa casquette dans sa valise, après en voir sorti toutefois un veston et un chapeau qui y reposaient depuis l'année précédente.

Et puis, il revêtit ce costume qui sentait plus son monde, ferma sa malle qu'il descendit au parloir, avec l'aide d'un camarade, dit adieu en passant aux condisciples et aux professeurs qu'il rencontra, signifia à certain pion le plaisir extrême qu'il allait ressentir de ne plus se trouver en contact avec lui, et rejoignit son père qui l'attendait pour prendre le train de Saint-Omer.

Le lendemain matin, Lucien jetait brusquement, avec des exclamations de joie, dans une armoire où étaient enfermés ses livres de classe, l'un après l'autre avec la même satisfaction : le *Gradus ad Parnassum*, les lourds dictionnaires latins et grecs, tous les bouquins en un mot qui l'avaient tant ennuyé ; et refermant à clef la porte du placard sur tous ces doctes ouvrages dont il jurait de ne plus jamais troubler le repos, il s'élança hors de la maison paternelle.

Il faisait une superbe matinée de juillet, toute de soleil et d'azur.

Devant la porte piaffait *Coquette*, sa jument favorite qu'un serviteur tenait par la bride. Lucien donna quelques caresses à la fine bête qui hennit de plaisir en reconnaissant son jeune maître ; puis, il sauta en selle, et, le cœur gai, aspirant à pleins

DEUXIÈME PARTIE : DANS LE MONDE

CHAPITRE I

LA MANSARDE DU PALAIS

Dans les premiers jours de septembre qui suivirent sa sortie du collège, Lucien Rambaud se présentait devant les examinateurs du barreau de Québec pour être admis à l'étude du droit. Comme il venait de passer son baccalauréat, et qu'il avait encore la mémoire chargée du bagage de ses humanités, il fut admis d'emblée.

Mais, pendant qu'il attendait son tour dans un corridor du vieux Palais de justice, un camarade le présenta à un étudiant en droit qui allait réclamer des examinateurs l'autorisation d'exercer la profession qui permet de chercher légalement querelle à ses concitoyens. C'était un grand beau garçon de vingt-deux ans, blond, le teint rosé, l'œil bleu clair et vif, le front large, l'air intelligent et bon enfant.

Il marchait déjà tête haute, car la réputation commençait à s'attacher à sa personne. Un volume de vers, qu'il avait publié quelques mois auparavant et qui annonçait les plus heureuses dispositions, avait attiré l'attention sur le jeune poète, dont le nom était maintenant sur les lèvres de tous ceux qui s'occupaient alors de littérature dans le pays. C'était Émile Franchères.

Lucien, qui savait par cœur nombre de vers du poète, ne fut pas trop surpris de le voir absorbé dans la lecture, pourtant peu passionnante du code civil canadien, tout récemment publié ; car, il se doutait bien que Franchères avait dû négliger la société de MM. Pothier, Cujas, Dalloz et autres doctes, mais peu récréatifs auteurs, pour faire assidûment sa cour à la muse charmeresse.

Entre deux articles sur les successions *ab intestat*, qu'il brûlait du regard, le poète accueillit chaleureusement Lucien, dont la petite renommée collégiale de rimeur lui était parvenue par un jeune frère de Franchères, compagnon d'études de Lucien Rambaud.

— Faites-moi donc le plaisir de venir passer la soirée à ma maison de pension, 24, rue du Palais, dit Franchères à Lucien. Je perche au troisième, à côté de la gouttière. Vous rencontrerez là de bons et joyeux garçons. Si nous sommes heureux dans nos examens, nous aurons raison de célébrer dignement ce beau jour ; sinon, nous tâcherons de nous consoler d'un échec qui pourra facilement se réparer bientôt. D'ailleurs, il y aura ce soir, à la « Mansarde du Palais » — c'est ainsi que nous avons baptisé notre campement de bohémiens des lettres et de la basoche — il y aura réjouissances archi-solennelles à l'occasion du prodigieux succès que mon frère ès-poésie, Arthur Graind'orge, vient de remporter. C'est renversant, mais trop long à vous raconter pour le quart d'heure, fit-il en rouvrant son code. — Marignan, ajouta-t-il, en s'adressant à un étudiant qui l'écoutait, je te présente et te recommande M. Lucien Rambaud, futur poète, qui aspire aussi à devenir, comme nous, avocat avec ou sans causes, et qui nous fera le plaisir d'être ce soir des nôtres. Expose-lui donc un peu le motif de notre réunion.

Et Franchères se replongea furieusement dans son étude tardive, mais énergique, des successions embarrassées.

Voici ce que Marignan, qui, lui, menait de front le journalisme et la fréquentation discrète du Palais, apprit à Lucien Rambaud :

Arthur Graind'orge, apprenti légiste, venait de faire paraître un poème satirico-badin dans lequel il exaltait les qualités stomachiques de la bière fabriquée par un brasseur alors bien connu à Québec. Flatté de voir son nom figurer en rimes sonores dans une œuvre de poésie imprimée, le brasseur, homme d'esprit, avait envoyé ce jour-là même à la Mansarde du Palais, que Graind'orge habitait avec Franchères, Marignan et deux ou trois autres de leurs amis, douze paniers de bière pour remercier l'auteur de cette flatteuse réclame. À la vue des cent quarante-quatre bouteilles alignées casque en tête, comme un régiment à la parade, dans la Mansarde du Palais — qui n'avait jamais contemplé à la fois pareille abondance de breuvage — Graind'orge, un peu

porté à l'économie, s'était écrié devant ses amis, plongés dans une admiration extatique :

— Mes enfants ! à raison d'une bouteille par jour, j'en aurai pour plus de quatre mois !

— Ah ! bien, compte un peu là-dessus ! se dirent *in petto* Franchères et Marignan, trop vite tirés de leur extase. Un événement aussi superlativement mirobolant ne saurait rester ignoré ni des amis, en particulier, ni du public en général !

Voilà pourquoi, depuis le matin, les deux compères invitaient le ban et l'arrière-ban de la bohème lettrée de Québec à venir, ce soir-là, s'abreuver largement aux dépens de l'heureux Graind'orge, qui était certes loin de s'attendre à l'onéreux triomphe que ses bons amis étaient en train de lui organiser.

Les examens terminés, Franchères, qui avait été reçu avocat avec distinction — les examens n'étant pas bien sévères en cet heureux temps ! — emmena examinateurs et examinés à l'hôtel voisin, où il paya une tournée à tout le monde. Suivirent deux ou trois autres libations après lesquelles Lucien qui, faute d'habitude, commençait à se sentir tout drôle, s'empressa de prendre congé de la compagnie devenue de plus en plus bruyante.

— N'oublie pas . . . ce soir ! lui cria Franchères.

— Certes, j'en aurai bien garde ! répondit Lucien, tout heureux de se voir admis dans le cénacle dont Franchères était le prophète écouté.

Vers les sept heures et demie, Lucien Rambaud, tout fier de son succès de l'après-midi, arpentait gaiement la rue Saint-Jean, *intra muros*, en route pour la gloire facile de son début dans le monde des lettrés en herbe de ce temps-là.

En septembre, la nuit vient déjà vite. Parmi les passants qui se hâtaient vers leur logis, Lucien coudoya dans l'ombre deux élèves de sa connaissance qui trottaient silencieux vers le Petit Séminaire. C'était le jour de la rentrée. D'un air vainqueur, il leur apprit son admission à l'étude du droit, et les vit avec joie, l'égoïste, s'éloigner après lui avoir lancé un long regard d'envie.

Ressassant avec bonheur l'embêtement que devaient éprouver, à cette heure, tous ses anciens compagnons de captivité au collège de S * * *, Lucien aspira bruyamment deux ou trois bouffées de ce bon air de liberté après lequel il soupirait depuis si longtemps, et précipita sa marche comme un jeune chien qui a rompu sa laisse.

Quelques pas rapides l'amènèrent en face du numéro 24 de la rue du Palais. Il sonna. Une bonne vieille vint ouvrir.

— M. Émile Franchères, s'il vous plaît, Madame, demanda-t-il timidement.

— Il est au troisième, et pas seul, je vous assure ! répondit la vieille, qui ajouta, avec un soupir attendrissant :

— Encore une belle nuit qu'ils vont me faire passer ! . . .

Lucien, décontenancé, fila tout d'un trait, et enjamba les escaliers avec ces vaillantes jambes de vingt ans qui ne demandent qu'à grimper toujours. Rendu sur le dernier palier, une clameur de voix mâles lui signifia qu'il était arrivé au terme de son ascension. Il frappa un coup, et puis deux, à la porte d'où venait le bruit.

— Entrrez ! vociféra-t-on à l'intérieur.

— Tiens, Rambaud ! cria Franchères, qui, la pipe aux dents, se préparait à faire sauter un bouchon. Arrivez un peu, mon cher, que je vous présente au héros de la soirée. — Mon ami Graind'orge, j'ai le plaisir de te faire connaître M. Lucien Rambaud, admis aujourd'hui à l'étude du droit, et qui a déjà fait avec succès au collège — le surnois ! — son petit doigt de cour à la Muse. Graind'orge est particulièrement heureux, M. Rambaud (Graind'orge salua froidement), du plaisir que vous lui faites de venir l'aider à déguster, en notre aimable compagnie, le liquide généreux qu'il doit à la magnanimité du plus grand brasseur des siècles passés, présents et futurs !

— Pas de phrases, Émile ! cria Marignan. Verse-nous plutôt à boire !

— C'est plutôt ta poire . . . pour la soif, qui nous embête ! riposta Franchères ; tiens, avale et dévale, de mon lit dont tu ravales sans intervalles, avec tes pieds de cavale, la chasteté célibataire.

— Oh ! ah ! fi ! . . . à la porte, s'exclamèrent dix voix. Dehors, misérable !

— Jamais ! tant que ma bouche pourra s'ouvrir, et ma langue la servir, s'écria Franchères avec un geste théâtral. Il reste encore cent vingt-sept bouteilles à vider. À la vôtre, mes petits biberons !

Lucien, tout étourdi, se laissait présenter à droite et à gauche, quand la porte s'ouvrit avec fracas, pour livrer passage à trois nouveaux venus. En jetant un coup d'œil sur Graind'orge, Lucien

remarqua une contraction des muscles faciaux de ce dernier, qui devait évidemment calculer l'effroyable trouée que ces soiffeurs allaient pratiquer dans son cellier.

La pièce de vingt pieds en carré — c'était la chambre de Franchères et la plus spacieuse de la maison — contenait en ce moment dix-huit gaillards délurés en diable, tous buvant, fumant, parlant, criant et gesticulants à la fois.

À travers l'épaisse fumée des pipes, on les voyait se démener comme des possédés, tandis que, par la lucarne ouverte pour rendre l'air de la chambre respirable, s'échappait un effroyable concert de vociférations capable de tenir les voisins éveillés à cinq arpents à la ronde.

Et pourtant, il y avait là l'élite de la société actuelle : des futurs juges, un évêque, des députés, des avocats, des médecins, des hommes de lettres et des fonctionnaires, tous alors en herbe, mais aujourd'hui gravement installés dans la considération respectueuse de leurs contemporains.

La porte s'ouvrit de nouveau, et cinq à six autres visiteurs s'engouffrant à leur tour dans ce pandémonium, bousculèrent un peu les premiers arrivés pour aller bruyamment saluer et féliciter Graind'orge de son étonnant succès, et le remercier de les avoir invités à s'en réjouir avec lui.

— Animal ! dit Graind'orge à Franchères, tu me paieras cela plus tard !

— Messieurs ! Messieurs ! s'écria Franchères, sans paraître entendre son ami, et tapant à tour de bras sur la table avec une bouteille vide pour obtenir un peu de silence, quoique nous ne soyons pas encore au complet, l'heure est venue de boire à la santé de notre hôte, Arthur Graind'orge, qui nous a tous conviés d'une façon si généreuse à partager le fruit, légitime mais surprenamment acquis de ses labeurs littéraires.

— Joli, le surprenamment !

— Bravo ! hurla-t-on de partout.

— Ça manque de bière, insinua Franchères à Graind'orge, qui se leva, la bouche en cœur, mais la rage au ventre.

— Nous allons t'aider à monter les bouteilles de la cave, lui dit traitreusement Marignan. Allons ! trois hommes de bonne volonté !

Dix se levèrent et sortirent pour revenir l'instant d'après avec des brassées de bouteilles.

Celles-ci se dégorgèrent, et les verres se remplirent avec un vertigineux ensemble, et, dans l'enthousiasme général, se vidèrent trois fois coup sur coup.

— Pour la première fois qu'un livre canadien rapporte quelque chose à son auteur, déclamaient Franchères, nous devons, mes amis, le faire connaître à la postérité la plus reculée. Car, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'une ère nouvelle et glorieuse s'ouvre pour nous, poètes, jusque aujourd'hui faméliques, mais dédaignés ? . . .

— Eh bien, mon cher, interrompit un gros courtaud vêtu de la jaquette rouge d'élève de l'École militaire, veux-tu crever de faim toute ta vie ? demande alors un peu des cuisses de poulet à madame la Muse . . . Non ! si tu veux manger au moins une fois par jour, tu feras mieux de piocher ton droit, mon vieux !

— Allons, Célestin Vachon, repartit Franchères, ne viens donc pas, en ce jour solennel, verser les tonneaux d'eau froide de ton positivisme sur la flamme de notre enthousiasme sacré !

— Eh ! mon cher, je me moque pas mal de toutes les poésies du monde, moi, quand j'ai faim et que je ne possède pas trente sous pour me payer à dîner, — ce qui m'est arrivé plus souvent qu'à mon tour. Aussi me suis-je promis que, après avoir passé mes deux examens à l'École militaire, et touché les cent piastres que ça rapporte, je m'en vais m'escrimer ferme avec le Code, tout en continuant de cultiver la prose vulgaire du journalisme, qui est le marche-pied de la politique — laquelle, dans tout pays, et surtout dans le nôtre qui est jeune encore, mène sûrement à la richesse et aux honneurs.

— C'est précisément parce que le pays est jeune, riposta Franchères piqué au jeu, qu'il faut le façonner à respecter les travailleurs de la pensée, qu'elle soit exprimée en vers ou en prose. Voilà pourquoi je veux crier à nos poètes, à nos jeunes écrivains, qui se sentent quelque chose là : « Courage, frères ! et persévérons dans notre voie. Cherchons l'idée généreuse, et soignons bien la forme. Imposons, à force de travail, le goût des belles-lettres à nos compatriotes, pour forcer, nous aussi, l'avenir à nous ouvrir fraternellement les bras ! »

— « La victoire en chantant nous ouvre la barrière ! » entonna quelqu'un qui commençait à s'allumer, et que la discussion ennuyait.

— C'est ça, du chant ! cria-t-on. — Edmond, l'*Andalouse* ! l'*Andalouse* ! Sans se faire prier, Edmond Franchères, frère cadet du poète et chanteur attitré du Cénacle, entonna d'une voix de stentor :

Avez-vous vu dans Barcelone
Une Andalouse au sein bruni... ?
Pâle comme un beau soir d'automne !
C'est ma maîtresse, ma lionne !
La marquesa d'Amaëgui.

Cette poésie endiablée de Musset acheva de leur mettre à tous la cervelle en feu. Et le vacarme alla grandissant encore ; si bien, que l'arrivée de quatre ou cinq autres camarades ne fut guère autrement remarquée que pour embrasser l'occasion d'une libation nouvelle.

Graind'orge, échauffé comme les autres, trouvait maintenant qu'on ne buvait pas assez, et soufflait comme un cachalot, par suite des ascensions répétées qu'il avait à faire de la cave au grenier.

La maison tremblait du faite jusqu'au sol, et la pauvre veuve Brindamour, qui tenait la pension, se tordait sur son lit solitaire d'où le sommeil s'était enfui à l'épouvante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-elle, ça empire tous les soirs ! Ils vont, bien sûr, finir par tout démolir cette nuit !

Les infortunés voisins, aussi tenus en éveil, commençaient à ressentir des atteintes d'aliénation mentale, et, dans les cours les plus rapprochées, les chiens donnaient, par leurs furieux aboiements, des signes de rage subitement déclarée.

Cependant, après des efforts surhumains, Franchères était parvenu à ramener un calme relatif en proposant à l'assemblée d'entendre quelques-uns des vers, cause de cette mémorable solennité. Comme Graind'orge, du reste timide de sa nature, ne réussissait qu'à se faire entendre à demi dans cette tempête à moitié assoupie, quelqu'un cria :

— Monte sur la table !

— Monte ! monte ! vociférèrent en chœur les vingt-cinq bohèmes chauffés à blanc

Graind'orge dut s'exécuter, et récita quelques-uns des passages les plus saillants de son poème. Les trois vers suivants,

restés célèbres, firent éclater un tonnerre d'applaudissements et de vociférations laudatives :

Buvons, buvons, amis, de ce bon Macalomme,
Venant directement du brasseur qu'il dénomme :
C'est ça qui vous retape et vous refait un homme...

Mais son débit monotone et sa poésie fine et acérée souvent, mais manquant de couleur et par trop paisible à la longue, finit par ne pas tenir les imaginations en bride. Aussi, le héros du jour — gloire éphémère ! — se vit-il obligé de descendre des hauteurs triomphales où il avait pour un instant plané.

— Franchères ! Franchères ! hurla la foule délirante.

Franchères était à la fois le barde et l'acteur du Cénacle. De sa voix de basse taille, seule capable de dominer le tumulte, il redit ses vers les plus colorés. Mais bientôt, sa verve personnelle ne sut plus suffire à l'exigence générale, et l'on réclama avec des cris forcenés les sublimes envolées de Victor Hugo, les prosopopées les plus passionnées de Musset, les iambes les plus fulgurants de Barbier.

L'enthousiasme alors ne connut plus de bornes, et il fut un moment où Lucien, énervé par cette poésie volcanique et par les frénétiques transports qu'elle produisait, parut craindre de voir le toit sauter par-dessus les fortifications avoisinantes.

— Eh ! là-bas, le petit qui sort du collège, cria le gros Vachon à Lucien, comment la trouves-tu, leur poésie ? Ça ne vaut pas les classiques, hein !

— C'est plus enlevant, osa dire Lucien.

— Comment, toi aussi ! fit dédaigneusement Vachon, tu donnes déjà là-dedans !

— Et, il me paraît que je suis en assez bonne compagnie répliqua Lucien.

Les amis applaudirent, tandis que Vachon haussait les épaules.

En homme pratique, ce dernier appréciait surtout les classiques, et affichait le plus haut mépris pour toute l'école romantique et ses admirateurs.

Lucien éprouva de suite de l'éloignement pour ce gros garçon vulgaire qui le tutoyait de prime abord et le traitait si dédaigneusement. Peut-être, du reste, le sentiment d'antipathie

qu'il ressentait déjà contre Vachon était-il un pressentiment de leurs démêlés et de leur rivalité futurs.

Cependant Graind'orge, plus excité que tous ses hôtes, qu'il n'avait pourtant pas conviés, cassait maintenant le goulot des bouteilles pour aller plus vite ; tandis que le lit de Franchères s'écroulait sous la surcharge de sept invités trop remuants pour son équivoque solidité.

Chacun alors voulut jouer sa partie dans ce drame délirant, et l'on se mit à chanter en chœur les refrains les plus tapageurs de l'interminable répertoire de la bohème.

Jusqu'à trois heures du matin, la veuve Brindamour, qui pensait voir à chaque instant la maison s'effondrer sur son maigre corps convulsionné, recommanda son âme au Seigneur ; tandis que les voisins — bons bourgeois d'habitude paisibles — devenus soudainement épileptiques, se ruaient à grands coups de genoux dans le dos de leurs épouses pleurnichantes, et vouaient à la damnation éternelle les énergumènes de la Mansarde du Palais.

À trois heures du matin — que tous les héros d'Homère le lui pardonnent ! — Franchères, supérieurement gris, faisait un discours en grec ! Les mânes de Démosthènes durent rudement trépigner cette nuit-là ! . . .

La dernière bouteille étant vidée jusqu'à l'ultime goutte, et tous étant pleins comme des futailles après la vendange, les invités de Franchères et de Marignan finirent par culbuter de conserve du haut en bas des escaliers, et par aller se déverser et se perdre dans les rues devenues trop étroites pour maints d'entre eux.

Après quelques collisions avec des réverbères qu'il prenait pour ses nouveaux amis et qu'il embrassait au passage, Lucien se retrouva en face de la maison d'un parent qui lui donnait l'hospitalité.

Avec des efforts dignes des plus grands éloges, il parvint à faire jouer la clef dans la serrure, réussit à se hisser sans trop de fracas jusqu'à sa chambre, et finit par s'affaisser dans son lit, au centre d'un grand tourbillonnement de toutes choses.

CHAPITRE II

LARMES D'AMOUREUX, BAPTÊME DE POÈTE

Je ne surprendrai personne en affirmant que Lucien se réveilla, le lendemain, avec un violent mal de tête, que sa jeunesse lui fit pourtant bientôt secouer, quand il eut marché quelque temps au grand air.

En se rappelant quelques-uns des incidents qui avaient marqué la soirée précédente — surtout les vers de Musset et de Victor Hugo qu'on avait récités et qui étaient pour lui toute une révélation — il lui vint un vif désir de devenir un homme de lettres applaudi ; et il se promit de cultiver le talent littéraire qu'il sentait germer en lui.

Le hasard voulut qu'un événement, peu considérable en soi, mais qui devait pourtant prendre une grande importance dans sa vie, vint le confirmer ce jour-là même, dans ses résolutions.

Mlle Caroline de Richemond, qu'il avait connue deux années auparavant à Saint-Omer, et dont il avait gardé une si chaleureuse souvenance, vint à la ville et descendit chez ce parent de Lucien, dont elle était la cousine.

La grande joie que Lucien Rambaud ressentit de revoir celle dont il faisait, depuis deux ans, l'objet de ses plus doux rêves d'avenir, se trouva tempérée, pourtant, par la réserve extrême que Mlle de Richemond apporta à leur entrevue. Avec sa passion et son imagination fougueuses, Lucien s'était empressé de tirer les conclusions favorables de la coïncidence de cette visite de la jeune fille chez un parent commun, avec son propre retour à Québec, et il en concluait que Caroline avait dû contribuer à leur rencontre, et qu'elle l'aimait aussi.

La froideur qu'elle lui témoignait en le revoyant, pensait-il, n'était assurément causée que par la gêne qu'elle éprouvait de laisser percer ses sentiments en présence d'autres personnes. Il saurait bien faire fondre cette glace, dès qu'ils se trouveraient seuls.

L'occasion s'en présenta immédiatement. La musique de l'un des régiments anglais, alors en garnison à Québec, jouait ce jour-là au jardin du Fort. Quand Lucien offrit à Mlle de Richmond de l'y conduire, elle parut accepter sa proposition avec plaisir.

On peut aisément se figurer le ravissement du jeune homme, lorsque, par le radieux après-midi de septembre qui s'épanouissait sur la ville, il se vit cheminant en compagnie de l'élégante jeune fille, par les rues ensoleillées et bruyantes.

En 1864, Québec n'avait pas cet aspect morne, cet air ensommeillé du château de Bois-dormant qu'il offre aujourd'hui. Le siège du gouvernement des deux Canadas, la résidence du gouverneur général et de trois régiments anglais jetaient beaucoup d'argent, d'animation, d'entrain dans la capitale de l'Union. Grâce à l'industrie de la construction des vaisseaux, si florissante alors, les faubourgs respiraient l'aisance, tandis que le luxe déployé par les femmes et les filles des ministres, des députés, des hauts fonctionnaires et des riches officiers anglais, faisait de la haute ville le centre le plus brillant, le plus affiné de l'Amérique anglaise.

En ce temps-là, le lieu de promenade, l'endroit de rendez-vous par excellence du beau monde était le jardin du Fort, les jours où la musique d'un régiment s'y faisait entendre.

Pauvre jardin ! combien je te revis déchu de ta splendeur passée, alors que, entraîné, il y a quelques années, par le désir de revivre encore en te parcourant les impressions de ma vingtième année, je me glissai, presque craintif, dans ta silencieuse enceinte !

Parterres incultes, gazons négligés, plates-bandes envahies par l'ivraie, arbres coupés dont l'absence éclaircissait par trop l'épaisse frondaison de jadis ; quel abandon, quelle désolation pesaient maintenant sur vous !

Deux ou trois bambins, gardés par une bonne assoupie, faisaient des pâtés de sables dans les allées désertes, avec la gravité d'enfants de croque-mort qui s'essaient à jouer dans un

cimetière tandis qu'un vieillard invalide, affaissé sur un banc chancelant, aspirait, engourdi, un dernier rayon de soleil, avant que d'achever tout à fait d'expirer.

Saisi par cet air sépulcral, je traversai le jardin sans m'y arrêter, promenant mon regard attristé sur la vaste rade où pas un vaisseau d'outre-mer n'était en vue.

Combien, il y a trente ans, ce site, alors enchanteur, offrait un aspect différent ! Ratissez ces allées, peignez ces parterres où des fleurs rares et variées faisaient éclater en notes vibrantes les couleurs les plus vives ; replantez ces grands chênes dont les longs bras élevaient un dôme de verdure au-dessus des gazons veloutés ; peuplez d'une foule élégante ce jardin où l'art luttait gaiement avec la grande nature ; saisissez au passage ces regards d'amoureux qui marchaient langoureusement dans les allées ombrues, en écoutant chanter dans leur âme la suave mélodie d'amour qu'accompagnaient les accords tantôt rieurs, tantôt plaintifs, d'une musique artistement conduite ; jetez sur ce paysage si brillamment animé l'immensité d'un ciel inondé de soleil dont le feuillage des bouleaux et des chênes tamisait les rayons ; arrêtez vos yeux sur la rade peuplée de centaines de navires venus de tous les points du globe, et puis, laissez-les errer sur cet admirable horizon de montagnes dont les mamelons, mollement arrondis, verdoient ou jaunissent au premier plan, avec les côteaux de Beauport et de l'Île d'Orléans, pour aller, bleuâtres, se perdre en s'amincissant, s'estomper, se fondre enfin dans l'azur pâle des fuyants lointains ; et vous aurez un vague reflet du superbe tableau qu'offrait le jardin du Fort à cette époque où la vie battait son plein dans l'aristocratique capitale des deux Canadas.

Quand Mlle de Richemond et Lucien Rambaud arrivèrent au jardin, les promeneurs y affluaient déjà, le concert étant commencé.

Échelonnés sur l'estrade, qui s'élevait au point culminant, les musiciens du 60^e, leur petit bonnet crânement inclinée sur l'oreille, jouaient comme morceau d'ouverture la marche militaire de *Faust* qu'ils enlevaient avec bravoure.

Lucien et sa compagne prirent rang parmi les promeneurs qui faisaient le tour du jardin par les allées latérales. À petits pas ils allaient, frôlés à tout moment par les énormes jupes des dames que gonflait outre mesure la crinoline obligatoire de

l'époque, tandis que les hommes, avec leurs manches de veston et leurs pantalons bouffants, semblaient rivaliser avec les femmes pour exagérer les proportions des membres et imposer à la structure du corps humain une forme tout à fait différente de celle que lui a donnée la nature. Mais qui eût alors songé à se plaindre de cette anomalie ? La mode les voulait ainsi vêtus, et les uns et les autres se trouvaient fort bien de la sorte.

Le rythme guerrier de la marche de Gounod, qui faisait bondir les ondes sonores de l'air à travers les éclats des cuivres, stimula Lucien et acheva de lui mettre du courage au cœur.

Avec une hardiesse dont, la veille, il ne se fût pas cru capable, il fit à Mlle de Richemond l'aveu complet de la passion dont il se sentait pris pour elle depuis deux ans. Il lui rappela leur rencontre à Saint-Omer, la première soirée chez M. Morel, le pique-nique sur les bords pittoresques de la rivière des Perdrix, leur ascension dans le clocher où leurs deux noms allaient rester bien longtemps gravés et enlacés sous le clair regard des astres.

S'échauffant d'avantage, il lui fit part du culte qu'il lui avait voué depuis lors, de toutes ses aspirations vers elle, lorsque, prisonnier dans les sombres murs du collège, sa seule distraction, son seul bonheur était de répéter le nom de Caroline dans des vers qu'elle lui inspirait à son insu, et de contempler en extase sa figure adorée dans le miroir fidèle de son souvenir.

— Maintenant, il avait quitté le collège et venait d'être admis à l'étude du droit. Dans trois ans, il serait avocat. Avant cinq ou six années, quand serait venue la clientèle, il se verrait sans doute en mesure de l'épouser, si, toutefois, elle voulait bien lui faire l'honneur de lui accorder sa main.

Ici, Mlle de Richemond, qui avait écouté, impassible, mais non sans rougir un peu, ne put empêcher un sourire d'effleurer ses lèvres, avec cette expression railleuse qui avait déjà fait mal autrefois à Lucien.

— Mais ne songez-vous pas, monsieur Rambaud, répondit-elle, que je ne serai plus bien jeune dans cinq ou six ans d'ici, et que ce serait un peu beaucoup attendre pour une personne qui compte déjà, comme moi, vingt printemps épanouis et même évanouis ? . . . Et puis, en supposant que je voulusse bien aujourd'hui vous accorder les cinq ou six années d'attente que vous me demandez, qu'est-ce qui me garantirait la constance de votre affection ?

— Mon amour qui est sans borne, et ma parole, Mademoiselle.

— Votre parole, monsieur Rambaud, je crois à toute sa sincérité. Quant à votre affection, si grande qu'elle puisse être, laissez-moi vous dire qu'elle n'a pas encore subi l'épreuve par laquelle la fera bientôt passer la comparaison que vous ne manquerez pas de faire dans le monde où vous entrez, entre nombre de jeunes filles, des plus belles et des plus accomplies, et moi dont vous vous êtes épris quand vous n'étiez encore qu'un enfant, parce que j'étais peut-être la première que vous fréquentiez dans l'intimité.

— Personne ne m'apparaîtra jamais plus charmante que vous, Mademoiselle ! s'écria Lucien, dont le cœur commençait à se serrer.

— Permettez-moi de vous dire que, avec votre inexpérience du monde, vous n'en sauriez répondre d'une façon absolue. Et, comme je me trouverais, moi, dans une jolie position si, après vous avoir engagé mon cœur, je vous voyais faire chez d'autres jeunes filles des découvertes qui ne seraient pas du tout à mon avantage ! J'admets, dans ce cas, que vous voulussiez bien ne pas manquer à votre parole ; mais vous ne m'épouseriez plus que par devoir, alors... et nous serions voués tous deux au malheur irréparable d'un mariage sans amour réciproque et complet ! Vous voulez bien m'accorder quelques qualités ; mais est-ce donc là toute la somme de bonheur que j'en puisse espérer, et ne dois-je attendre de votre affection d'aujourd'hui que l'espérance, incertaine, d'une union si longtemps d'avance toute grosse de périls ?...

— Oh vous ne m'aimez pas, Mademoiselle, pour me parler ainsi.

— Mais en vérité, Monsieur, veuillez donc me dire comment j'ai pu vous laisser croire que je vous aimasse ? Citez-moi une de mes paroles, rappelez-moi un seul de mes gestes qui aient pu vous donner à penser que je partageais les sentiments d'affection que vous dites entretenir depuis si longtemps pour moi, sans que, je vous assure, je m'en sois un seul instant doutée !...

En ce moment ils passaient derrière l'estrade, tout près des musiciens qui exécutaient l'ouverture du *Barbier de Seville*. Cette musique pimpante, rieuse de Rossini, sur les fines broderies de la laquelle se détachait la voix moqueuse de Mlle de Richemond,

fit mal à Lucien ; car elle semblait railler la douleur qu'il ressentait de voir son bel oiseau bleu de rêve s'enfuir à tire-d'aile.

— Il m'avait semblé, objecta-t-il timidement que, lorsque nous nous rencontrâmes à Saint-Omer... il y a deux ans...

— Mon Dieu, Monsieur, vous étiez si jeune alors, que vous avez dû vous méprendre complètement sur la nature de mes sentiments à votre égard. Je vous avouerai volontiers que je ne fus pas sans m'apercevoir que vous me faisiez un peu la cour. Mais comment, moi, alors âgée de dix-huit ans, aurais-je pu prendre au sérieux les attentions d'un collégien ? Nous avons bien, si vous voulez, tous les deux dix-huit ans ; mais nous n'étions pas du même âge ! Maintenant, que j'aie joliment accueilli vos prévenances, je n'en saurais disconvenir. Mais pouvais-je agir autrement, lorsque celui de qui elles me venaient se trouvait être le neveu de mon hôte, M. Morel ? Et, de ce que je me sois montrée aimable avec vous, sans rien de plus, s'ensuit-il que je vous aie donné le droit de croire à quelque inclination sérieuse ?...

— Évidemment non, Mademoiselle ! dit amèrement Lucien. Et j'étais, en vérité, bien enfant pour vous avoir ainsi voué ma vie entière, alors que j'aurais dû savoir que vous ne pouviez pas vous éprendre d'un pauvre écolier, et que, du reste, vous aimez sans doute quelqu'un plus prêt à faire votre bonheur !

— Oh ! n'allons pas à présent — comme vous direz quand vous serez avocat — nous écarter de la question ; et, laissez-moi vous dire que, si je suis très peiné du chagrin que vous paraissez éprouver de ma franchise, je ne saurais vous autoriser à scruter aussi attentivement ma vie.

Après le beau rêve si longtemps savouré, le réveil du pauvre amoureux était si brusque et si cruel, qu'il lui semblait que tous les ressorts de son être se brisaient en lui. Il marchait machinalement à côté de Mlle de Richemond, se sentant enfoncer dans un abîme de désolation.

Et pourtant, des amoureux, les yeux tendrement unis, le frôlaient de leur bonheur insolent !...

À cet instant, les musiciens attaquèrent une fantaisie sur la plaintive romance *The last rose of summer*. Au bout de la seconde phrase musicale, la fanfare s'arrêta net ; et puis, on entendit un étrange écho répéter au loin les deux dernières mesures. Et ainsi, de deux phrases en deux phrases, un second groupe de musiciens cachés dans le jardin du gouverneur, à

quelques cents pieds de là, renvoyaient aux auditeurs surpris et charmés les dernières notes qu'ils venaient d'entendre auprès d'eux.

Ces sons voilés et mélancoliques des cors se plaignant là-bas, sous de mystérieux ombrages, rapportaient à Lucien l'écho de sa propre désespérance, et une tristesse lourde comme des mondes s'abattit sur lui.

Que dit-il ensuite à Mlle de Richemond, lorsqu'ils revinrent à la maison de leur parent commun ? c'est ce qu'il ne put jamais se rappeler par la suite, tellement la douleur, qui l'étreignait à l'étouffer, semblait avoir chassé hors de lui son âme.

Le dîner et la soirée qui suivirent glissèrent sur sa mémoire sans y laisser de trace ; et il ne se souvint jamais que de l'heure où il se retrouva seul dans sa chambre à coucher, qu'une mince cloison séparait de la pièce occupée par Mlle de Richemond.

— Elle ne m'aime pas parce que je ne suis rien encore, pensa-t-il soudain. L'orgueil de son intelligence et du nom historique qu'elle porte si fièrement lui font mépriser ma personne et mon nom encore inconnus. Eh bien, je veux rendre le mien célèbre aussi ! À part mon pauvre amour dédaigné, elle ignore tout de moi, et ne saurait soupçonner les pensées généreuses qui font battre mon cœur. Je donnerai l'essor à cet essaim de poétiques idées que je sens palpiter dans l'intimité de mon être. Elles prendront corps sous ma plume, et, la publicité leur donnant des ailes, comme de brillants oiseaux des tropiques, elles s'envoleront, emportant mon nom, obscur aujourd'hui, pour le faire étinceler au-dessus de la foule.

Sous le coup de la grande émotion qui venait de l'empoigner, il se mit à l'œuvre. Et là, dans cette chambre silencieuse, mais toute pleine de son premier désenchantement d'amour, il composa les premiers vers d'un poème d'assez longue haleine auquel il songeait depuis quelque temps.

Si mince était la cloison qui le séparait de la chambre de la dédaigneuse jeune fille, qu'il entendait le souffle léger de la respiration de Caroline qui s'était endormie sans se douter que sa froideur inspirait en ce moment le futur auteur d'œuvres désormais nationales.

Mlle de Richemond partit le lendemain, et ce ne fut que nombre d'années plus tard que Lucien, depuis longtemps guéri de sa passion pour elle, la rencontra — encore fille — avec le

doux contentement de la sentir le caresser de ce regard de curiosité admirative qui s'arrête sur les personnes de marque.

Il n'avait pourtant pas dû attendre si longtemps pour savourer une revanche ; car six mois après qu'il avait commencé d'écrire son poème dans le silence de la nuit cruelle qui l'avait pourtant sacré écrivain, une revue de Montréal acceptait le travail vraiment remarquable du jeune auteur et le publiait.

Les directeurs de la revue, voulant accroître le nombre de leurs abonnés, annoncèrent l'apparition du poème de Lucien Rambaud à grand renfort d'affiches placardées en maints endroits de la ville.

Juliette Morel, cousine de Lucien, se trouvait alors à Montréal. Étant sortie avec Mlle de Richemond, elles aperçurent, imprimé en larges caractères, le nom de Lucien qui figurait sur les affiches, avec le titre de l'œuvre qui allait paraître.

— Mais est-ce bien là ton cousin dont il est question ? demanda Mlle de Richemond à Juliette.

— Certainement, répondit celle-ci.

— Quoi, lui ? si jeune ! s'écria Mlle de Richemond, toute surprise, et puis rêveuse.

Ce mot, que lui rapporta sa cousine, fut le premier baume qui cicatriza la plaie saignante que Lucien Rambaud portait encore au cœur.

CHAPITRE III

UNE VOCATION

C'est en lisant les vers si patriotiques de Crémazie, les *Anciens Canadiens* — ce livre si original et si jeune d'un septuagénaire — ainsi que la belle Histoire de Garneau, que Lucien Rambaud s'était senti la passion d'écrire.

Cette évocation lumineuse du passé avait éclaté comme un météore dans son cerveau, lui ouvrant des horizons profonds, lui faisant entrevoir les épopées tour à tour glorieuses ou sombres, mais toujours grandioses, de notre histoire. En étudiant Garneau, il avait aussi compris tout le parti qu'un poète ou un romancier pouvait tirer de nos merveilleuses annales. Le champ était aussi vaste qu'inexploité au point de vue des œuvres d'imagination.

Il avait vu là dedans tout un monde de héros taillés à l'antique, attendant que le souffle d'un écrivain de talent les animât d'une vie nouvelle, en les jetant armés de toutes pièces dans l'arène passionnante de la poésie lyrique, du drame ou du roman de cape et d'épée. Et dès lors, il avait commencé à vivre dans l'intimité de tous ces hommes qui nous apparaissent plus grands que nature, et que Garneau a su couler en bronze sur les tables d'or de l'histoire canadienne.

Mais avant d'arriver à connaître les particularités intimes de la vie de tous ces personnages, avant que de posséder des détails précis sur la vie d'autrefois, sur les mœurs et les usages des deux siècles passés, que d'études, que de lectures de tous genres ne lui fallait-il pas faire ! De tout cela, il ne savait presque rien encore. Et puis, il lui restait à acquérir la forme, c'est-à-dire

le style nouveau, concis et correct, sans lequel il ne saurait naître d'œuvre viable.

Son premier poème historique, publié à Montréal, lui avait bien causé tout d'abord cette griserie à laquelle ne résiste aucun jeune auteur. Mais le nôtre, lisant beaucoup, constamment même, eut bientôt fait de s'apercevoir combien sa plume était inexpérimentée dans la science d'exprimer correctement, subtilement sa pensée.

Alors, pour se former le goût et le style, il eut la bonne idée de lire Sainte-Beuve, Paul de Saint-Victor et Janin, ces trois maîtres, quoique dans un genre différent, de la critique moderne. En même temps, autant pour tempérer ce que l'étude exclusive de ces auteurs sérieux aurait pu avoir de trop absorbant, que pour développer les ressources de son imagination et apprendre à donner de la vie, du corps, du brillant à ses créations, il menait de front la lecture des chefs-d'œuvre de l'école romantique : l'œuvre de Victor Hugo et d'Alfred de Musset, les romans mouvementés et si pleins de verve de Dumas, l'incomparable *Comédie humaine* de Balzac — le plus grand des romanciers d'analyse — les fantaisies paradoxales mais si finement ciselées de Gauthier, les chevaleresques visions si délicatement exprimées d'Alfred de Vigny, les rêveries socialistes de George Sand — aussi intéressantes qu'in vraisemblables, mais toujours d'une admirable correction de forme — et bien d'autres productions de l'esprit dont l'énumération pourrait paraître ici fastidieuse.

Enfin, de temps à autre, pour se faire la main, et pour donner une issue au trop plein de son imagination surchauffée par tant de lectures, il publiait une pièce de vers, un essai, une chronique qui avaient déjà une allure de bonne compagnie et se présentaient assez bien dans le monde où ils ne demandaient du reste qu'à se produire.

— Mais, nous dira-t-on, comment Lucien pouvait-il faire à la fois son droit et se livrer à des études littéraires si suivies ?

Nous sommes forcé d'avouer, hélas ! qu'il négligeait beaucoup, par trop même, l'étude du Code, et qu'il se serait bientôt trouvé dans une situation critique et dans l'obligation de renoncer, pour un temps du moins, à ses chères études littéraires, lorsqu'un événement des plus importants pour le pays vint permettre à Lucien de réaliser son rêve, longtemps caressé, d'embrasser une

carrière facile qui lui donnerait le loisir de s'occuper, sans trop de contrainte, de la culture des lettres qu'il aimait passionnément.

On était à l'été de 1867, et le pays allait changer de constitution. Les deux provinces unies du Bas et du Haut-Canada venaient de décider les provinces maritimes à s'unir à elles pour former la Confédération canadienne.

Le gouvernement de la province de Québec avait à s'organiser, et nombre d'emplois publics allaient y être créés. Lucien, dont la famille avait rendu des services importants au parti qui avait élaboré et fondé la constitution nouvelle, se dit qu'il avait grande chance d'obtenir un emploi dans un ministère, pour peu qu'on l'y aidât et que son père voulût bien y consentir.

Quand il fit part de son désir à M. Rambaud, celui-ci, qui avait rêvé une carrière plus brillante pour son fils aîné, qu'il savait heureusement doué — quoiqu'il ne soupçonnât pas combien son fils avait jusque alors délaissé le droit pour la littérature, si peu rémunératrice en ce pays — se montra d'abord opposé aux projets de son fils. Mais Lucien insista tellement, promettant de ne pas moins se faire admettre au barreau, dans le cas même où il obtiendrait un emploi ; il sut si bien démontrer à M. Rambaud, chargé d'une grande famille que, si lui, Lucien, pouvait se caser dans l'administration de la Province, il ne serait plus à charge à son père, qui se pourrait dévouer plus entièrement à l'éducation de ses autres enfants ; il y mit tant de persistance et de persuasion, que son père finit par se rendre à ses instances, en y posant toutefois une condition.

— Il faut souvent attendre longtemps les faveurs des gouvernants, dit-il à Lucien. Je ne puis t'accorder que trois mois pour réussir, c'est-à-dire trois mois de pension payée d'avance, quand les vacances seront terminées. Si au bout de ce temps, tes démarches ne sont pas couronnées de succès, tu devras te préparer à embrasser la profession, qu'elle te plaise ou non.

Lucien fut très heureux d'accepter ce compromis. Il écrivit aussitôt à M. Bergevin, ministre dans le gouvernement fédéral, qui, avec sa ponctualité restée légendaire, lui répondit immédiatement, et, en considération des services rendus au parti de la Confédération par la famille Rambaud, promit à Lucien de le recommander aux ministres de la nouvelle province de Québec.

Le mois d'août s'écoula sans que Lucien entendît parler autrement de sa démarche. Afin d'en hâter le résultat, il partit

pour la ville au commencement de septembre, lesté du léger poids de trente-cinq dollars, et se trouva un gîte dans les mansardes d'une pension bourgeoise, rue Saint-Jean. Cette chambrette sous les toits était bien le nid traditionnel où tout auteur en herbe voit éclore les premiers nés de son imagination.

Rambaud se mit tout de suite en chasse, à la poursuite du cher emploi qu'il convoitait avec tant d'ardeur. Son premier soin fut de se présenter chez M. Bergevin, qui l'accueillit avec bienveillance et lui dit l'avoir déjà fortement recommandé à M. Chauveau, l'un des ministres provinciaux, qu'il conseilla à Lucien d'aller voir sans délai.

— Et surtout, lui dit le bienveillant homme d'État, n'allez pas vous laisser décourager par les lenteurs et les retards. Permettez-moi de vous dire, moi qui m'y connais un peu que, quand on veut obtenir une faveur d'un ministre, il faut y mettre tant d'insistance, une persévérance telle, que, n'eût-il pas d'autre raison, il finisse par se laisser gagner pour avoir la paix.

Le conseil était aussi bon que désintéressé, et Lucien se promit de le suivre à la lettre.

Appelé à la direction des affaires, par son éloquence, ses talents littéraires et ses services rendus depuis des années à la cause de l'instruction publique, M. Chauveau était alors dans la vigueur de l'âge et dans la plénitude de ses moyens.

Se rappelant les difficultés qu'il avait dû vaincre lui-même pour arriver, presque complètement par la culture des lettres à la position brillante qu'il occupait alors, il était rempli des meilleures dispositions envers les jeunes gens qui donnaient des espérances littéraires, et se sentait tout porté à faciliter le développement de leurs aptitudes, en leur donnant accès aux emplois publics, et en les mettant ainsi à l'abri des luttes stérilisantes contre les difficultés de la vie.

Chacun se souvient de la belle part qu'il sut faire alors aux jeunes auteurs, dans la distribution des fonctions dont il pouvait disposer ; et il a dû avoir d'autant plus droit d'en être fier, que tous les jeunes talents auxquels il ouvrit si généreusement une carrière lucrative — à part ceux qu'une fin prématurée nous a trop tôt ravés — ont depuis fait largement honneur aux lettres canadiennes.

Le ministre reçut avec bonté Lucien, dont il connaissait les premiers essais, l'interrogea sur ses aspirations, ses projets,

et, le voyant plein d'enthousiasme, lui promit de l'aider de tout son pouvoir.

— Seulement, lui dit-il en terminant, il va falloir que vous attendiez quelques semaines ; car les différents départements de l'administration provinciale sont encore loin d'être organisés. Mais ne perdez ni patience ni courage ; je crois qu'il y aura moyen de vous caser quelque part.

Il sembla à Lucien, lorsqu'il revint à sa mansarde, qu'elle était tout ensoleillée, bien qu'il fût nuit complète.

Les semaines qui suivirent, il les passa dans une attente fiévreuse. Deux ou trois fois il se présenta au bureau de M. Chauveau, et connut l'ennui des longues et humiliantes attentes dans l'antichambre d'un ministre, au milieu des solliciteurs ennuyés et ennuyeux.

La dernière fois qu'il obtint audience du premier ministre, celui-ci l'assura que son affaire était en bonne voie, tout en lui laissant comprendre, par l'empressement qu'il mit à le congédier, que ses visites se faisaient un peu fréquentes.

Lucien, très délicat et fort timide, s'en aperçut et sentit son angoisse s'accroître à mesure qu'il lui semblait voir diminuer ses chances de réussite.

Cependant, avec le temps qui s'écoulait, s'en allait aussi les faibles ressources que lui avait laissées son père, et il voyait arriver avec terreur le jour de l'échéance de son deuxième mois de pension, après lequel il lui faudrait reprendre l'étude ardue de la loi, et dire adieu à ses beaux rêves, d'une existence vouée presque exclusivement à ses chers travaux littéraires.

Pour dompter l'énervement que lui causaient ses angoisses croissantes, il s'en allait errant par les rues dès le matin jusqu'à la nuit, cherchant autant la détente de ses nerfs que l'ombre d'une espérance toujours fugitive.

Le matin du 30 octobre éclaira mélancoliquement la mansarde de Lucien, qui, en ouvrant les yeux sur un jour terme d'automne, sentit aussitôt son cœur se serrer à la pensée que c'était l'avant-dernier jour du délai fixé par son père.

Sa pension payée le lendemain, il ne lui restait plus qu'un écu, et la perspective de continuer ses ennuyeux tête-à-tête avec le Code et l'insipide littérature des factums et des déclarations.

Il passa une journée d'affaissement désespéré.

Dans l'après-midi, comme il s'en allait tête basse dans la rue Saint-Jean, frôlant sa désolation contre la gaieté insolente des promeneurs qui encombraient les trottoirs, il se vit arrêter par Étienne Franquart, une nouvelle connaissance qui devait devenir bientôt son plus intime ami.

Franquart était un beau garçon de vingt-quatre ans, grand, brun, le front élevé, l'œil noir pétillant d'intelligence, la moustache en crocs, portant haut sa belle tête et faisant résonner fièrement le pavé de son talon nerveux, tout comme s'il eût encore porté ses éperons d'officier d'ordonnance.

Car il était récemment revenu des États-Unis, où il s'était bravement battu. Il avait fait toute la campagne, et était revenu au pays après avoir reçu deux blessures. Guéri du goût des aventures, il avait pour toujours accroché son épée au chevet de son lit, et s'escrimait maintenant gaillardement de la plume pour se faire un nom dans les lettres.

Un récit attrayant de ses pérégrinations, qu'il publiait en ce moment dans une revue, et qui était écrit avec une verve et une chaleur de coloris alors tout à fait inusités en ce pays, attirait beaucoup l'attention sur Franquart. Lui aussi briguaient un emploi dans la nouvelle administration, et faisait souvent antichambre chez les nouveaux ministres.

— Eh bien ! dit-il à Lucien, qui l'avait mis au courant de ses propres démarches, avez-vous des nouvelles ?

— Non, répondit piteusement Rambaud. Et vous ?

— Pas d'avantage, mon bon ; et je suis à la veille de faire imprimer, avec le dernier dollar qui me reste, un écriteau portant ce fragment poétique de Dante : *lasciate ogni speranza*, et de le clouer à ma porte, pour me bien dégoûter de la convoitise des emplois publics en général, et de la culture des belles-lettres en particulier. Quand je dis belles, remarquez bien que je n'ai pas l'arrière pensée de croire que ce soit pour nous, sauvages du Canada, que ces grandes dames se mettent en frais de séduction ; car Dieu sait que si nous leur faisons de loin la cour, ce ne peut être, certes, qu'avec les sentiments les plus désintéressés !

Il montaient la rue de la Fabrique. Franquart, d'une gaieté à toute épreuve, continuant ses blagues contre le destin, le gouvernement et la littérature, était en train de citer à Lucien, qui ne la connaissait pas encore, cette boutade de Gozlan sur les deux vers de Racine :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture,
Mais sa bonté s'arrête à la littérature.

quand ils virent s'approcher Célestin Vachon qui sortait du bureau de son journal.

D'aussi loin qu'il les vit venir, il se mit à leur faire des gestes réitérés avec ses longs bras maigres.

— Que diable a donc Vachon ? dit Franquart, qui connaissait, comme tout le monde, les idées terre à terre du journaliste avocat. On dirait une volaille qui voudrait s'envoler au ciel.

— Tous mes compliments, messieurs, tous mes compliments ! Leur dit Vachon, en abordant les deux compagnons.

— Oui, il y a de quoi ! repartit Franquart ; nous sommes dans le noir jusqu'au cou, Rambaud et moi.

— À quel propos nous félicitez-vous donc ? s'écria Lucien qui, toujours à l'affut d'une bonne nouvelle, sentait son cœur battre convulsivement.

— Mais à cause de votre nomination, que je viens de consigner dans mon journal.

— Hein ! quoi ! s'exclamèrent à la fois Franquart et Rambaud.

— Mais oui. Vous, Franquart, vous avez un emploi de huit cent dollars à la Chambre ; et vous, Rambaud, un de six cents au Ministère des Terres.

— Dites donc, Vachon, parlez-vous sérieusement, lui demanda Franquart, tandis que Lucien, par le fait de la surprise et de la joie, restait bouche bée.

— Très sérieusement, comme toujours, reprit Vachon ; je viens de recevoir, du premier ministre lui-même, la liste des nominations qui ont été faites hier à la dernière réunion du Conseil. Vos noms y figurent en toutes lettres. Le journal doit être imprimé maintenant, voyez-le plutôt.

Quelques pas les amenèrent en face de l'imprimerie où ils entrèrent tous trois.

— Le journal est-il prêt ? demanda Vachon avec toute l'autorité du rédacteur en chef.

— Oui, monsieur, répondit un apprenti en lui tendant une des feuilles encore humides qu'il portait à bras tendus.

D'un coup d'œil Vachon parcourut le journal et indiqua du doigt aux deux amis le paragraphe relatif à leur nomination. Et puis, toujours pratique :

— Voici une nouvelle qui vaut bien un verre ? . . .

— Oh ! deux même, Vachon de mon cœur ! s'écria Franquart. Allons chez Laforce célébrer ce bel événement.

Tandis qu'ils se dirigeaient vers le Chien d'Or, Célestin Vachon, cédant au besoin — naturel à sa nature envieuse — de jeter de l'eau froide sur le bonheur de ses deux compagnons, leur disait, tout en les félicitant d'un air pincé :

— Eh bien ! vous voilà donc casés, vous autres. Tant mieux pour vous ! Quant à moi, je vais continuer d'attendre les clients qui semblent se donner le mot pour ne pas entrer dans mon bureau, et d'écrire de la littérature de gazette pour un dollar par jour — le salaire d'un ouvrier ! — qu'on ne me paie pas régulièrement, encore ! Tandis que vous vous gobergerez tout d'abord, je vais, moi m'user quelque temps encore les dents sur le bifteck de la vache enragée. Mais j'espère que le journalisme et la politique aidant, vous me demanderez, dans dix ou quinze ans d'ici, des augmentations de traitement.

— En attendant que vous nous les refusiez, que prendrez-vous avec nous ? demanda Lucien, qui jeta négligemment son dernier écu sur le comptoir.

(Conclusions et fragments du roman de M. Joseph Marmette, fatalement interrompu par la mort de l'auteur.)

A la fin du chapitre IV de son roman *À travers la vie*, Joseph Marmette, qui fut pour moi un confrère affectueux et un ami de cœur, citait les quelques strophes du *Crucifix* de Lamartine, qui commencent par ces mots :

Toi que je recueillis sur sa bouche expirante,
Avec son dernier souffle et son dernier adieu . . .

Et ces deux vers du grand poète de toutes les tendresses me reviennent à la mémoire, au moment où, la plume à la main pour écrire le triste épilogue qu'on m'a chargé d'ajouter aux pages inachevées de son dernier roman, je feuillette les quelques notes retrouvées sur la table

de travail à côté de laquelle mon ami s'est silencieusement éteint, un sourire sur la lèvre et la main sur le cœur.

Ces quelques notes, reliques touchantes pieusement recueillies, sont bien informes, bien vagues et bien incomplètes.

Elles ne peuvent donner qu'une très faible idée de ce qu'aurait été l'œuvre, si l'auteur eût eu le temps de la mener à bonne fin.

Telles qu'elles sont, cependant, je vais tâcher d'en réunir tant bien que mal les tronçons, d'en coudre plus ou moins bien ensemble les différentes parties, et, à l'aide de quelques pages éparses laissées par l'auteur comme des jalons perdus, essayer d'ajouter une conclusion quelconque au livre si tristement interrompu.

Marmette écrivait son roman chapitre par chapitre, au fur et à mesure que chacun d'eux s'imprimait dans la *Revue Nationale*.

De sorte que, même le chapitre qui devait suivre immédiatement ce qui a paru dans l'avant dernier numéro n'est pas complet.

Voici tout ce que nous en avons retrouvé. C'est écrit un peu à la diable et tronqué par la main de la mort qui est venue s'abattre si inopinément sur la tête du travailleur penché sur son manuscrit.

L'EMPLOYÉ

Après le grand Balzac et le spirituel Gaboriau, qui ont si bien décrit l'existence de l'« Employé », il serait oiseux de raconter ce que devint Lucien Rambaud dans sa vie de tous les jours, après sa nomination au poste qui lui avait été assigné.

L'auteur de ces lignes a eu l'avantage de faire, durant trois ans, des recherches historiques dans plusieurs ministères, à Paris, et de vivre coude à coude avec des « employés » de toutes classes ; et il les a tous trouvés absolument les mêmes que dans notre bien-aimée patrie.

Si donc je m'essayais à une étude des mœurs et des habitudes de l'« employé » canadien, je me rencontrerais sur le même terrain que Balzac, Gaboriau et autres experts analystes, et vraiment je ne m'y sentirais pas à mon aise.

Aussi mon lecteur me permettra-t-il, s'il veut se faire une idée vraie de la vie du fonctionnaire public chez nous comme là-bas, de le renvoyer à l'immortel auteur de la *Comédie humaine*, et au créateur subtil des romans de cour d'assise, comme l'*Affaire Lerouge* et *Monsieur Lecoq*, un autre charmant persifleur de ce petit monde à part.

Ne pas se faire trop de mauvais sang, et retirer avec la plus

régulière des ponctualités le bienheureux traitement le jour de la « Sainte-Touche », voilà ce qui constitue, dans tous les pays civilisés, le principal devoir de tout bon serviteur salarié de l'État.

Lucien n'eut certes garde de manquer au respect dû aux traditions à nous scrupuleusement léguées par les vieux pays, et que nous lèguerons avec autant de scrupule et dans toute leur intégrité, à ceux qui auront l'honneur d'embrasser après nous l'honorable mais peu lucrative carrière.

Seulement je me hâte d'ajouter, pour la justification complète de mon personnage, que s'il prit parfois quelques libertés avec le temps dû au fonctionnement intègre des affaires de son pays, ce ne fut que pour consacrer quelques minutes de plus aux travaux littéraires qui depuis longtemps passionnaient son âme d'écrivain prédestiné.

Honi soit qui mal y pense ! Le pays n'y perdit rien, car, en moins de deux ans, Lucien lança dans le monde de la publicité un volume de vers et un roman dont il est encore souvent fait honorable mention dans la petite république des lettres canadiennes.

Si tous les employés de nos ministères en faisaient autant, ne croyez-vous pas qu'on devrait leur voter, à chaque session des Chambres, une belle et bonne augmentation de traitement, avec des vacances libérales, conservatrices de leurs facultés productives de littérateurs ou d'artistes ?

Personne ne saurait blâmer le fonctionnaire de talent qui dérobe quelques heures à une besogne bien souvent oiseuse, pour donner à ses compatriotes quelque œuvre qui laisse des traces durables dans l'histoire de la nation.

Il faut aussi mettre en ligne de compte les veilles ardues, prolongées, les préoccupations constantes d'un esprit à la recherche de l'inspiration, la vie intellectuelle à outrance enfin, et surtout la dépense exagérée de ce fluide nerveux qui est au cerveau de l'homme ce qu'est l'huile à la lampe. Et cela, sans rémunération bien tangible, sans honneurs bien marquants, donné sans compter pour la gloire du pays, qui daigne lui permettre de vivre juste assez pour ne pas crever de malefaim.

Le pain quotidien est-il une rémunération suffisante ? Les vrais patriotes se le demandent, pour l'homme de talent qui prodigue ainsi ses belles et vaillantes facultés au service et à la gloire de la patrie ?

Partout ailleurs que chez nous, dans les contrées où les travaux de l'esprit sont rétribués convenablement, l'écrivain se peut suffire à lui-même ; il y trouve même la fortune. Mais, dans un pays comme le nôtre, où les plus brillantes productions ne sauraient faire vivre le plus fécond comme le plus frugal des auteurs, n'est-il pas raisonnable que l'État assure le pain de chaque jour aux écrivains de talent qui chantent ou célèbrent les gloires de la patrie, en même temps qu'ils font souvent, du reste, la besogne la plus asservissante et la plus délicate de messieurs les ministres ?

Lucien, fidèle à sa vocation d'écrivain, consacrait donc tous les loisirs que lui laissait sa besogne de fonctionnaire public à ses études et à ses productions littéraires.

Déjà la réputation d'auteur distingué s'attachait à son nom, grâce à l'originalité de sa manière, et à la forte imagination dont ses œuvres étaient empreintes.

Mais, si son esprit était en plein épanouissement, son cœur, depuis l'échec que lui avait fait subir l'indifférence de Caroline de Richmond, s'était comme replié sur lui-même, dévorant les larmes de sa fierté blessée, et se cuirassant de jour en jour contre toute nouvelle surprise possible de son ardente jeunesse.

Froissé d'avoir été dupe de sa sincérité naïve, il se méfiait maintenant de tout ce qui pouvait l'entraîner vers de nouvelles déceptions. Toutes les jeunes filles qu'il rencontrait dans le monde distingué où ses relations de familles lui donnait ses grandes et ses petites entrées, lui semblaient autant de sirènes trompeuses conjurées pour exercer à ses dépens leur puissance séductrice.

D'un extérieur sympathique et doux, avec des talents de société, une jolie situation pour son âge, et sa réputation d'homme de talents littéraires, toujours si attrayante pour le cœur de la femme, notre héros était très recherché ; mais ses succès ne le grisait point. Toujours sur ses gardes, il évitait les pièges de l'amour, se bornant à se laisser désirer et à conter fleurette à droite et à gauche, voltigeant, suivant l'expression consacrée, de fleur en fleur, à la manière des papillons volages ».

Un jour, cependant, le hasard le mit en rapport avec une jeune fille qui devait se trouver mêlée intimement à son existence. Elle habitait une campagne assez éloignée, et appartenait à l'une des anciennes familles seigneuriales du pays.

La première entrevue eut lieu par une radieuse matinée de juin, sur la terrasse qui fait la gloire de Québec.

Est-il au monde, à part Naples, que j'ai vue, et la Corne d'Or, à Constantinople — dit-on — spectacle comparable à celui qui se déroule, grandiose au possible, du haut de cette incomparable promenade, autour de cet original hôtel moyen âge qui porte le nom glorieux de Frontenac ?

Par un beau soleil matinal, à cette heure où la rosée, pluie de perles, commence à s'évaporer dans l'air, quelle merveilleuse scène s'offre là aux regards charmés du promeneur, et surtout du rêveur — comme l'était Lucien Rambaud !

Tout là-bas, les fières Laurentides marient leur azur avec celui du ciel, et baignent leurs cimes rayonnantes dans la limpidité de l'éther.

En deçà, tranchant par sa verdure sombre, sur la masse bleuâtre de la longue crête et sur le bleu clair de l'horizon lointain, ondulent les lignes reposées de l'Ile d'Orléans, cette poétique baigneuse qui trempe ses pieds dans l'onde fraîche, et se chauffe au soleil, pendant que les grands bras du fleuve l'étreignent avec amour.

Sur la gauche, les coteaux veloutés de Beauport verdoient en serpentant, coupés de cette longue rayure de blanches maisonnettes qui court jusqu'où la vue peut porter.

En face, se dresse la côte escarpée de Lévis, avec ses milliers de toits couronnant la sommet de la falaise.

Tout au bas roule avec majesté la masse des eaux du fleuve ensoleillé, et portant avec nonchalance une flotte venue de tous les point du globe. Enfin à deux cent cinquante pieds d'abîme, la ville basse avec sa ceinture de quais bordée de navires remplis de tous les produits du monde.

Tout y est mouvement et bruit. Le fracas des charrettes qui roulent lourdement sur le pavé des rues, fait la basse du bourdonnement qui monte des profondeurs, tandis que le cri strident du sifflet des bateaux à vapeur qui sillonnent le fleuve, éclate en notes de cuivres dans l'ensemble de cet immense orchestre d'une ville qui vient de s'éveiller.

Surexcitées par le bruit, égayées par le printemps, le soleil et la saison des amours, les hirondelles s'ébattent dans l'air frais, et, rasant comme des éclairs la cime du roc, saluent le promeneur de petits cris de joie.

De jeunes amoureux qui se sont rencontrés ! — par hasard, il n'en faut pas douter — au sortir de la messe, à la cathédrale voisine, passent, le sourire aux lèvres et la gaieté dans l'œil.

Ils vont, les heureux enfants, grisés par la jeunesse qui chante dans leur âme.

Ils vont à petits pas, longeant cette allée de lilas épanouis qui secouent leurs pétales et leurs parfums sur ces jeunes et naïves floraisons du cœur.

Ils vont, les chers amoureux, les cheveux dans la brise, le front dans les clartés, le cœur plein de chimères rayonnantes.

Où vont-ils ? Ils ne le savent pas. . . Que leur importe ! Ils marchent dans leur rêve vers les fleurs, vers l'aurore, vers l'avenir !

S'ils savaient que l'avenir, c'est la déception, c'est l'effondrement des doux espoirs, c'est le penchant fatal de la vie, le raccornissement du cœur, la décrépitude du corps . . . et puis . . . la croix du cimetière !

Ici — coïncidence singulière autant que touchante — s'arrête le manuscrit régulier de l'auteur.

A cette pensée des vanités de la vie, des rêves déçus, de la vieillesse qui s'approche, avant-coureur de la fin finale, on dirait que le décourageant « à quoi bon ? » qui hantait si souvent l'imagination de notre pauvre ami, lui a fait tomber des mains la plume qu'il ne devait plus relever.

Il l'a répété bien souvent, c'est ainsi qu'il désirait mourir, sans affres, sans agonie, dans son fauteuil, la tête penchée comme un enfant qui s'endort.

Son désir a été exaucé, mais il n'en est pas moins déplorable que le travail commencé soit sans épilogue, et que, par malheur, il ne nous reste à peu près rien pour nous guider dans la reconstruction du plan que l'auteur s'était tracé.

C'est à peine si certaines bribes de notes nous laissent deviner quelques-uns des événements qui croisent la vie du héros, en lutte avec les tribulations de l'existence, et les obstacles qu'il rencontre dans la réalisation de ses projets d'homme de cœur et d'ambition.

Essayons d'en débrouiller un peu le fil.

Autour de Lucien Rambaud — les lecteurs le savent déjà — se meut, dans l'atmosphère un peu renfermée de Québec, tout un petit monde de jeunes débutants à l'esprit surchauffé par des aspirations ardentes et des espérances plus ou moins chimériques.

Les uns courent après les satisfactions du moment, c'est-à-dire les jouissances du cœur et de la gloriole ; d'autres, plus froids, plus calculateurs — et sans doute plus sages — édifient patiemment leur petit avenir

sans regarder autour d'eux ni s'arrêter en route ; d'autres enfin, dévorés d'ambitieuses visées, se jettent éperdûment à la poursuite du succès quand même, sans scrupules ni convictions, prêts à passer sur le corps de n'importe qui, pour arriver à n'importe quoi.

Au nombre de ces derniers se trouve Zéphirin Vachon, l'homme positif et pratique par excellence, le contempteur de tout ce qui touche au sentiment, l'antipode par conséquent de Lucien Rambaud.

C'est l'homme que le héros du livre doit trouver sans cesse en travers de sa route, et par qui il sera fatalement écrasé.

Sur cette admirable terrasse de Québec, dont nous venons de lire une si fidèle description, le poète, comme on l'a vu plus haut, avait un jour rencontré une jeune fille admirablement douée, appartenant à l'une de nos familles les plus distinguées de la campagne.

Il était trop fin appréciateur, trop poussé vers les choses du sentiment, et trop ami des femmes en général, pour ne pas porter à sa nouvelle connaissance certaines attentions exagérément empressées, peut-être.

Mais la plaie qui lui saignait au cœur était encore si vive que toute vraie cicatrisation était impossible.

Il pouvait admirer, chérir, désirer ; il ne pouvait plus aimer.

Les ingénuités du cœur, ce charme magique et suprême de la jeune fille, avaient toujours de l'attrait pour lui, mais restaient sans véritable puissance sur son cœur.

Il croyait toujours y sentir quelque calcul subtil, latent et intéressé, qui dépoétisait ses plus délicates impressions.

De sorte que, si captivé qu'il fût par les grâces et la beauté d'Alexandrine Duverdier, Lucien Rambaud retint son cœur sur la pente d'un amour qui aurait pu faire son bonheur.

Ce ne fut chez lui que l'éclosion d'une sympathie profonde et douce.

Malheureusement il n'en fut pas de même pour la jeune fille.

Pour elle, ce fut toute sa vie emportée au souffle d'un rêve qui ne devait jamais se réaliser.

Parmi les notes éparses laissées par Marmette, se trouvent quelques feuillets qui nous font pressentir que cette jeune fille jouera le rôle principal dans le dénouement du drame final.

Je les transcris ici, bien que ce ne soit évidemment que de simples notes :

FRAGMENTS DU JOURNAL D'ALEXANDRINE

Janvier 6. — Enfin, je serai religieuse J'ai eu ma réponse ; c'est *oui* J'en suis bien contente Papa est plus ému que moi pourquoi cela ?

Maman, qui s'occupe de mon petit trousseau, pleure en cachette, je le sais. Quant à moi, je cours tête baissée vers ma nouvelle destinée, sans trop m'occuper de ce qui adviendra de moi par la suite

Est-ce parce que certains pressentiments me disent que je reviendrai ? Qui sait ?

. . . . Au noviciat on m'a reçue avec joie.

Février 4. — Je me suis un peu ennuyée, mais j'ai le cœur en paix ; je suis contente.

Février 6. — Je vais souvent au parloir, où parents et amis viennent me faire visite. À tous je dis que je suis contente ; je n'ose pas dire « heureuse »

Contente le serai-je toujours ?

Février 8. — On parle de ma prise d'habits. Il me semble que je serai heureuse quand ce sera fait.

Février 15. — (Pendant la retraite) Mon Dieu, mais où sont donc mes pieux désirs ? Je n'ai aucun goût pour la prière Les observances, la règle, je m'y sou mets pour faire comme les autres. Je ne puis plus me le dissimuler à moi-même : je regrette profondément d'être venue ici

Une religieuse, moi ! non, c'est impossible Quel caractère, quel cœur, quelle âme ai-je donc ?

. . . . On m'engage à faire le mois de saint Joseph — le mois de mars. Une suite de pieux exercices. Cela m'aidera, m'éclairera, me guidera, paraît-il. Oh ! tant mieux ; mais que le temps va me paraître long !

Février 21. — Je suis toujours la même ; je ne vis plus que de doute, d'incertitudes, d'indécisions, de misères de toutes sortes.

Février 28. — Communié ce matin, malgré les angoisses et les révoltes de mon âme.

Février 29. — Communié de nouveau par obéissance. Vécu calme, résignée et contente jusqu'à midi.

Puis ennuis, craintes, troubles, affaïsement

O Jésus, vous qui êtes tout-puissant, faites que je vous aime !

Mars 1^{er} — Résumé d'une journée au noviciat : — Lever à 5 heures ; — 5 heures et quart les petites heures ; — à 5 heures et demie, méditation jusqu'à 6 heures ; — et puis, la messe.

À 7 heures et quart, déjeuner, puis ménage au noviciat et au dortoir.

À 9 heures, étude (de ce temps-ci, je passe cette heure à la sacristie).

À 10 heures, visite au Saint-Sacrement, et puis les vêpres.

À 11 heures et quart, examen, et puis dîner.

À midi, récréation. À 1 heure, lecture spirituelle ; — à 1 heure et quart, temps libre ; — de 1 heure et trois quarts à 2 heures et demie, aux externes — jusqu'à 4 heures et 10 minutes, temps libre ; — à 4 heures, lecture spirituelle ; — à 4 heures et demie, complies et méditation ; — à 5 heures et demie, souper, puis récréation jusqu'à 7 heures moins un quart ; — à 7 heures moins un quart, visite au Saint-Sacrement, récitation de l'office, examen et prière du soir.

À 7 heures et demie, dans nos cellules ; temps libre ; coucher à 8 heures et demie.

Mars 2. — Décès des mères Saint-Xavier et Sainte-Agnès. Exposées toutes deux au chœur

Ces morts m'ont effrayé.

Je dis à Jésus : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ; » mais, je me l'avoue au fond du cœur, je me sens de moins en moins résolue

Le monde et toutes ses tristesses, plutôt que cet isolement froid, que cette vie sans initiative, sans volonté, avec, pour conclusion, cette disparition qui n'est pas la mort, mais l'effacement.

J'aime encore mieux des pleurs et des regrets que l'ennui inexorable et sans fin.

Mars 4. — Longue confession Toujours inquiète Je veux et ne veux pas

La mère supérieure, après mes nombreuses et franches confidences, semble portée à croire que je ne suis pas faite pour être religieuse.

Mars 6. — Encore une autre longue confession.

Après mes confidences complètes, mon confesseur s'est enfin prononcé : il ne me croit pas appelée à la vie religieuse.

En suis-je heureuse ? En suis-je chagrine ? Pourquoi donc ne vois-je pas plus clair au fond de moi ?

O Jésus, tracez-moi ma route ! Je ne me sens pas la force d'avancer ni de revenir sur mes pas.

Mars 10. — On a finalement pris une décision sur mon compte. Personne ne croit à ma vocation. On me l'a annoncé, croyant m'être très agréable, et pourtant Si je m'étais trompée si c'était la paix du cœur, la paix éternelle et douce qui frappait chez moi, et à laquelle je refuserais ma porte !

Enfin, je suis libre de m'en aller la semaine prochaine.

D'ici là, je vais bien prier.

Mars 12. — Ma décision est prise. Toute la matinée, j'ai préparé mes malles. À la récréation, mes sœurs connaissent mon départ. Quelle bonté elles m'ont témoignée, et quelles délicates attentions elles ont eu pour moi !

Je les ai toutes embrassées avec reconnaissance, mais aussi avec tristesse.

Maintenant, quelles figures retrouverai-je chez moi ?

Mes parents seront heureux de me revoir au foyer, sans doute ; le chagrin qu'ils ont éprouvé à mon départ, m'en est une garantie. Mais ils n'ont pas paru apprendre la nouvelle de ma prochaine arrivée avec joie.

Ces indécisions de mon caractère doivent les affliger.

Je ne me sentirai peut-être plus chez moi comme je l'étais dans ma petite chambre de jeune fille, où j'ai été si heureuse, où j'ai fait tant de beaux rêves . . .

Mais voilà encore mes lubies qui me reprennent. Il n'y a donc aucun moyen d'être satisfait ici-bas !

À trois heures, je suis sortie. Mon frère Joseph était là, qui m'a reçue joyeusement.

Merci à son bon cœur !

Nulles connaissances sur la route : merci à la bienveillance du hasard !

À la maison, ma sœur Denise m'a sauté au cou, et m'a manifesté la plus vive affection.

Il n'en a pas été absolument de même de la part de papa et de maman, qui m'ont reçue avec affection aussi, mais avec une certaine froideur mal dissimulée.

Au fond, ils ont raison : je n'avais pas le droit de leur infliger ainsi, à la légère, une des plus sensibles épreuves de leur vie.

Ce journal de jeune fille, où l'on sent la vaillance du cœur filtrer à travers les hésitations et les désespérances, ne devait pas se terminer là.

Le titre : *Dans le monde* qui suit ces lignes, sur le manuscrit de l'auteur — sans un mot à la suite, malheureusement — nous fait prévoir des développements intéressants, mais qu'il nous est impossible de deviner.

A peine si les notes de l'auteur nous font entrevoir une nouvelle rencontre entre Alexandrine et Lucien, qui — on laisse souvent passer le bonheur à sa porte sans l'inviter à entrer — toujours sous l'impression d'une déception première, se ferme la bouche, les oreilles, les yeux et le

cœur, et renonce aveuglément à toute la poésie de ses rêves, plutôt que de s'exposer de nouveau à trouver de la cendre sous l'écorce du fruit aux apparences si savoureuses.

Cette naïveté, il la redoute ; cette sincérité d'âme, il la soupçonne.

Son cœur, je devrais dire son imagination, n'est plus ouvert qu'aux impressions capiteuses, aux griseries folles.

Blasé contre les sincérités naïves, il se croit de force à affronter les artifices de la vie mondaine.

Il y est englué.

Pendant que la pauvre Alexandrine s'étiolait dans le silence et l'abandon, dans les regrets d'une âme incomprise et d'une vie sans espoir, Lucien avait fait la connaissance d'une jeune veuve, belle, brillante et riche.

Si étrangère à Québec qu'elle fût, elle connaissait le jeune homme par le prestige qui s'attachait à son nom ; et dans ses aspirations de femme intelligente et cultivée, elle ne pouvait manquer d'éprouver de l'attrait pour cette renommée déjà retentissante.

De son côté, Lucien ne pouvait manquer d'être flatté jusqu'au fond du cœur de l'impression que son talent et sa personne — il s'en aperçut de suite — exerçaient sur l'esprit de cette femme d'élite, entourée de flatteries et d'admiration.

S'aimèrent-ils véritablement ?

Il est plus probable qu'ils subirent plutôt un entraînement mutuel, où il y avait plus de vanité, de penchants factices et de calculs mondains qu'autre chose.

Toujours est-il que Lucien, charmé dans ses sentiments d'artiste — la jeune veuve était une musicienne accomplie — subit inconsciemment la nouvelle influence qui s'imposait à lui, et crut son sort définitivement scellé.

Hélas ! le prosaïsme de la vie le guettait là encore.

« — Oui, lui dit-on, vous êtes aimé. Mais la vie n'est pas un rêve enchanteur ; c'est un édifice à construire. Avant les embellissements artistiques, il faut de solides fondations et des murs sérieux. Vous êtes employé public, c'est honorable et satisfaisant à votre âge ; mais c'est là une position inférieure à votre intelligence. Vous valez mieux. Il vous faut un autre théâtre, et surtout un autre rôle. J'ai de la fortune, faites-vous une position. Voici les élections législatives qui se présentent ; vous avez de la famille ; vous vous êtes fait un joli nom ; vous avez ce qu'il faut pour réussir ; revenez député et je suis à vous !... »

Lucien Rambaud n'avait guère de dispositions pour la vie bruyante de la politique ; il aimait mieux ses chers travaux littéraires dans le silence de son cabinet.

Mais ces paroles lui étaient restées dans les oreilles : « La vie n'est pas un rêve enchanteur ; c'est un édifice à construire. »

Il se sentait engagé dans un sentier vulgaire, sans issue sérieuse, et trop étroit pour les libres chevauchées de son ambition.

Etre député, c'était la porte de l'avenir ouverte ; et pour le moment, c'était la fortune avec la femme brillante et... aimée !

Son père est prêt à faire les sacrifices nécessaires ; l'opinion publique lui paraît favorable. Il part.

Et voilà notre héros devenu tribun populaire, électrisant les masses de son éloquence, et entraînant à sa suite des milliers de partisans enthousiasmés.

Hélas ! triomphes éphémères !

Il a affaire à un adversaire d'autant plus redoutable qu'il est sans scrupule : à Zéphirin Vachon, l'homme pratique et roué.

Ce n'est pas que l'individu soit bien populaire, mais il a les influences.

Les hommes d'affaires, les hommes positifs se défient des rêveurs et des doctrinaires, des poètes, enfin !...

Bref, les emballés sont pour Lucien Rambaud, mais les intéressés sont pour Zéphirin Vachon.

Lucien Rambaud a les dévoués, Zéphirin Vachon a les chercheurs de places, les gens pratiques.

Après avoir roulé son adversaire sur tous les hustings, Lucien Rambaud est tout simplement battu au scrutin.

Il a sacrifié sa situation ; il s'est endetté ; il a perdu toute illusion sur l'indépendance de ses compatriotes ; et on le retrouve mourant, cloué sur son lit par une fluxion de poitrine contractée dans une nuit pluvieuse et glaciale, après une assemblée où il a dû se défendre contre les plus infâmantes accusations.

Trois semaines après, le pauvre vaincu de la destinée s'éteint dans sa petite chambre d'écolier, tenant d'une main la main de son vieux père qui pleure, et de l'autre deux lettres qu'il vient de recevoir : une d'Alexandrine mourante elle-même de phtisie galopante, et l'autre de son vieil ami, le poète Franchère, qui lui annonce le mariage probable de la brillante veuve avec le pratique Zéphirin Vachon, député et futur ministre.

Voilà à peu près tout ce que l'on peut tirer des notes laissées par le romancier défunt, pour reconstituer tant bien que mal ce que devait être le roman très saisissant — et sans doute très finement observé — que l'auteur avait intitulé : *À travers la vie*.

De tout l'ensemble, dont on ne se rend compte qu'en devinant mille et un sous-entendus, il ressort ceci : une critique amère, mais vigoureusement sentie de nos mœurs publiques et de la position qu'elles font à ceux de nous qui, au lieu d'avoir l'esprit tourné vers ce qu'on est convenu d'appeler les affaires, vivent un peu de la vie du cœur et rêvent aux choses de l'intelligence.

L'auteur a voulu aussi fronder les abus et surtout stigmatiser les vilains caractères.

Témoin le chapitre détaché qui suit, intitulé : *Les Punaises*, et qu'il m'a été impossible de placer dans l'alvéole à lui destinée par l'auteur :

Connais-tu, disait Lucien Rambaud à son ami Paul Morel, cet insecte, vermine plate et puante que les Latins désignaient sous le nom de *cimex*, mais connu vulgairement chez nous sous la désignation parlante de punaises ?

Les savants se plaisent à en reconnaître quarante-trois espèces ; mais ils nous font au moins le plaisir de constater que la commune, celle que la nature — toujours prévoyante — nous a destinée, n'a point d'ailes, qu'elle suce le sang de l'homme et habite principalement dans les lieux où il est censé prendre son repos, c'est-à-dire dans les bois de lit.

— Brrr ! fit Paul en frissonnant.

— Bien, reprit Rambaud, je vois que je n'ai pas affaire à un homme ignorant du sujet que je traite. Ça fait plaisir d'être compris tout de suite !

Il te souvient alors qu'un beau soir . . .

Allons, ne tressaute pas ainsi d'indignation ; tu vois bien que je ne me sers de ce qualificatif aimable que d'une manière ironique ; et tu dois te rappeler que c'est là ce qu'on appelle en fine fleur de rhétorique, une antinomie.

Il te souvient donc que, par un soir fatal — si cet adjectif te convient mieux — il t'arrivera de te glisser dans un lit étranger pour y chercher un légitime repos, après une journée bien remplie.

Détendant tes membres fatigués, tu pris ta position favorite, côté droit ou côté gauche — je n'ai pas l'honneur de connaître tes préférences sur ce point délicat — et tu fermas les yeux pour laisser descendre sur ton front, innocent de tout crime, le vol discret et bienfaisant du sommeil.

Déjà tu commençais à te sentir glisser sur la pente si douce de l'oubli des misères de chaque jour, tandis que dans tout ton être courait une exquise titillation d'engourdissement, quand soudain une piqûre brûlante t'arracha de ton extase.

Vivement tu portes une main à la partie blessée, et tu te sers énergiquement des ongles dont la nature — toujours prévoyante — t'a doué, pour calmer l'ardeur de la brûlure, lorsque successivement, sans trêve ni merci, deux, quatre, dix, vingt, quarante morsures de plus en plus cuisantes, ardent ton pauvre corps convulsionné.

Je ne sais pas si tu étais encore novice, cette fois-là ; mais, vois-tu, quand le fléau atteint ces proportions, le seul moyen de

soulagement — peu satisfaisant, il est vrai — est de sauter vivement hors du lit, et plus vivement encore, d'allumer sa bougie. Car le *cimex* abhorre la lumière, et ne se complaît que dans l'ombre profonde pour élaborer son œuvre maudite.

Alors on se précipite, armé du bougeoir, vers le lit de malheur.

Mais déjà notre fuite subite du lit et la soudaine lumière ont donné l'alerte au plus gros du bataillon, qui a disparu pour entrer dans ses ténébreuses retraites.

Cependant, il reste encore quelques traînardes, les plus repues de notre sang, les plus lourdes. Oh ! quel bonheur de les apercevoir, de les broyer, les infâmes !

Mais aussi quelle nauséabonde odeur s'échappe de leur carcasse vidée !

— Pouah ! les punaises ! s'exclama Paul.

— Oui, reprit Lucien, une odeur fétide, auprès de laquelle l'acide sulfureux est un parfum délicat !

Je n'ai pas l'intention, cher ami, d'appuyer sur tout ce qu'une nuit passée en proie à la voracité de ces bêtes féroces a d'abominable, d'horrible, d'affolant.

Je n'ai voulu bien rappeler à ton souvenir les blessures lâches et venimeuses de ces infectes bestioles, que pour t'amener à les comparer avec un animal non moins immonde, non moins lâche et non moins malfaisant.

Ce dernier appartient à l'humanité, et est vulgairement connu sous le nom de « commère ».

Il y en a des deux sexes.

Moi qui ai daigné faire des études approfondies sur ce genre de vermine, je me plais à lui donner le nom de femme-punaise ou d'homme-punaise (*mulier-cimex*, *homo-cimex*, pour les savants).

Mes observations attentives m'ont démontré que, dans cette espèce, la femelle est plus commune et plus féroce que le mâle.

Je n'en ai pas moins rencontré quelques mâles qui pouvaient lutter avantageusement de férocité avec ces dames les femelles.

Tu t'en vas, n'est-ce pas ? tranquillement dans la vie, faisant par toi-même ton petit bonhomme de chemin, tâchant de te rendre utile, d'être bon, aimable pour tout le monde, et de ne causer de tort à personne.

Si tu n'as pas encore l'expérience de la vie, dans ce qu'on est convenu d'appeler drôlement, par euphémisme sans doute, la société, tu t'imagineras benoîtement que l'on va pour le moins te laisser passer tranquille.

Oh ! alors, que tu seras loin de ton compte, mon bonhomme !

Non, chère âme naïve ! Les envieux, les méchants sont là qui te guettent, cachés derrière la haie, embusqués comme des bandits, pour te tirer, sans crainte pour eux, au tournant de la route, une bonne balle dans le dos.

Comme *cimex*, vois-tu, la femme et l'homme-punaises aiment à faire dans l'ombre, pour cette raison qu'il y a moins de danger, leur malpropre besogne.

Ils commencent, pour te perdre, toi, de réputation, pour jeter la désunion dans les ménages, par une insinuation malveillante, — première piqûre — reviennent à la charge, agrandissant la morsure d'un coup de dents plus méchamment, plus largement appliqué ; puis, non encore satisfaits, ils s'en vont exciter les appétits malsains de leurs congénères, et toutes ces punaises se ruent à l'envie sur la victime désignée à leur rage.

Ça, c'est le procédé ordinaire, élémentaire de ces êtres venimeux !

Mais certains d'entr'eux, en ont trouvé un autre d'un raffiné autrement perfide, c'est la lettre anonyme. (Ici la femme et l'homme-punaises l'emportent en méchanceté sur la bête).

Ah ! ceci, mon cher, c'est le suprême de l'art ; car plus aucun danger d'être pris.

Parlée, la calomnie peut parfois, à la fin, se retracer, et partant aussi le calomniateur.

Mais la lettre anonyme ! la bonne petite arme empoisonnée, sûre de t'entrer dans les chairs sans que tu puisses jamais savoir d'où est venu le coup de stylet . . .

Oh ! les bonnes âmes ! J'en connais qui, le matin, s'en vont dévotement manger le bon Dieu, et qui, le soir, le soir même, font des festins de cannibales avec le cœur du prochain.

. . . Pouah ! les punaises ! . . .

Mais, dis donc, tu ne m'écoutes plus, dit Rambaud en voyant Paul penché sur un dictionnaire qui se trouvait à portée de sa main :

— Pardon, mon cher, tu as mes deux oreilles à ton service, je te prie de le croire. Seulement mon esprit, toujours curieux,

cherchait en même temps à trouver un insecticide pour combattre la punaise.

Je vois bien, dans cet excellent dictionnaire de Boiste, annoté par le spirituel et bon Nodier, qu'on détruit le *cimex* avec la vapeur de l'acide sulfurique versé sur le sel marin, avec du tabac, du soufre, du poivre brûlé, etc.

Mais j'allais te demander de quel contre-poison tu te servais pour détruire le venin laissé dans tes blessures par l'homme ou la femme-punaise.

— Peuh ! mon cher, repartit Rambaud en allumant sa pipe et en se renfrognant dans son fauteuil, il est bien simple, le remède : c'est un composé de tout le mépris et de tout le dédain qui peut tomber d'un cœur et d'un cerveau d'honnête homme !

On voit que le roman de Marmette *À travers la vie* n'est pas une simple fiction, mais l'histoire vraie d'un homme, l'histoire vécue d'un cœur.

Hélas ! cette histoire restera inachevée, comme la vie de celui qui voulait l'écrire.

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONOLOGIE

- 1843 - 14 février : Mariage, à Montmagny, de Joseph Marmette, médecin, et de Claire-Geneviève-Élisabeth Taché.
- 1844 - 21 septembre : Naissance, dans la paroisse Notre-Dame de Québec, de Joséphine Garneau, fille de François-Xavier Garneau et de Marie-Esther Bilodeau.
25 octobre : Naissance, à Montmagny, de Joseph-Étienne-Eugène Marmette, fils de Joseph Marmette, médecin, et de Claire-Geneviève-Élisabeth Taché.
- 1851 - Septembre : Joseph Marmette commence ses études primaires à Montmagny.
- 1857 - 1^{er} septembre : Marmette entre au Séminaire de Québec.
- 1863 - 16 août : Décès de Madame Marmette.
- 1864 - Juin : Il quitte, après sa rhétorique, le Séminaire de Québec. Septembre : Il poursuit ses études au Regiopolis College de Kingston.
- 1865 - Début de mars : Il quitte Regiopolis College.
31 mars : Par contrat devant le notaire A.-E. Sirois, il s'engage à faire se cléricature de droit, pour une durée de trois ans, chez les avocats Pierre Légaré et Jacques Malouin, de Québec.
25 avril : Il s'inscrit à la Faculté de Droit de l'Université Laval.
- 1866 - Février : Mort de François-Xavier Garneau.
1^{er} juillet — 6 août : Joséphine Garneau séjourne à Montmagny. C'est à ce moment que Marmette la rencontre pour la première fois. Il publie en feuilleton, dans la *Revue Canadienne*, *Charles et Eva*.
- 1867 - Juillet : Marmette quitte la Faculté de Droit et sollicite un emploi auprès d'Hector Langevin.
27 octobre : Il est nommé commis au Bureau de la Trésorerie, aux appointements de \$600.
- 1868 - 7 juillet : Joseph Marmette épouse, à Notre-Dame de Québec, Marie-Esther-Joséphine Garneau, fille de François-Xavier Garneau et d'Esther Bilodeau.

- 1870 - 29 mars : Naissance d'un premier enfant baptisé sous les prénoms de Marie-Louise-Joséphine-Esther-Éliza. Publication de *François de Bienville*.
- 1872 - 25 août : Naissance d'un deuxième enfant baptisé sous les prénoms de Joseph-Émile-Robert-François-Xavier. Il mourra le 15 juillet 1874. Publication de *l'Intendant Bigot*.
25 septembre : Marmette assiste à la première de *l'Intendant Bigot*, drame tiré de son roman par Rodolphe Tanguay, à Québec, en la salle de Musique, par la Compagnie Française.
- 1873 - 17 juin — 12 juillet : Avec Faucher de Saint-Maurice, il effectue, à bord du *Napoléon III*, un voyage dans le golfe du Saint-Laurent. Il publie *Le chevalier de Mornac*.
- 1874 - 16 décembre : Il assiste à la première du *Chevalier de Mornac*, drame qu'il a lui-même tiré de son roman. La représentation est donnée par la Compagnie Française, en la Salle de Musique, à Québec.
- 1876 - 29 juin : Il assiste, au Collège de l'Assomption, à la première de *François de Bienville ou le Second Siège de Québec*, drame tiré de son roman par l'abbé Joseph-Octave Gadoury.
- 1877 - 22 décembre : Naissance d'un troisième enfant baptisé sous les prénoms de Louis-Honoré-Joseph. Il mourra le 1^{er} décembre 1878. Publication de *Le tomahawk et l'épée*.
- 1878 - Il publie *Héroïsme et trahison* et *Les Machabées de la Nouvelle-France*.
- 1879 - 27 juin : Naissance d'un quatrième enfant baptisé sous les prénoms de Marie-Joseph-Pierre-Olivier. Il mourra le 14 juillet suivant. Publication de *Le Canada et les Basques*, ouvrage préparé en collaboration.
- 1880 - 12 novembre : Marmette assiste à la première représentation de sa comédie-proverbe, *Il ne faut désespérer de rien*, en la Salle Saint-Louis, à Québec.
- 1882 - 26 janvier - 26 février : Séjour aux États-Unis en compagnie de l'abbé Henri-Raymond Casgrain.
15 mai : Marmette est nommé, par le gouvernement fédéral agent spécial de l'immigration, en France et en Suisse, pour une période d'un an, au salaire de \$100. par mois, plus \$4. par jour, pour les dépenses de voyage et de séjour.
25 mai : Il assiste, à Ottawa, à la réunion de fondation de la Société Royale.
27 mai : Il s'embarque, à Québec, sur le *Circassian*, en route pour Paris où il arrive le 12 juin après s'être arrêté quelques jours à Londres.
1^{er} juillet : Il est nommé, par un arrêté en conseil, commis de seconde classe aux Archives du ministère de l'Agriculture du gouvernement fédéral, avec mission de faire transcrire les documents ayant trait à l'histoire du Canada que contiennent les dépôts d'archives français. L'arrêté entrera en vigueur le 1^{er} août suivant et son emploi au ministère de l'Immigration cessera au même moment. Le salaire est de \$1200. par année plus \$4. par jour pour les frais.

- 1883 - 20 novembre : Marmette est de retour à Ottawa.
- 1884 - Septembre : Départ de Marmette pour l'Europe.
- 1885 - Fin mai : Marmette est de retour au Canada.
 5 août : Il s'embarque de nouveau, à Québec, à bord du *Sardinian*, à destination de Paris où il doit continuer le même travail.
 31 août : Il arrive à Paris après un court séjour à Londres.
 3 décembre : Il s'embarque, à Liverpool, sur le *Sarmatian*.
 18 décembre : Il arrive à Ottawa.
- 1886 - 26 avril : Il s'embarque à Halifax, à destination de Londres où il arrive le 5 mai. Son rôle est de monter la bibliothèque du pavillon canadien à l'Exposition coloniale.
 21 juillet : Sa femme et sa fille le rejoignent en compagnie de M. et Mme Alfred-Duclos DeCelles.
 26 août : Avec sa famille, il arrive à Paris où il doit continuer à effectuer son travail d'archives.
- 1887 - 5 janvier - 3 février : Voyage en Italie.
 3 septembre : Il est de retour au Canada avec sa famille.
- 1891 - 12 juin : Il apprend qu'il a été fait docteur ès lettres *honoris causa* de l'Université Laval. Il publie *Récits et Souvenirs*.
- 1892 - 6 juillet : Marie-Louise Marmette épouse en l'église du Sacré-Cœur d'Ottawa, Donat Brodeur.
- 1895 - 7 mai : Marmette décède à Ottawa.
 8 mai : Funérailles à l'église du Sacré-Cœur d'Ottawa.
 10 mai : Inhumation au cimetière de Montmagny.

BIBLIOGRAPHIE

I - SOURCES

I - MANUSCRITES

Archives du Séminaire de Québec et de l'Université Laval

Les documents auxquels nous renvoyons ou que nous citons sont tirés du Fonds Marmette ou du Fonds Casgrain.

II - IMPRIMÉES

a) Textes de Marmette publiés en volumes

François de Bienville, scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, Québec, Léger Brousseau, 1870, 229p.

— Montréal, Beauchemin et Valois, 1883, 441p.

— Montréal, Beauchemin, 1907, 280p.

— Bibliothèque canadienne, collection Maisonneuve, Montréal, Beauchemin, 1924, 203p.

— Traduction anglaise faite par « a young lady of New York », dans *The New York Citizen*, vol. VII, n° 363 (10 juin 1871)

— vol. VII, n° 368 (18 novembre 1871).

— Dramatisation préparée par le R.P. J.-M. Marsile et représentée au Séminaire de Joliette. Copie à ASQ-FM, 228.

L'Intendant Bigot, roman canadien, Montréal, Desbarats, 1872, 94p.

- *L'Opinion publique*, vol. II, n° 18 (4 mai 1871) — n° 43 (26 octobre 1871).
- Il existe deux dramatisations de cette pièce. Copies à ASQ-FM, 228.
- Le chevalier de Mornac, Chronique de la Nouvelle-France, Montréal, Typographie de L'Opinion publique, 1873, 100p.*
- *L'Opinion publique*, vol. IV, n° 25 (19 juin 1873) — n° 45 (6 novembre 1873).
- *Le Journal de Fourmies (Nord)*, vol. 3, n° 109 (24 novembre 1878) — vol. 4, n° 175 (29 février 1880).
- Le tomahawk et l'épée, Québec, Léger Brousseau, 1877, 207p.*
- Bibliothèque canadienne, collection Montcalm, Montréal, Beauchemin, 1924, 122p.
- Héroïsme et trahison, Québec, C. Darveau, 1878, 204p.*
- *Ibid.*, 1880.
- Montréal, C. Darveau, 1881, 204p.
- Québec, C. Darveau, 1891, 259p.
- Bibliothèque canadienne, collection Montcalm, Montréal, Beauchemin, 1924, 122p.
- *Ibid.*, 1930.
- Opérette manuscrite, ASQ-FM, 229.
- Les Machabées de la Nouvelle-France, histoire d'une famille canadienne, 1641-1768, Québec, Léger Brousseau, 1878, 180p.*
- *Ibid.*, 1882.
- Bibliothèque canadienne, collection Montcalm, Montréal, Beauchemin, 1914, 140p.
- Montréal, Beauchemin, 1949, 114p. ill.
- Le Canada et les Basques, trois écrits de M. Faucher de Saint-Maurice, M. Marmette et M. Le Vasseur, avant propos du comte de Premio-Real, Québec, A. Côté, 1879, 28p.*
- Récits et souvenirs, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.*
- *L'Opinion Publique*, février-mars 1876 à novembre-décembre 1884.
- Bibliothèque canadienne, collection Champlain, Montréal, Beauchemin, 1925, 203p.
- Pages canadiennes ; mœurs canadiennes, Québec, s.e., 1918, 101p.*
- Charles et Éva, roman historique canadien, préface de Léo-Paul Desrosiers, Montréal, Lumen, 1945, 187p. ill. (Texte incomplet).*
- *La Revue Canadienne*, décembre 1866 — mai 1867.

b) Textes publiés dans les revues et des journaux

- La pêche aux bars*, dans *Le Courrier du Canada*, 11^e année, n^o 88 (30 août 1867).
- Souvenirs de pêche*, dans *Le Courrier du Canada*, 11^e année, n^o 103 (4 octobre 1867).
- Souvenirs de pêche*, (suite), dans *Le Courrier du Canada*, 11^e année, n^o 104 (7 octobre 1867).
- Souvenirs de pêche*, (suite et fin), dans *Le Courrier du Canada*, 11^e année, n^o 106 (11 octobre 1867).
- Chronique*, dans le *Journal de Québec*, n^o 175 (28 novembre 1867).
- Chronique sur l'an nouveau*, dans le *Journal de Québec*, (4 janvier 1868).
- Causerie*, dans le *Journal de Québec*, (27 janvier 1868).
- Chronique québécoise*, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, vol. 3, n^o 30 (18 septembre 1868), p. 575, sous le pseudonyme d'Eugène de Griffard.
- Chronique québécoise*, dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, vol. 3, n^o 31 (22 septembre 1868), p. 600, sous le pseudonyme d'Eugène de Griffard.
- Chronique*, dans le *Journal de Québec*, (25 septembre 1869).
- Chronique*, (suite et fin), dans le *Journal de Québec*, (28 septembre 1869).
- Correspondance, L'Education*, dans *L'Opinion publique*, vol. 2, n^o 8 (23 février 1871), p. 85-86, sans signature.
- Silhouettes littéraires, Joseph-Charles Taché*, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n^o 7 (15 février 1872), p. 74, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.
- Silhouettes littéraires, G. de Boucherville*, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n^o 8 (22 février 1872), p. 86, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.
- Silhouettes littéraires, A. Gérin-Lajoie*, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n^o 9 (29 février 1872), p. 98, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.

- Silhouettes canadiennes*, l'abbé Casgrain, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n° 10 (7 mars 1872), p. 110.
- Silhouettes littéraires*, Pierre J.O. Chauveau, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n° 11 (14 mars 1872), p. 122, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.
- Silhouettes littéraires*, F.A.H. Larue, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n° 12 (21 mars 1872), p. 134, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.
- Silhouettes littéraires*, Joseph Marmette, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n° 13 (28 mars 1872), p. 146, en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain, sous le pseudonyme de Placide Lépine.
- (Ces *Silhouettes littéraires* furent reproduites dans les *Guêpes Canadiennes*, compilées et annotées par Augustin Laperrière, vol. 1, Ottawa, A. Bureau, 1881, p. 248-254).
- Chronique, Sur le Grand-Tronc*, dans le *Journal de Québec*, (4 juillet 1872).
- Jean pique fort peu*, dans *Le Canadien*, 42^e année, n° 116 (13 janvier 1873), sous le pseudonyme de Dubreuil.
- Notice chronologique*, Rodolphe Tanguay, dans *Le Canadien*, 43^e année, n° 158 (18 mars 1874), sous les initiales de J.M.
- Sauvons nos murailles*, dans *Le Canadien*, 44^e année n° 42 (9 juillet 1874).
- Lettre de M. Marmette au M. de Saint-Sauveur*, dans *L'Événement*, 9^e année, n° 33 (23 juin 1875).
- La fiancée du rebelle*, (roman) dans *La Revue canadienne*, vol. 12 (1875), p. 8, 82, 162, 241, 321, 405, 644, 722, 804.
- Correspondance*, dans *Le Courrier du Canada*, 19^e année, n° 64 (30 juin 1875).
- Chronique de Québec, Prume et Lavallée*, dans *L'Opinion publique*, vol. 4, n° 46 (18 novembre 1875), p. 541.
- Étude historique, Bigot et sa cour*, dans *L'Opinion publique*, vol. 7, n° 7 (17 février 1876), p. 77 ; n° 8 (24 février 1876), p. 93 ; n° 9 (2 mars 1876), p. 105 ; n° 10 (9 mars 1876), p. 117. (Cette étude a été publiée dans *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.)

- Un critique à l'école*, dans le *Journal de Québec*, 13^e année, n^o 131 (25 septembre 1877), (édition quotidienne).
- Correspondance*, dans *Le Canadien*, 4^e année, n^o 99 (2 octobre 1877).
- Mes premières poésies*, Eudore Évanturel, dans *Le Journal de Québec*, 13^e année, n^o 298 (23 avril 1878).
- Lettre à M. R.-P. Vallée*, rédacteur du *Courrier du Canada*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année, n^o 280 (9 mai 1878).
- La Cantate de M. Lavallée à Québec*, dans *Le Canada Musical*, vol. 6, n^o 3 (juillet 1879), p. 39.
- Kirouet et Cantin*, dans *Nouvelle-France*, n^o 4, vol. 1 (15 septembre 1881) — vol. 1, n^o 6 (15 octobre 1881).
- Lettres américaines à M. De Celles*, (en collaboration avec Henri-Raymond Casgrain), dans *L'Opinion publique*, vol. 13, n^o 6 (9 février 1882), p. 62 ; n^o 8 (23 février 1882), p. 85-86 ; n^o 9 (2 mars 1882), p. 98.
- Lettres américaines*, dans *L'Opinion publique*, vol. 13, n^o 10 (9 mars 1882), p. 109, 110, 112 ; n^o 14 (6 avril 1882), p. 160 ; n^o 15 (13 avril 1882), p. 169-170. (Des extraits de ces lettres ont été publiés dans *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.
- Lettres d'Europe*, M. Xavier Marmier à M. De Celles, dans *L'Opinion publique*, vol. 13, n^o 43 (26 octobre 1882), p. 504-505.
- Lettres d'Europe II*, dans *L'Opinion publique*, vol. 14, n^o 1 (4 janvier 1883), p. 1-2. (Les lettres d'Europe ont été publiées dans *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.)
- Une promenade dans Paris*, *Impressions et souvenirs*, dans les *Procès-verbaux et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, vol. 2 (1884), p. 73-83. (Texte publié dans *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.)
- Impressions et Souvenirs*, *Une promenade dans Paris*, dans les *Nouvelles Soirées Canadiennes*, vol. 3 n^o 11 (novembre 1884), p. 519-528. (Texte identique au précédent).
- Le dernier boulet*, *nouvelle historique*, dans les *Procès-verbaux et comptes rendus de la Société Royale du Canada*, vol. 3. (1885), p. 127-134.
- Le dernier boulet*, *nouvelle historique*, dans *Les Nouvelles Soirées Canadiennes*, vol. 4, n^o 4 (1885), p. 193-207.
- Étude artistique*, M. William Brymner, dans *La Presse*, (11 avril 1885), p. 3.

Le « salon » canadien de 1886, dans *Le Canadien*, (24 février 1886).

Trois mois à Londres, *Souvenirs de l'exposition coloniale*, dans *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada*, vol. 6 (1888), p. 111-120. (Texte publié dans *Récits et Souvenirs*, Québec, C. Darveau, 1891, 259p.

M. Xavier Marmier, dans *La Presse*, (17 octobre 1892).

À travers la vie, (roman autobiographique), dans *La Revue Nationale*, vol. 1, n° 1 (avril 1895), p. 70-86, n° 2 (septembre 1895), p. 161-180, n° 3 (octobre 1895), p. 271-290, n° 4 (novembre 1895), p. 372-393, n° 5 (décembre 1895), p. 467-475. Achevé par Louis Fréchette, vol. 2, n° 7 (février 1896), p. 25-37.

Le chapitre sur la *Mansarde du Palais* avait été publié dans *À la mémoire de Alphonse Lusignan, hommage de ses amis et confrères*, Montréal, Desaulniers et Leblanc, (330p.), 1892, p. 169-182.

Le Révérend Père Gohiet, dans *Le Canada*, 5^e année, n° 201 (25 septembre 1894).

c) Préface

ÉVANTUREL, Eudore, *Premières poésies*, avec une préface de Joseph Marmette, Québec, A. Côté, 1878, XXI-203p., in-12.

II — DIVERS

Anonyme, *Le parlementaire de Phipps*, dans B.R.H., vol. 14, p. 287.

BACQUEVILLE DE LA POTHERIE, Claude Charles, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Paris, Ninon et Didot, 1722, 4 vol.

BADEAUX, Jacques, *Journal*, dans *Invasion du Canada, Collection de mémoires recueillis et annotés par l'abbé Verreau*, Montréal, Sénécal, 1873, 394p., p. 163-219.

BERTHELOT, Amable, *Mémoire*, dans *Invasion du Canada, Collection de mémoires recueillis et annotés par l'abbé Verreau*, Montréal, Sénécal, 1873, 394p., p. 225-240.

BIBAUD, Maximilien, *Histoire du Canada sous la domination française*, 2^e édition revue et augmentée, Montréal, Lovell et Gibson, 1843, 414p.

- BOUCHETTE, Joseph, *Description topographique de la province du Bas-Canada*, Londres, W. Fadeu, 1815, 664p.
- CHARLEVOIX, François-Xavier de, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, Paris, Pierre-François Giffart, 1744, 6 vol.
- COUILLARD-DESPRÉS, Azarie, *La première famille française au Canada*, Montréal, Imprimerie de l'École Catholique des sourds-muets, Mile-End, 1906, 359p.
- DOLLIER DE CASSON, François, *Histoire de Montréal*, Montréal, La Minerve, 1868, 296p.
- DUSSIEUX, Louis-Étienne, *Le Canada sous la domination française*, Paris, Lecoffre, 1862, 471p.
- FAILLON, Étienne-Michel, *Histoire de la colonie française en Canada*, Paris, Poupart-Davy, 1865-1866, 3 vol.
- FERLAND, Jean-Baptiste-Antoine, *Cours d'histoire du Canada*, vol. I, Québec, Augustin Côté, 1861, 522p. ; vol. II, Québec, Augustin Côté, 1862, 620p.
- GARNEAU, Alfred, *Les Seigneurs de Frontenac*, dans la *Revue Canadienne*, n° 4, (1867), p. 136-152.
- GARNEAU, François-Xavier, *Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à nos jours*, Québec, John Lovell, 1852, 4 vol.
- HAWKIN, Alfred, *Picture of Quebec with historical documents*, Québec, for the proprietor, by Neilson and Cowan, 1834, 476p.
- HUSTON, James, *Répertoire national, ou recueil de littérature canadienne*, Montréal, Lovell et Gibson, vol. I (1848) ; vol. II (1848) ; vol. III (1848) ; vol. IV (1850).
- JUCHEREAU DE SAINT-IGNACE, *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec*, Jérosme Légier, Montauban, 556p., sans date, (probablement de 1751).
- KALM, Per, *Travels into North America*, translated into English by John Reinhold Forster, London, T. Lowndes, 1772, 2 vol.
- KNOX, John, *An historical journal of the campaign in North America for the years 1757, 1758, 1759 and 1760*, London, Printed for the Author and sold by W. Johnston, 1769, 2 vol.
- LA HONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de, *Nouveaux voyages de M. le baron de La Hontan dans l'Amérique Septentrionale*, L'Honoré, La Haye, 1704, 2 vol.
- LE GRAND D'AUSSY, Pierre-Jean-Baptiste, *Histoire de la vie privée des Français*, Paris, P.-D. Pierre, 1782, 3 vol.

- LE MOINE, James MacPherson, *L'Album du Touriste*, 2^e édition, Québec, Augustin Côté, 1872, 385p.
- LE MOINE, James MacPherson, *Ruines de Beaumanoir*, 1859, dans *L'Opinion publique*, vol VIII (1877), p. 212-213.
- LORIMIER, (sans prénom), de, *Mes services*, dans *Invasion du Canada, Collection de mémoires recueillis et annotés par l'abbé Verreau*, Montréal, Sénécal, 1873, 394p., p. 246-298.
- MANESSON-MALLET, Allain, *Les Travaux de Mars*, Paris, D. Thierry, 1684, 3 vol.
- MARTIN, Félix, *De Montcalm en Canada*, Tournai, Casterman, et Paris, P.M. Laroche, 1867, 354p.
- MASSICOTTE, E.-Z., (sans titre), [*L'intendant Bigot*], dans *B.R.H.*, vol. 2 (1896), p. 90-91.
- MONTPETIT, André-Napoléon, *Les ruines du Château Bigot*, dans *L'Opinion publique*, vol. 3 (1872), p. 459.
- MYRAND, Ernest, *Capot d'écolier*, dans *B.R.H.*, vol. 1, (1895), p. 94-96.
- PANET, Jean-Claude, *Siège de Québec en 1759*, dans *Historical Documents published by the literary and historical society*, 4^e série, 1875, 31p.
- PAPINEAU, Amédée, *Caroline, La jeune Algonquine*, dans le *Répertoire National*, Montréal, Lovell et Gibson, 1 (1848), p. 359-365.
- ROY, Régis, *Le flibustier Baptiste*, dans *B.R.H.*, vol. 5 (1899), p. 8-17.
- SAGARD-THÉODAT, Gabriel, *Histoire du Canada, et voyages que les Frères mineurs récollets y ont faits pour la conversion des infidèles, depuis l'an 1615*, Paris, Tross, 1866, 4 vol.
- SALES-LATERRIÈRE, Pierre de, *Mémoires et Traverses*, Québec, Imprimerie de L'Événement, 1873, 271p.
- THOMPSON, David, *History of the late war between Great Britain and the United States*, Niagara, Sewell, 1832, 300p.
- TURCOTTE, L.-P., *Histoire de l'île d'Orléans*, Québec, Typographie du Canadien, 1867, 164p.
- Le coin du feu, recueil de lectures amusantes et instructives*, Fréchette et cie. A paru du 21 novembre 1840 au 13 novembre 1841.
- Journal des Jésuites, publié d'après le manuscrit original conservé aux archives du Séminaire, par MM. les abbés Laverdière et Casgrain*, Québec, L. Brousseau, 1871, 403p.

III — ÉTUDES

I - VOLUMES

- BAILLARGEON, Samuel, *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1957, 525p. (Marmette, p. 106).
- BENDER, Prosper, *Literary Sheaves ou La Littérature au Canada français*, Montréal, Dawson, 1881, 215p. (Marmette, p. 138-142).
- BÉRAUD, Jean, *350 ans de théâtre au Canada français*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1958, p. 47-48, 57-201.
- BIENVILLE, Louyse de (pseudonyme de Marie-Louise Marmette-Brodeur), *Figures et Paysages*, Montréal, Beauchemin, 1931, 238p. (Marmette, p. 77-79).
- BREESE, Margaret Ellen, *Le roman historique canadien-français des origines jusqu'à 1914*, thèse de M.A., McGill University, 1942.
- BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Montréal, L'Arbre, 1946, 186p. (Marmette, p. 43-44).
- CASGRAIN, Henri-Raymond, voir Placide Lépine.
- DANDURAND, Albert, *Le roman canadien-français*, Montréal, Albert Lévesque, 1937, 219p. (Marmette, p. 99).
- FAUCHER DE SAINT-MAURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *Joseph Marmette*, dans *Choses et autres*, Montréal, Duvernay Frères et Dansereau, 1874, 294p. (Marmette, p. 72-109).
- FRASER, Ian F., *The Spirit of French Canada*, New York, Columbia University Press, 1939, 219p. (Marmette, p. 32-33).
- LAPERRIÈRE, Augustin, *Joseph Marmette*, dans les *Guêpes canadiennes*, compilées et annotées par (...), vol. 1, Ottawa, Bureau, 1881, p. 248-252.
- LÉGER, Jules, *Le Canada français et son expression littéraire*, Paris, Nizet et Bastard, 1938, 213p. (Marmette, p. 120).
- LEJEUNE, L., *Dictionnaire général biographique*, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, 2 vol. (Marmette, tome II, p. 244).
- LÉPINE, Placide (pseudonyme de Henri-Raymond Casgrain et Joseph Marmette), *Silhouettes littéraires*, dans les *Guêpes canadiennes*, compilées et annotées par Augustin Laperrière, Ottawa, Bureau, 1881, 2 vol. (Marmette, tome II, p. 203-254).
- LESAGE, Jules S., *Notes biographiques, propos littéraires*, Montréal, Garand, 1931, 257p. (Marmette, p. 53-61).

- MARMETTE, Joseph, voir Placide Lépine.
- MARMETTE-BRODEUR, Marie-Louise, voir Louyse de Bienville.
- PIQUEFORT, Jean (pseudonyme de Adolphe-Basile Routhier), *Portraits et pastels littéraires*, dans les *Guêpes canadiennes*, compilées et annotées par Augustin Laperrière, Ottawa, Bureau, 1881, 2 vol. (Marmette, tome II, p. 309-320).
- PUYJALON, Henry de, *Récits et Souvenirs*, dans Paris-Canada, vol. 9, n° 26 (12 décembre 1891), p. 1-2.
- PUYJALON, Henry de, *Joseph Marmette*, dans les *Hommes du jour, Galerie de portraits contemporains*, s.l.n.d., 13p.
- ROBIDOUX, Réjean, *Fortunes et infortunes de l'abbé Casgrain*, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, numéro spécial, (avril-juin 1961), p. 210-222.
- ROSSEL, Virgile, *Histoire de la littérature française hors de France*, Payot, Lausanne, 1895. (Marmette, p. 342-343).
- ROUTHIER, Adolphe-Basile, voir Jean Piquefort.
- ROUTHIER, Adolphe-Basile, *Causeries du Dimanche*, Montréal, Beauchemin et Valois, 1871, 294p. (Marmette, p. 249-270).
- ROY, Camille, *Manuel d'histoire de la littérature canadienne de langue française*, Montréal, Beauchemin, 1945, 201p. (Marmette, p. 76-77).
- ROY, Pierre-Georges, *La famille Taché*, Lévis, l'auteur, 1904, 200p. (Marmette, p. 51-56).
- SAINT-JEAN-DOMINIQUE, c.n.d., Sr (Lucienne Bertrand), *La Nouvelle-France dans le roman canadien (1608-1701)*, thèse de maîtrise, Université de Montréal, 1951, v-117p.
- STANISLAS, Frère, *Joseph Marmette, le « cooper canadien »*, thèse de M.A., Université de Montréal, 1954, 132p.
- TASSÉ, Henriette, *Salons Français du dix-neuvième siècle*, Montréal, s.e., 1952, 243p.
- TOUGAS, Gérard, *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses universitaires de France, 1960, 286p. (Marmette, p. 50).
- VANDAL, Claude, *Bio-bibliographie de Joseph Marmette*, Granby, 1944, 30f.
- VIATTE, Auguste, *Histoire de la littérature de l'Amérique française*, Québec, Presses universitaires, 1954, XI-545p. (Marmette, p. 114).

II - ARTICLES DE REVUES ET DE JOURNAUX

- A few words about French Canadian Literature. — A causerie was read by M. E.B. de St. Aubin before the Ottawa Literary and Scientific Society, January 14th, 1871, dans Ottawa Citizen, vol. 6, n° 198 (15 janvier 1871).*
- AMEAU, Charles (Pseudonyme de Benjamin Sulte), *Joseph Marmette*, dans *Le Monde Illustré*, 6^e année, n° 27 (juillet 1889), p. 75.
- BÉGIN, Émile, *Notes de lectures (Charles et Éva)*, dans *L'Enseignement secondaire* vol. 25 (1946), p. 545.
- BELLEMARE, Alphonse, *François de Bienville*, dans *Le Franc-Parleur*, vol. 1, n° 11 (27 octobre 1870), p. 86.
- BERTRAND, Camille, *Joseph Marmette, romancier*, dans la *Revue des livres*, vol. 1, n° 1 (mars 1935), p. 8-10 ; et dans *Le Devoir*, vol. 26, n° 51 (2 mars 1935), p. 7. (Il s'agit du texte d'une causerie prononcée à Radio-Canada, le 28 février 1935).
- BLAIN DE SAINT-AUBIN, E., *Quelques mots sur la littérature canadienne-française*, dans la *Revue canadienne*, vol. 8, n° 2 (1871), p. 91-110. (Marmette, p. 101-104).
- BRODEUR, Maurice, *Joseph Marmette, archiviste, historien, romancier*, dans *Le Canada français*, vol. 25, n° 6 (février 1938), p. 607-617).
- C.P., *M. Joseph Marmette*, dans *Le Monde Illustré*, vol. 12 (1895), p. 27.
- CASGRAIN, Henri-Raymond, *François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, dans *Le Courrier du Canada*, 14^e année, n° 121 (14 novembre 1870). Reproduit dans *L'Opinion publique*, vol. 1 (1870), p. 370-376.
- CASGRAIN, Henri-Raymond, voir aussi Placide Lépine. *Ceux qui firent notre pays, Joseph Marmette*, dans *Le Devoir*, vol. 35, n° 129 (6 juin 1944), p. 5.
- CHOUINARD, Éphrem, voir Lysippe.
- Chronique théâtrale, L'Intendant Bigot*, dans *L'Événement*, (27 septembre 1872).
- Communication, Séance du 29 juin au Collège de l'Assomption*, dans *La Minerve*, 48^e année, (8 juillet 1876).
- DAVID, Laurent-Olivier, *François de Bienville, roman par Joseph Marmette*, dans *L'Opinion publique*, vol. 1, n° 37 (15 septembre 1870), p. 290.

- DAVID, Laurent-Olivier, *L'Intendant Bigot*, dans *L'Opinion publique*, vol. 2, n° 18 (14 mai 1871), p. 205.
- DE CELLES, Alfred-Duclos, *Joseph Marmette*, dans la *Revue Nationale*, vol. 1, n° 6 (juillet 1895), p. 574.
- DE CELLES, Alfred-Duclos, *Un romancier canadien*, dans *La Presse*, (21 janvier 1922), p. 36.
- DUHAMEL, Roger, *Courrier des lettres*, dans *L'Action nationale*, vol. 26 (1945).
- F.E., *L'histoire, la poésie et le roman français-canadien*, dans *Le Constitutionnel*, (Paris), vol. 59, n° 62 (5 mars 1874), p. 3-4. Reproduit dans le *Journal de l'Instruction publique*, vol. 18, n° 4 (avril 1874), p. 57-58.
- FABRE, Hector, *Récits et Souvenirs par Joseph Marmette*, dans le *Journal Paris-Canada*, (12 décembre 1891).
- Faits divers — L'Intendant Bigot*, dans *L'Événement*, (26 septembre 1872).
- FAUCHER DE SAINT-AURICE, Narcisse-Henri-Édouard, *François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle*, dans *La Minerve*, (11 octobre 1870).
- FAUCHER DE SAINT-AURICE, *Le Chevalier de Mornac, Drame en cinq actes et six tableaux par M. Joseph Marmette*, dans *L'Opinion publique*, vol. 4, n° 52 (25 décembre 1873), p. 614.
- FONTAINE, J.-O., *M. Marmette ; L'Intendant Bigot — Montréal, 1872*, dans la *Revue canadienne*, n° 14 (septembre 1877), p. 659-667.
- FONTAINE, J.-O., *Deux romans de M. Marmette*, dans la *Revue canadienne*, n° 14 (juillet 1877), p. 491-502.
- FONTAINE, J.-O., *Correspondances*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année, n° 281 (10 mai 1878).
- FORTIER, J.-A., *Séance du Club des Dix*, dans *La Presse*, Montréal, 44^e année, n° 112 (27 février 1928).
- François de Bienville*, dans *L'Événement*, 10^e année, n° 255 (4 avril 1877).
- François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, par Joseph Marmette, à Québec, chez Léger Brousseau, imprimeur-éditeur, 1870*, dans *L'Ordre*, 12^e année, n° 165 (7 septembre 1870).
- FRÉCHETTE, Louis-Honoré, *Causerie littéraire ; François de Bienville, par Joseph Marmette chez Léger Brousseau, à Québec*, dans *Le Canadien*, 40^e année, n° 93 (9 novembre 1870).

- FRÉCHETTE, Louis-Honoré, *À Travers la Vie*, dans *La Revue Nationale*, vol. 2, n° 7 (février 1896), p. 25-37.
- GARNEAU, Hector, *Les Canadiens français et leur littérature*, dans *La Revue Nationale*, vol. 2, n° 7 (août 1895), p. 10-18.
- GRANDBOIS, Alain, *Joseph Marmette ; notre premier vrai romancier*, dans *Le Petit Journal*, (29 septembre 1963).
- J'admire Notre « Poète »*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année, n° 283 (13 mai 1878).
- Joseph Marmette*, dans *B.R.H.*, vol. 34 (1928), p. 256.
- La littérature canadienne*, dans *L'Opinion publique*, vol. 8, n° 5 (1^{er} février 1877), p. 49.
- La petite école*, dans le *Journal de Québec*, 13^e année, n° 104 (5 septembre 1877).
- Le Chevalier de Mornac*, dans *Morning Chronicle*, vol. 27 (17 décembre 1873).
- LÉGARÉ, Romain, *Charles et Éva*, dans *Culture*, vol. 7 (1946), p. 380.
- LE MOINE, James MacPherson, *Canadian Literature, François de Bienville, Scènes de la vie canadienne au XVII^e siècle, par Joseph Marmette*, dans *Morning Chronicle*, (8 septembre 1870).
- LE MOINE, James MacPherson, *François de Bienville*, dans *Stewart's Quarterly*, vol. 4, n° 3 (octobre 1870), p. 325-327.
- Les œuvres de Joseph Marmette*, dans *B.R.H.*, vol. II (1905), p. 81.
- L'Intendant Bigot, par Joseph Marmette*, dans *Le Nouveau Monde*, (6 août 1872).
- LUDE (Pseudonyme de Lucien Turcotte), *François de Bienville par M. J.-E. Marmette*, dans *L'Événement*, 4^e année, n° 218 (4 et 6 février 1871).
- LUSIGNAN, Alphonse, *Chronique, Joseph Marmette*, dans *La Patrie*, (16 mai 1891).
- LYSIPPE (Pseudonyme d'Éphrem Chouinard), *Eudore Évanturel, Quatrième lettre*, dans *Le Courrier du Canada*, 22^e année, n° 282 (11 mai 1878).
- MARION, Séraphin, *Le roman et le Canada français au XIX^e siècle*, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 13 n° 3 (juillet-septembre 1943), p. 274-288, n° 4 (octobre-décembre 1943), p. 417-430.
- Marmette : François de Bienville*, dans le *Journal de l'Instruction publique*, (septembre 1870).

- MAURAUULT, Olivier, *Joseph Marmette ; Le roman historique au Canada*, dans la *Revue Trimestrielle canadienne*, (juin 1927), p. 212-232. Reproduit dans *Marges d'histoire*, vol. 1, *L'art au Canada*, Montréal, *Action canadienne-française*, 1929, p. 207-244.
- M. *Joseph Marmette*, dans *Le Canada*, 16^e année, n^o 81 (7 mai 1895).
- MONTMAGNY, René, *Joseph Marmette*, dans *L'Écho*, (10 mai 1895).
- MONTPETIT, A.-N., *M. Placide Lépine*, dans *L'Opinion publique*, vol. 3, n^o 13 (28 mars 1872), p. 146.
- MORGAN, A.-J., (Sans titre), dans *Free Press*, (2 septembre 1870).
- MORIN, Victor, *Les Dix*, dans les *Cahiers des Dix*, n^o 1 (1936), p. 16-25.
- Mort de M. Joseph Marmette*, dans *La Patrie*, (7 mai 1895).
- Petite Gazette*, dans *Le Courrier du Canada*, 11^e année, n^o 229 (28 mai 1889).
- Séance spéciale de la société d'admiration mutuelle* dans *Le Canadien*, 5^e année, n^o 163 (16 décembre 1878).
- Société Saint-Louis de Gonzague*, dans *Le Courrier du Canada*, (9 janvier 1860).
- SULTE, Benjamin, *François de Bienville, roman par Joseph Marmette*, dans la *Revue Canadienne*, vol. 7 (1870), p. 777-783.
- SULTE, Benjamin, voir Charles Aneau.
- SYLVESTRE, Guy, *Pot-Pourri littéraire*, dans *Le Droit*, vol. 33, n^o 243 (20 octobre 1945), p. 2.
- TACHÉ, Joseph-Charles, *Lettre à Monsieur Placide Lépine*, dans *L'Opinion publique* vol. 3, n^o 9 (29 février 1872), p. 100.
- TARDIVEL, Jules-Paul, *Deux noirs ne font pas un blanc*, dans *Le Canadien*, 4^e année, n^o 96 (28 septembre 1877).
- TARDIVEL, Jules-Paul, *Les « Premières poésies » d'Eudore Évan-turel*, dans *Le Canadien*, 7^e année, n^o 278 (7 mai 1878).
- TARDIVEL, Jules-Paul, *Erreur n'est pas compte*, dans *Le Canadien*, 7^e année, n^o 282 (7-11 mai 1878).
- TURCOTTE, Lucien, voir Lude.
-

INDEX

- Adam, Madame Edmond, 67, 68, 69.
 Ailleboust de Manthet, Nicolas d', 113.
 Aimard, Gustave, 20.
 Albany (Emma Lajeunesse), 71, 82.
 Arman de Caillavet, Madame Gaston, 72.
 Aubernon de Nerville, Madame, 72.
 Aubert de Gaspé, Philippe, 21, 46, 47.
 Audet, Octave, 21.
 Audette, L.-A., 78.
 Audran, Edmond, 73.

 Bacqueville de la Potherie, Claude-Charles, 114.
 Badeaux, Jacques, 117.
 Balzac, Honoré de, 61, 111.
 Barateau, Emile, 62.
 Barbey d'Aurevilly, Jules, 72.
 Barry, H., 85.
 Barthélemy, Jean-Jacques, 95.
 Baudoin, M., 124.
 Bauset, S.-P., 85.
 Beaudry, Ubald, 78.
 Becque, Henri, 72.
 Bégon, Michel, 117.
 Belleau, Narcisse, 32, 33, 34, 35.
 Bellemare, Alphonse, 45.
 Benardaky, Princesse de, 73.
 Benoit, Alphonse, 20, 21, 36, 41, 78, 79, 84, 85.
 Bernatchez, Mlle, 90.
 Berthelot, Amable, 117.
 Bibesco, Princesse Alexandre, 73.
 Bienville, Louyse de, voir Marie-Louise Marmette.

 Bigot, François, 97, 106, 107, 115, 116, 119, 126.
 Bilodeau, Esther, 26, 27, 30, 87, 88.
 Blais (?), 73.
 Bled, Victor du, 66, 67, 68, 72, 73, 74.
 Boileau, Nicolas, 60.
 Bonaparte, Prince Roland, 78.
 Bonrepos, (?), 113.
 Bouchard, Auguste, 46.
 Boucher de la Perrière, René, 113.
 Bourdaloue, Louis, 20.
 Bourget, Mgr, 63.
 Bourget, Paul, 68, 72, 78.
 Bourget, Madame Paul, 78.
 Bourlamaque, François-Charles de, 116.
 Brodeur, Donat, 86, 90.
 Brodeur, Madame Donat, voir Marie-Louise Marmette.
 Brodeur, Louis-Philippe, 78.
 Brymner, William, 75, 76.
 Buies, Arthur, 45.
 Buteau-Turcotte, Henri, 44, 45.

 Calmann-Lévy, Paul, 72.
 Caron, Adolphe, 78.
 Cartier, Georges-Etienne, 30.
 Casgrain, Henri-Raymond, 35, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 62, 63, 78, 85, 87, 94, 114, 118, 124, 132.
 Casgrain, H., 35, 83.
 Cassegrain, Arthur, 16, 42, 43, 136.
 Cauchon, Joseph, 42, 136.
 Chapleau, Adolphe, 45, 66, 67, 69, 78, 85.

- Chapman, William, 59.
 Chartrand, J.-D. (Charles des Ecorres), 67.
 Chateaubriand, François-René de, 20, 95, 115.
 Charlevoix, François-Xavier de, 112, 113, 114.
 Chatrian, Alexandre, 73.
 Chauveau, P.-J.-O., 31, 32.
 Chevalier dit de Beauchêne, Robert, 111.
 Chipman, C.-C., 75.
 Chivot, Henri, 73.
 Chouinard, Ephrem, 57, 59, 60, 61.
 Claretie, Jules, 66, 127.
 Claretie, Madame Jules, 69.
 Colmer, Joseph-D., 65.
 Conan, Laure, 23, 122.
 Cooper, Fenimore, 9, 20, 54, 100, 110.
 Coppée, François, 59.
 Couillard, Louis, 114.
 Courbet, Gustave, 94.
 Coyteux-Prévost, Léandre, 81, 85.
 Crémazie, Octave, 59, 133.
 Crépeuil, François de, 118.
- Daudet, Alphonse, 59, 68.
 David, L.-O., 45.
 De Cazes, Paul, 45, 49.
 De Celles, Alfred-Duclos, 70, 77, 78.
 Delacour, Alfred-Charlemagne, 73.
 Delibes, Léo, 73.
 Denonville, Jacques-René de Brisay de, 103.
 Deschamps, Gaston, 78.
 Deschanel, Paul, 72.
 De Teil, (?), 72.
 De Ville, Edouard, 78, 81, 85.
 Dionne, Narcisse-Eutrope, 44.
 Dollier de Casson, François, 124.
 Dufresne, Mlle, 90.
 Dumas fils, Alexandre, 72.
 Dumas père, Alexandre, 20, 61, 66, 110.
 Dunn, Oscar, 45.
- Ecorres, Charles des, voir J.-D. Chartrand.
 Erckmann, Emile, 73.
 Evanturel, Eudore, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 85.
- Fabre, Hector, 66, 67, 78.
 Faillon, Etienne-Michel, 124.
 Faribault, Georges-Barthélemi, 69.
 Faucher de Saint-Maurice, N.-H.-E., 26, 34, 35, 42, 44, 58, 62, 84, 85, 90, 104, 125, 136.
- Fauconval, M. de, 78.
 Fauré, Gabriel, 90.
 Fénelon, François de Salignac de La Mothe, 95.
 Ferland, Jean-Baptiste-Antoine, 112, 113, 114, 116, 117, 118, 124.
 Ferrari, Gabrielle, 71.
 Ferry, Gabrielle, 20.
 Féval, Paul, 20.
 Flaubert, Gustave, 95.
 Flers, Robert de, 72.
 Fontaine, J.-O., 45, 57, 58, 61, 133.
 Fortier, J.-A., 78.
 Fortin, Marie, 114.
 France, Anatole, 73, 127.
 Franquet, Louis, 126, 136.
 Fréchette, Achille, 78, 81.
 Fréchette, Edmond, 43, 136.
 Fréchette, Louis, 42, 43, 50, 59, 62, 78, 127.
 Frontenac, Louis de Buade de Palluau de, 97.
- Gadoury, Joseph-Octave, 46.
 Gagnon, Ernest, 46.
 Galles, Prince de, 70.
 Garneau, Alfred, 27, 30, 36, 37, 41, 50, 78, 79, 81, 87, 93, 98, 114, 115, 116.
 Garneau, François-Xavier, 9, 21, 33, 112, 113, 114, 117, 124.
 Garneau, Madame François-Xavier, voir Esther Bilodeau.
 Garneau, Joséphine, 25, 26, 27, 29, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 49, 71, 72, 83, 85, 87, 88, 90, 98, 127.
 Gauthier, Odilon, 17, 25.
 Genlis, Madame de, 20.
 Gérin-Lajoie, Elzéar, 45, 104, 105.
 Gobeil, A., 85.
 Gounod, Charles, 73.
- Hamel, Thomas-E., 22.
 Hawkin, Alfred, 117.
 Hermant, Abel, 72.
 Howells, Demoiselles, 39, 42, 131.
 Hugo, Victor, 20.
 Huot, L.-H., 34.
 Huot, Philippe, 50.
- Joliet, Louis, 15.
 Juchereau de Saint-Ignace, Soeur, 114.
- Kalm, Per, 114.
 Knox, John, 116.
- La Barre, Joseph-Antoine Lefebvre de, 102.

- Labignette, Jehan-Éric, 115.
 Labriolle, Professeur, 78.
 La Brosse, Jean-Baptiste de, 113.
 Laflamme, J.-C.-K., 84.
 La Hontan, Louis-Armand de Lom
 d'Arce, baron de, 114.
 Lamartine, Alphonse de, 20, 25,
 68.
 Lamber, Juliette, voir Madame
 Edmond Adam.
 Langevin, Hector, 29, 30, 34, 35,
 45, 78, 81, 136.
 La Porte, Marquis de, 78.
 Le Ber du Chêne, Jean-Vincent,
 113.
 Le Gardeur de Repentigny
 (Arpentigny), Pierre, 113.
 Lëgaré, Pierre, 21.
 Legendre, Napoléon, 45, 58, 60,
 61.
 Le Grand d'Aussy, Pierre-Jean-
 Baptiste, 114.
 Le May, Pamphile, 44.
 Lemieux, fleuriste, 85.
 Le Moine, James MacPherson,
 45, 117.
 Le Moyne de Bienville, François,
 97, 102, 124.
 Le Moyne de Longueil, Charles,
 102, 124.
 Le Moyne de Longueil, Baron
 Charles, 124.
 Le Moyne de Maricourt, Paul, 124.
 Le Moyne de Martigny, Charlotte-
 Louise, 23, 51, 127, 136.
 Le Moyne de Sainte-Hélène,
 Jacques, 113, 124.
 Le Moyne d'Iberville, Pierre,
 113, 124.
 Lépine, Placide, voir Henri-
 Raymond Casgrain.
 Lesseps, Ferdinand de, 68.
 Le Vasseur, Nazaire, 125.
 Lorimier, (?) de, 117.
 Lorin, Henri, 78.
 Lorne, Marquis de, 70.
 Loti, Pierre, 68.
 Louise, Princesse d'Angleterre, 70.
 Lowe, John, 85.
 Lusignan, Alphonse, 43, 77, 78,
 87, 104, 136.
 Lysippe, voir Ephrem Chouinard.

 Malouin, Jacques, 21.
 Manesson-Mallet, Alain, 114.
 Maquet, Auguste, 66.
 Marmette, Alphonse, 90.
 Marmette père, Joseph, 15, 90,
 111, 136.
 Marmette, Madame Joseph, voir
 Joséphine Garneau.
 Marmette, Marie-Louise, 38, 39,
 41, 42, 71, 72, 78, 84, 85, 86,
 87, 88, 90, 98, 99.
 Marmier, Xavier, 66, 69, 127.
 Maugard, M. et madame, 45.
 Maupassant, Guy de, 68.
 Mauzaize, Camille, 72.
 Mayer, Anna, 73.
 Mérimée, Prosper, 95.
 Meyerbeer, Giacomo, 73.
 Michel, Francisque, 125.
 Michon, M., 90.
 Montcalm, Louis-Joseph de Saint-
 Vëran de, 97.
 Montmorency-Laval, François de,
 118.
 Montpetit, A.-N., 84.
 Moreau de Saint Méry, Médéric-
 Louis-Élie, 72.
 Morin, P.-L., 126.
 Morin, Victor, 77, 82.
 Mounet-Sully (Jean Sully Mounet,
 dit), 67.
 Mousseau, Joseph-Alfred, 48.
 Murger, Henry, 20, 42.
 Musset, Alfred de, 20, 58, 61, 73.
 Myrand, Ernest, 57.

 Nault, Emma, 23, 24, 25, 26, 27,
 98, 127, 136.
 Nerval, Gérard de, 20.
 Nilsson, Christine, 71, 82.
 Nodier, Charles, 20.

 Ouimet, Trefflé, 20.

 Panet, Jean-Claude, 115, 116.
 Pachman, Vladimir de, 71.
 Paléologue, Maurice, 72.
 Papineau, Amédée, 117.
 Pascal, Blaise, 20.
 Patti, Adelina, 71.
 Patton, Madame, 118.
 Péan, Madame (Angélique
 d'Avènnès des Méloizes), 118.
 Pelletier, Alphonse, 78.
 Perraud, Louis-Albert, 67.
 Perreault, Jérôme, 90.
 Phipps, William, 97.
 Pierreclos, Madame de, 68.
 Pigeon, Le « père », 17.
 Piquefort, Jean, voir A.-B.
 Routhier.
 Pixérécourt, Guilbert de, 95.
 Poirier, Pascal, 78, 79.
 Premio-Real, Comte de, 124.
 Puyjalon, Henry de, 78.

- Quirouet, M., 125.
 Rameau de Saint-Père, Edme, 78.
 Reclus, Élisée, 78.
 Restif de la Bretonne, Nicolas, 98.
 Rochefort, Henri, 68.
 Rochefort, Madame, 85.
 Rousseau, Jean-Jacques, 20.
 Routhier, Adolphe-Basile, 45, 47,
 53, 55, 56, 63, 67, 85, 133.
 Roy, Joseph-Edmond, 56, 85, 90.
 Ruelle d'Auteuil, 118.
 Sagard-Théodat, Gabriel, 114.
 Saint-Joseph, Soeur, voir Emma
 Nault.
 Saint-Pierre, Bernardin de, 20.
 Sales-Laterrière, Pierre de, 117.
 Salone, Émile, 78.
 Sand, George, 20, 61.
 Sarasate, Pablo de, 71.
 Savage, Thomas, 115.
 Savary, Charles, 78.
 Schubert, Frantz, 90.
 Scott, Walter, 95.
 Short, Richard, 116.
 Sirois, A.-E., 21.
 Souly, Joséphine, 20.
 Sue, Eugène, 61.
 Sully Prudhomme, Armand, 59,
 68.
 Sulte, Benjamin, 78, 79, 94.
 Taché, Antonin, 15.
 Taché, Claire-Geneviève-
 Élisabeth, 15, 16, 17, 22, 131,
 132, 136.
 Taché, Étienne, 30.
 Taché, Étienne-Pascal, 15, 16, 30,
 33, 35, 40, 90.
 Taché, Joseph-Charles, 15, 45, 49,
 54, 85.
 Taché, Jules, 20, 31, 45.
 Taché, Louis-H., 85.
 Tanguay, Cyprien, 85.
 Tanguay, Rodolphe, 45.
 Tardivel, Jules-Paul, 45, 57, 58,
 61, 62, 63.
 Taschereau, Henri-Elzéar, 85.
 Tassé, Henriette, 72.
 Tassé, Joseph, 69.
 Testard de Montigny, Jacques, 113.
 Theuriet, André, 59.
 Thiboust, Lambert, 73.
 Thierry, Catherine, 102.
 Thomas, Ambroise, 73.
 Tupper, Charles, 71.
 Turcotte, Louis-Philippe, 85, 116.
 Turcotte, Lucien, 20, 45.
 Vaudreuil, Pierre de Cavagnal de,
 97.
 Verchères, Madeleine de, 124.
 Verdi, Giuseppe, 71.
 Victoria, Princesse de Prusse, 70.
 Victoria, Reine d'Angleterre, 70.
 Vigny, Alfred de, 20, 111.
 Voltaire, François-Marie Arouet
 dit, 20.
 Wise, John, 115.
 Wolfe, James, 97, 116, 119.

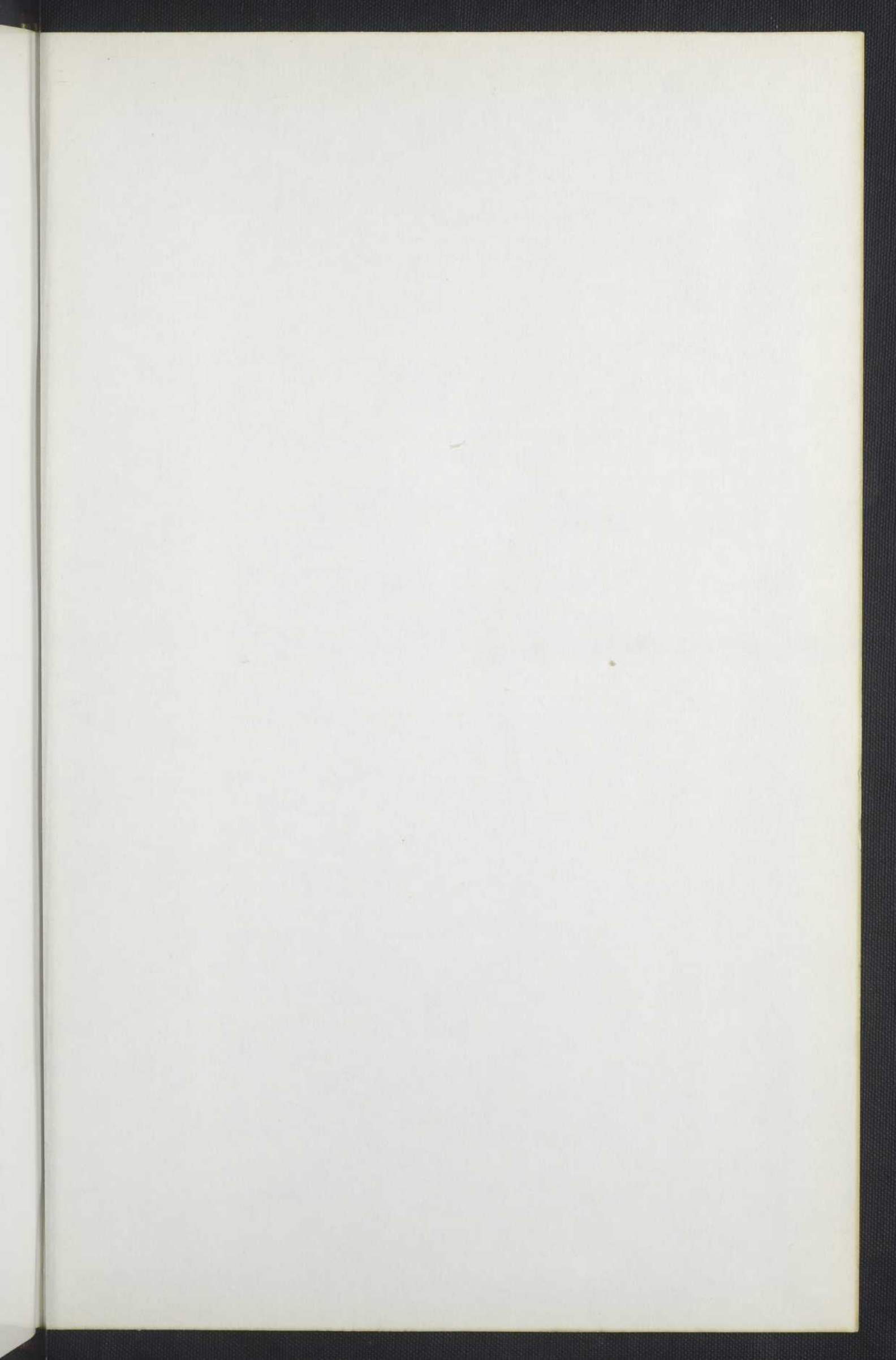
TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Sigles et abréviations	11
PREMIÈRE PARTIE : LA VIE	13
L'enfance et la jeunesse	15
La vie à Québec	29
Les ennuis du métier	53
Les voyages en Europe	65
Les dernières années	75
DEUXIÈME PARTIE : L'ŒUVRE	91
Les romans historiques	93
<i>L'intrigue</i>	95
<i>Les personnages</i>	97
<i>Les influences littéraires</i>	110
<i>Les sources</i>	112
<i>Le style</i>	119
<i>Conclusion</i>	121
Les dernières œuvres	123
CONCLUSION	129
À TRAVERS LA VIE	135
Chronologie	229
Bibliographie	233
Index	247

ACHEVÉ D'IMPRIMER
À QUÉBEC LE 28 JUN 1968
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE PROVINCIALE INC.

Dépôt légal
3^e trimestre 1968.





ACCEPTED FOR DEPOSIT
BY THE LIBRARY OF THE
CONGRESS PHOTODUPLICATION
SERVICE FROM THE
UNIVERSITY MICROFILMS INTL. SER.

1984
MAY 15 1984